COLLECTION L'ESPACE CRITIQUE
DIRIGÉE PAR PAUL VIRILIO

L'ÉCRAN DU DÉSERT

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Galilée

VITESSE ET POLITIQUE, 1re édition, 1977, 2e édition, 1991.
DÉFENSE POPULAIRE ET LUTTES ÉCOLOGIQUES, 1978.
L'HORIZON NÉGATIF, 1984.
LA MACHINE DE VISION, 1re édition, 1988, 2e édition, 1991.
ESTHÉTIQUE DE LA DISPARITION, 1989.

Chez d'autres éditeurs

BUNKER ARCHÉOLOGIE, éditions du CCI, 1re édition, 1975.
L'INSÉCURITÉ DU TERRITOIRE, éditions Stock, 1976.
ESTHÉTIQUE DE LA DISPARITION, éditions Balland, 1980.
L'ESPACE CRITIQUE, éditions Christian Bourgois, 1984.
LOGISTIQUE DE LA PERCEPTION – GUERRE ET CINÉMA I, éditions de l'Étoile, *Cahiers du cinéma*, 1984.
L'INERTIE POLAIRE, éditions Christian Bourgois, 1990.
BUNKER ARCHÉOLOGIE, éditions Demi-Cercle, 2e édition, 1991.

PAUL VIRILIO

L'ÉCRAN DU DÉSERT

Chroniques de guerre

GALILÉE

© Éditions Galilée, 1991
ISBN 2-7186-0398-4 ISSN 0335-3095

Avertissement

Ce livre est celui d'un téléspectateur attentif, le téléspectateur d'une guerre mondiale en miniature qui a fixé, pendant de longs mois, l'attention de populations fascinées, qui n'en croyaient plus leurs yeux.

D'où cette distance, ce retrait de l'opinion et, finalement, cet oubli prématuré d'un conflit qui a paradoxalement échappé à tout le monde, par une absence d'envergure territoriale compensée par l'immédiateté même de sa retransmission.

A la fin de son livre *L'influence de l'armement sur l'histoire,* paru en 1948, le major général J.F.C. Fuller écrivait, paraphrasant Lucrèce : « C'est à l'adresse, au courage ou à la vitesse que chaque animal qui respire aujourd'hui sous le soleil doit d'avoir vu son espèce préservée. *Or, à l'âge de l'énergie atomique qui s'ouvre pour nous, de ces*

trois principes essentiels, c'est la vitesse qui domine [1]. »

La grande originalité de la guerre qui vient de s'interrompre, sinon de s'achever, c'est effectivement d'avoir mis en exergue cette accélération décisive et d'avoir enfin permis de dépasser la dissuasion de l'explosif – atomique ou autre – par celle des moyens de sa délivrance aérienne ou spatiale; le guidage, la navigation des missiles ou des avions de combat, mais surtout le repérage des cibles et le brouillage des émissions ennemies interdisant toute action significative des forces adverses.

Désormais, la vitesse instantanée de transmission des données, ainsi que la précision extrême du guidage et de la navigation des projectiles, l'emportent sur la puissance de destruction des armes conventionnelles ou non conventionnelles.

Après la très longue suprématie de la *défensive* sur l'*offensive* qui a marqué l'histoire de la fortification au cours des âges et finalement a cédé la place, avec l'essor de l'artillerie, à la suprématie de l'offensive et donc de la guerre de mouvement sur la guerre de siège, cela jusqu'à l'apparition de la bombe atomique, aujourd'hui débute l'ère de la suprématie de la *vitesse absolue* des armes d'interdiction du champ de bataille sur le mouvement et les *vitesses relatives* du déplacement des forces mécanisées.

Il ne faut donc pas se leurrer; malgré le développement d'unités militaires aéroterrestres dites de

---

1. Éditions Payot, p. 234-235.

« projection lointaine », telles la *Force de déploiement rapide* (RDF) américaine, qui fut à l'origine du succès de la guerre du Golfe grâce à ses capacités logistiques ou, encore, la *Force d'action rapide* (FAR) française et la *Force de réaction rapide* (RRF), le futur dispositif militaire des forces de l'OTAN stationnées en Europe, l'essentiel de la stratégie est ailleurs, dans les limbes extraterrestres de l'« Initiative de défense stratégique » des États-Unis, le déploiement orbital de forces purement satellitaires de reconnaissance, d'alerte avancée ou de transmission, dépendant uniquement du « haut commandement spatial américain », véritable *Deus ex machina* de la paix ou de la guerre planétaire.

D'ailleurs, le nom même de « Défense stratégique », attribué par le Pentagone à ce que d'autres plus imaginatifs ont dénommé « Guerre des étoiles », est révélateur du caractère foncièrement ambigu de ces *armes d'interdiction du champ de bataille* qui, non seulement, veulent prolonger la dissuasion par d'autres moyens que le nucléaire, mais, encore, interdire toute action d'envergure de telle ou telle force terrestre, occasionnant ainsi une sorte de paralysie, d'inertie géostratégique, sous le contrôle des États-Unis, mais aussi de l'Union soviétique.

Inutile donc de se laisser berner plus longtemps par les arguments dépassés des états-majors, sur les capacités anti-crise des différents dispositifs d'action ou de réaction prétendument « rapides »; l'essentiel est ailleurs, au-dessus de nos têtes, par-delà la stratosphère, dans ce vide circum-terrestre où circule un nombre effarant d'objets non volants et à peine identifiés : ces armes de communication

d'un quatrième front qui domine désormais les trois autres, ceux de terre, de mer et de l'air, et dont la puissance souveraine réside dans l'émission et la réception d'ondes électromagnétiques, de signaux radioélectriques, ou encore de rayons laser, fonctionnant à la vitesse de la lumière.

« *Là où se trouvent les chars, là est le front* », déclarait Heinz Guderian, le vainqueur de la blitzkrieg de l'année quarante... Désormais, cette phrase est périmée, elle est à remplacer par celle-ci : « *Là où se trouvent les satellites, là est le quatrième front* », le front de ces armes de communication, du renseignement ou de la destruction instantanée, qui annulent toute puissance militaire sur la terre comme au ciel, au profit de cet outre-monde où règne le Grand Automate.

Paraphrasant J.F.C. Fuller parlant du char d'assaut, nous pourrions dire dorénavant : « A l'instar de la forteresse mobile qui réunit tous les avantages de protection du combat de siège ou de position et toutes les puissances offensives de l'arme de campagne, *le satellite militaire révolutionna entre 1990 et 1991, l'art de la guerre* [2]. »

Ne nous trompons donc pas de conflit, ne soyons plus en retard d'une guerre, la victoire des forces aériennes alliées dans la guerre du Golfe n'était pas la fin de l'armée de terre au profit d'un pouvoir aérien qui aurait succédé au pouvoir maritime de naguère, mais l'avènement d'un système d'armes au pouvoir littéralement « exorbitant », dont la

---

2. *La guerre mécanique*, Éditions Berger-Levrault, 1948, p. 30.

vitesse de communication et le guidage instantané des vecteurs de destruction à partir de l'espace annihilent toute capacité offensive fondée sur le mouvement, l'assaut de forces terrestres mécanisées.

La tyrannie du temps réel n'est donc pas un vain mot, puisqu'elle concerne aussi bien le pouvoir des états-majors que celui, purement politique, de nations engagées dans une confrontation historique majeure depuis la fin de la guerre froide entre l'Est et l'Ouest; nations qui se retrouvent, soudain, dépourvues et paralysées par un « parapluie » moins nucléaire que satellitaire qui était censé les protéger contre toute agression et aboutit aujourd'hui aux prémisses d'un contrôle total dont seule la météorologie pouvait, jusqu'à présent, nous donner l'échelle.

On le comprend aisément, *l'Europe à ciel ouvert* de 1993 est largement impliquée dans cette transmutation géostratégique.

De fait, le nouveau dispositif de l'OTAN est davantage axé sur la gestion de crises régionales que sur la défense face à une attaque surprise de l'Union soviétique, aujourd'hui jugée hautement improbable.

Quant à l'abandon pur et simple du vieux concept américain de « riposte graduée », il correspond à l'idée d'une utilisation *en dernier recours* de l'arme atomique qui confirme, s'il en était encore besoin, le déclin de la dissuasion proprement nucléaire, au bénéfice d'un dernier type d'interdiction fondé sur un pouvoir orbital assumé conjointement, remarquons-le, par les Russes et les Américains.

L'autonomie des Européens en matière de défense par rapport aux États-Unis si souvent prônée par la France, quelle que soit l'orientation politique de ses différents gouvernements, est donc de moins en moins probable. Les Britanniques s'apprêtent même à prendre, avec l'accord de leurs partenaires atlantiques, le commandement de la future *force de réaction rapide.*

Indiquons donc, en guise de conclusion provisoire, que la guerre du Golfe persique n'a pas été gagnée par l'Europe, et cela malgré l'intervention significative de la France au côté des Alliés. Les chroniques qui suivent illustrent une série d'illusions soigneusement entretenues par des moyens d'information qui ont usé et abusé de leur audience en direct, auprès d'un public manipulé, l'actuelle perte de crédit des mass media étant à la mesure de cette *stratégie de la déception* dont nous avons tous été, à des degrés divers, les victimes le plus souvent consentantes.

De la guerre éventuelle à la Cité probable

Dire que la Ville et la Guerre ont partie liée est un euphémisme. La Cité, la Polis, est constitutive de la forme de conflit appelée GUERRE, tout comme la guerre est elle-même constitutive de la forme politique appelée CITÉ. Même si les affrontements tribaux, les tumultes des origines nomades et préhistoriques ont représenté une préfiguration tactique du conflit organisé par les sociétés sédentaires, il faudra attendre l'érection urbaine pour que la guerre réelle émerge du développement historique de la Cité.

En effet, avant d'être sa perpétration effective, le conflit politique est d'abord sa préparation économique, je dirais même sa prémonition stratégique. Or cette sorte d'anticipation militaire s'attachera tout d'abord à l'aménagement du « théâtre d'opération », à ce terrain d'exercice où la guerre aura effectivement lieu.

Là où les pièges et les chausse-trappes du chasseur anticipaient le mouvement et la chute du gibier, la guerre anticipera à son tour le déplacement de la troupe, son élan, sa course et, enfin, son arrêt sur place. D'où l'importance décisive du territoire urbain, de ses limites et de ses voies d'accès comme « champ de manœuvre », dans cette pensée stratégique qui se confondra dès l'origine avec le raisonnement politique du chef de ville, à la fois maire et responsable militaire, « stratège » de la Cité antique.

S'il existe bien trois époques majeures de la guerre réelle : l'époque tactique et préhistorique faite de tumultes et d'affrontements restreints, puis l'époque stratégique, historique et purement politique, et, enfin, l'époque logistique contemporaine et transpolitique, où la science et l'industrie jouent un rôle déterminant dans la puissance destructrice des forces armées en présence, il existe également trois grands types d'armements qui se sont succédé en importance au cours des âges, dans le duel millénaire entre offensive et défensive : les armes d'obstruction (fossés, remparts, bastions, cuirasses et forteresses en tous genres); les armes de destruction (lances, arcs, canons, mitrailleuses, missiles, etc.); et, enfin, les armes de communication (tours de guet et de signaux, vecteurs d'information et de transport, télégraphe optique, radiotéléphone, radars et satellites, entre autres).

Avec chacune de ces armes a dominé un type particulier d'affrontement : la guerre de siège pour les premières, la guerre de mouvement pour les

secondes et la guerre éclair et totalitaire pour les dernières.

Par ailleurs, pour chacun de ces armements décisifs, il existait, en leur temps, un « mode de dissuasion » spécifique : la Cité entourée d'une ceinture fortifiée a dissuadé longtemps l'assaillant de l'investir, jusqu'à l'invention de l'artillerie capable d'abattre ses murailles. La guerre de mouvement, qui a succédé aux techniques d'encerclement, a connu elle-même sa limite avec l'innovation d'une aviation de bombardement stratégique équipée de bombes atomiques.

D'où la dissuasion nucléaire entre l'Est et l'Ouest qui a suivi de peu la ruine des villes d'Hiroshima et de Nagasaki.

Avant d'analyser plus loin le développement récent des nouvelles armes de communication « en temps réel », issu de ce qu'au cours de la guerre froide on a longtemps dénommé « stratégie anti-Cités », revenons encore sur l'origine même de la « guerre politique » – guerre dont Clausewitz se fit, avec d'autres, l'apôtre et le théoricien. Un fait important l'emporte : si le synœcisme des tribus composant la Cité grecque a débouché finalement sur les rites d'autochtonie [1], c'est-à-dire sur des pratiques d'intégration des étrangers, c'est que la ville naissante (Athènes en l'occurrence) se définit d'abord par rapport à la menace latente de la guerre civile, cette *Stasis (métastasis)* qui, plus tard, expliquera l'avènement du « droit de cité » et l'essor du citoyen-

1. Voir Nicole Loraux, « L'autochtonie, une topique athénienne », *Les Annales*, janvier-février 1979.

politique comme citoyen-soldat, homme libre capable d'entonner l'*Agon* et donc de donner sa vie pour son droit, le *no man's land* des campagnes avoisinantes étant le lieu du non-droit, l'espace du bannissement, de l'ostracisme.

Défendue par l'obstruction de son enceinte contre l'ennemi extérieur, la Cité remparée l'est aussi contre l'ennemi intérieur, des clans susceptibles de faire éclater son unité politico-militaire. Double menace, double défi à l'ordre urbain qui explique l'apparition de la place publique (agora, forum), à la fois « scène politique » pour l'affrontement démocratique et « place d'armes » pour la mobilisation, le rassemblement des soldats-citoyens, avant qu'ils ne se dirigent, unis, vers la défense des portes et des murs de l'enceinte urbaine.

Double construction d'un théâtre d'opération militaire : premièrement sur les remparts et au-delà, au pied des murs de la Cité – sur ce glacis qui deviendra, plus tard, le faubourg, la banlieue, le lieu des bannis du droit de cité – et deuxièmement, au cœur de la ville, avec cette agora, place d'armes du politique, où la lutte des idées et des intérêts sera à la fois concrète et métaphorique.

L'invention plus tardive du ghetto (à Venise et ailleurs) viendra par la suite reproduire, comme en écho, ce phénomène d'anticipation panique de la guerre intérieure, par l'aménagement de quartiers réservés de haute densité démographique pour les exclus et les futurs promus.

L'obstruction puis l'accession, d'abord à la propriété, ensuite au droit de vote censitaire et à la pleine citoyenneté, l'étranger sera mis dans une

sorte de filtre qui se révélera le plus souvent une impasse, avec les pogroms et autres opérations d'élimination de populations surnuméraires, perçues comme dangereuses pour la stabilité du tissu conjonctif de la Cité. Interne et externe, non seulement dedans et au-dehors de l'enclos de la loi, du nomos, mais intérieur et extérieur à la citoyenneté, c'est-à-dire à la participation active à la milice de ces citoyens-soldats qui ne peuvent recevoir parmi eux de douteux « camarades »... douteux parce que ne possédant rien à défendre, sinon leur peau, ce qui est bien peu à l'époque de l'esclavagisme.

D'où l'importance stratégique et politique du *miles*, ce « citoyen-soldat » antique qui défendra son bien, sa famille, la ville entière bien plus que sa propre personne. D'où ce chant de l'*Agon* où le citoyen se reconnaît déjà mort dans le droit, ce « droit de cité » qui, en le dépassant comme individualité isolée, le constitue comme participant du grand corps foncièrement politique de la Cité. Ainsi, le ghetto est-il comme l'agora, le forum, un tableau à double entrée : d'une part, un lieu de retraite et d'exclusion du tissu social, et, d'autre part, un espace de liberté relative pour les semblables/dissemblables, ces étrangers ennemis potentiels, en voie d'assimilation ou d'exclusion définitive.

Le lieu d'élection de la Cité-État des hommes libres est donc aussi un lieu d'éjection, le moteur d'une vie démocratique pneumatique qui est inévitablement sélective dans la mesure même où cette démocratie est minoritaire, la Cité-État grecque étant une sorte d'îlot du politique dans l'océan de servitude et de tyrannie du monde antique.

***

Aujourd'hui, si Dieu a toujours besoin des hommes, la guerre non ou si peu... sinon comme victimes. Voir, par exemple, les armes chimiques ou neutroniques qui éliminent l'humain, l'animal, mais préservent soigneusement les matériels. De fait, la métastase tant redoutée par les Anciens a eu lieu. La décomposition sociale (que Leonardo Sciascia appelait une sicilianisation, du fait de la prolifération des clans, des sectes) a vu la famille élargie du mode de production agraire laisser place à la famille nucléaire de la petite bourgeoisie urbaine, et enfin à l'espèce récente communément appelée monoparentale. Ainsi, plus la ville s'est accrue en étendue au cours des âges et plus l'unité de peuplement a décru... inutile ou presque désormais comme « producteur » (ouvrier, manœuvre non spécialisé...) ou comme « destructeur » (soldat, conscrit...), l'homme surnuméraire de la mégalopole démesurée s'est vu progressivement retirer son statut de force majeure de la Cité au douteux profit de matériels de substitution de plus en plus sophistiqués, machine-transfert de la production télécommandée ou machine de guerre automatique contrôlée par ordinateur [2].

A l'époque où la logistique militaro-industrielle et scientifique l'emporte sur les doctrines straté-

---

2. A l'automne 1990, un ordinateur a été mis en place au Pentagone à Washington pour gérer la crise du Golfe. Nom de ce *Deus ex machina :* la Centrale inertielle.

giques et les arguments réellement politiques – la guerre n'étant plus la continuation de la politique par d'autres moyens, selon Gorbatchev –, s'ouvre l'ère où vont dominer les armes de communication instantanée, grâce à l'essor d'une information et d'une télésurveillance globalisées. En effet, à l'ère logistique de la guerre et contrairement à l'ère stratégique qui l'a précédée, la puissance de destruction a été transférée de la « population en armes » à des « systèmes d'armes », tueurs de masse excluant la masse des tueurs des guerres de jadis : soldats de l'An II, grognards de l'Empire ou soldats-alliés des deux dernières guerres mondiales, et cela à partir de l'innovation terroriste d'un armement atomique capable d'interdire écologiquement la guerre politique, en mettant en danger jusqu'à la survie même de l'humanité.

Nous entrons ainsi à la fois dans une troisième ère de la guerre et dans une nouvelle période de la Cité, ou plus exactement de la métacité post-industrielle. La fin toute récente de la dissuasion classique entre l'Est et l'Ouest et ses incertitudes géopolitiques aboutissent à la nécessité de réinterpréter d'urgence les doctrines de l'affrontement guerrier, depuis les origines les plus lointaines de l'histoire.

Effectivement, si, selon Michelet, chaque époque rêve la suivante, chaque conflit d'importance historique tend à imaginer le suivant. On l'a vu avec les première et seconde guerres mondiales débouchant sur l'ère de la dissuasion atomique, on le verra demain avec la fin de l'équilibre de la terreur et l'inauguration de la prolifération nucléaire, l'ébauche d'une soudaine démultiplication de la

« dissuasion du faible au fort » dont la crise du Golfe est un signe avant-coureur.

Si les armes d'obstruction avaient initialement constitué la Cité-État à l'intérieur de ses remparts et le ghetto à l'intérieur des limites d'un quartier réservé, et si les armes de destruction avaient, depuis l'artillerie jusqu'à la bombe A, fait sauter la limite urbaine et répandu alentour son contenu, le chemin de fer et l'automobile prolongeant cette dissolution, avec le développement tout récent des « armes de communication de masse », la définition politique de l'image de la Cité redevient problématique.

Une question cruciale se pose aux responsables du moment : si les satellites d'alerte avancée – mais aussi bien ceux de télécommunication – ont provoqué l'impossibilité d'une attaque surprise du territoire adverse et ont contribué ainsi au désarmement en cours abolissant la dissuasion du fort au fort, tout en favorisant l'interpénétration des mentalités dans le monde entier, de quel type d'interdiction « militaire » ou simplement « policière » seront capables ces armes de communication instantanée, devant la menace de prolifération des armements atomique et chimique? L'apparition d'une dissuasion du faible au fort non plus limitée à la France, à la Grande-Bretagne ou à Israël, mais généralisée... l'Irak, le Pakistan ou d'autres pays de plus en plus nombreux s'apprêtant à disposer de l'arme ultime.

Allons-nous assister à un retour de l'inertie, au blocus et donc à l'état de siège comme au plus lointain passé de la Cité? Si l'on observe le rôle joué par l'Organisation des Nations unies au cours de l'année 1990 – c'est ce qui peut paraître le plus

vraisemblable – toutes les résolutions du Conseil de Sécurité ayant imposé des embargos terrestre, naval puis aérien, allant dans ce sens.

A la dissuasion bipolaire entre les blocs de l'OTAN et du pacte de Varsovie et leurs alliés du Tiers Monde, succéderaient alors les prémisses d'une dissuasion polaire où l'ONU jouerait le rôle d'un pseudo-gouvernement mondial, la France allant jusqu'à proposer au Conseil de sécurité la mise sur orbite de « satellites bleus » pour garantir la paix du monde.

Ainsi, après les grandes guerres de mouvement et l'avènement d'une *guerre totale* impliquant la militarisation progressive de la science et de l'économie des nations, on assisterait à la paralysie, à l'inertie polaire d'une *paix totale* garantie par les Nations unies.

Retour au point de départ de l'histoire où l'« état de siège » retrouverait sa primauté stratégique, non plus à l'échelle de la Ville-État, de la région ou d'un État-nation menacés, mais, cette fois, à l'échelle du monde entier – le développement récent de l'idéologie protectionniste de l'écologie allant d'ailleurs dans le sens d'une suprématie définitive de la « sécurité globale » sur la défense politique des nations. Une réserve toutefois s'impose à ce qui pourrait apparaître à certains comme une « fin de l'histoire » : avec l'importance logistique accordée aux armes de communication de masse, au détriment des armes de destruction massive, la logique de la guerre devient paradoxale. Tout se joue désormais sur la vraisemblance ou l'invraisemblance, l'information et la désinformation renouvelant le duel de l'arme et de la cuirasse.

Écoutons Émile Gaboriau, écrivain contemporain de ce XIXe siècle qui vit l'essor des premières grandes agences de presse : « En matière d'information se défier surtout de la vraisemblance, commencer toujours par croire ce qui paraît incroyable. »

Ainsi, l'ère des leurres va-t-elle prochainement débuter. Au caractère topique de la Cité des hommes libres et égaux assemblés sur la place publique, va succéder une métacité télétopique où l'image publique « en temps réel » supplantera probablement l'espace bien réel des villes de la respublica. Signes avant-coureurs d'un grave conflit d'interprétation entre démocratie et dromocratie, où la mise en œuvre post-industrielle d'une vitesse absolue (celle des ondes électromagnétiques) abolira ce que la mise à disposition du public des vitesses relatives avait provoqué de progrès depuis l'Antiquité gréco-latine. Dans *La constitution des Athéniens*, un texte datant de 429-424 avant notre ère, on peut lire à ce propos : « Je dirais d'abord qu'il est juste qu'à Athènes les pauvres et le peuple comptent plus que les nobles et les riches : car c'est le peuple qui fait marcher les navires et qui donne à la Cité sa puissance. Et cela vaut aussi pour les pilotes, les chefs de nage, les commandants en second, les vigies de proue, les constructeurs de navires. C'est à tous ceux-là que la Cité doit sa force, beaucoup plus qu'aux hoplites, aux nobles, aux honnêtes gens [3]. »

---

3. Lire ce texte du pseudo-Xenophon dans le livre de L. Canfora, *La démocratie comme violence*, Desjonquères, 1989.

Démocratie maritime, contrairement à la démocratie lacédémonienne, la puissance d'Athènes est d'abord celle de ses vaisseaux et pas uniquement de ses citoyens-fantassins – voir l'importance du Pirée et de la fortification des « longs murs » entre Athènes et son port. Démocratique, la constitution des Athéniens est donc aussi dromocratique, puisque ce sont ceux qui font marcher les navires qui gouvernent la Cité. Contrairement aux régimes autocratiques traditionnels, le partage de la puissance publique va de pair avec celui de la puissance de déplacement physique (ce qui n'était pas le cas avec la chevalerie antique, en particulier, l'*equite romani*).

Il en sera de même dans la république de Venise, celle qui justement inaugurera l'îlot du *Ghetto Nuovo* et ses immeubles de près de dix étages. Partage de la richesse et surtout du butin, la démocratie athénienne comme la République vénitienne sera aussi fondée sur le partage de la vitesse des trières ou des galères. La puissance politique et culturelle considérable de ces deux grandes cités historiques viendra donc de la capacité littéralement propulsive d'une population engagée dans le grand mouvement d'accélération de l'histoire (relire Fernand Braudel!).

Tout cela se prolongera jusqu'à nos jours, avec non seulement l'impact de la « force du travail » du prolétariat engagé dans la révolution industrielle, mais encore dans cette révolution finalement méconnue du transport qui favorisera la démocratisation d'un déplacement rapide, non seulement public grâce aux chemins de fer (après les navires) et à la gare

(après le port), mais encore privé, avec l'automobile domestique.

Vitesse relative, d'une part, avec le navire, le train, la voiture, l'avion (l'aéroport après la gare), qui permettra le développement progressif d'une démocratie industrielle. Vitesse absolue, d'autre part, avec les télécommunications, la télécommande (le téléport après l'aéroport), qui provoquera, enfin, la dernière en date des révolutions : la révolution des transmissions qui abolira, avec les distances, la nécessité même d'un quelconque déplacement physique...

Peut-on démocratiser l'ubiquité, l'instantanéité, autrement dit peut-on démocratiser l'inertie?

Telle est bien la question qui se pose actuellement aux politiques, à ceux qui bâtiront demain la « Cité Médiate ». Après l'envahissement fâcheux de l'automobile privée, l'automation généralisée va-t-elle nous ramener, par le biais d'un absurde individualisme, vers l'autocratie? Une autocratie post-industrielle et post-urbaine dont les golden boys et autres traders auraient été les symptômes cliniques? Bien plus menacée par l'« excès de vitesse » des télétechnologies que par l'excès de richesse d'un capitalisme apparemment triomphant, la démocratie deviendra-t-elle enfin majoritaire comme certains le prétendent ou, à l'inverse, va-t-elle bientôt disparaître?

La réponse à ces questions s'expérimente dès aujourd'hui, non seulement sur le plan civique et politique des droits de l'homme à venir, mais surtout, semble-t-il, sur celui militaire et logistique de la guerre à venir.

10 novembre 1990

AOÛT 1990

LE BOUCLIER DU DÉSERT

Guerre sainte ou guerre pure?

Il y a des changements de régime militaire comme il y a des changements de régime politique; les premiers sont historiquement moins fréquents... Nous sommes cependant en présence de l'un d'eux et, sans doute, du plus grave qui soit.

Pendant près de quarante années, on n'a cessé de nous dire : *le nucléaire ne sert pas à faire la guerre mais à l'interdire.* La question qui, actuellement, se pose est : *jusqu'à quand?*

De même que la dissuasion Est-Ouest ne se limitait pas à l'affrontement entre « communisme » et « capitalisme », mais concernait immédiatement la nature de l'économie politique du globe, de même l'illusion d'optique d'un conflit Nord-Sud n'exprime ni la nature ni le sens profond de ce qui nous menace aujourd'hui. Qu'on le veuille ou non, il nous faut analyser ce qu'on nomme par euphémisme « la crise du Golfe », sans référence au « bon » et au

« mauvais », sans référence, non plus, aux différents *camps en présence,* mais plutôt par rapport aux deux matériels en présence : *le chimique et l'atomique.*

Si, comme l'explique si bien le spécialiste des catastrophes, « ce qui limite le *vrai* n'est pas le *faux,* mais l'*insignifiant* », paraphrasant René Thom, nous devrions constater, actuellement, que ce qui sépare la guerre juste de l'injuste est notoirement *insignifiant,* dès lors que la nature de la menace l'emporte de loin sur l'objectif de guerre. Aujourd'hui, en effet, pour agir localement, il faut penser globalement, la stratégie « écologique » contemporaine l'exige.

Penser non seulement au droit international, au respect de la souveraineté d'un État ou d'un autre, à la nécessité d'un libre approvisionnement en pétrole ou en denrées de première nécessité, mais encore au caractère inouï des risques encourus : non pas seulement celui de l'extermination massive d'une guerre chimique de part et d'autre de la frontière irako-saoudienne, mais encore à la menace de l'utilisation d'un armement atomique tactique, dès lors que l'on aurait franchi, *grâce au chimique,* la fragile barrière dissuasive établie depuis nombre d'années autour de ces types d'armements.

Ce qui a freiné jusqu'à présent le développement, la prolifération, de l'armement atomique, c'est moins le secret scientifique ou l'impossibilité de sa réalisation technique par certains pays pauvres que l'impossibilité de son *utilisation effective* contre un adversaire lui-même abondamment pourvu de ce type d'arme.

Si cet interdit disparaissait tout à coup, du fait de la crise du Golfe, la prolifération risquerait d'être immédiate sous toutes ses formes, artisanales et scientifiques.

Lorsqu'une arme devient à l'évidence un instrument, un *outil opératoire efficace,* nul n'a les moyens d'en empêcher la fabrication et la possession, le pouvoir politique national ou international étant ici totalement impuissant.

Si Saddam Hussein utilisait devant des adversaires tels que les Américains, les Britanniques (sans omettre les Russes ou les Français), grandes puissances nucléaires, son armement chimique, l'usage, l'utilisation opérationnelle de l'armement atomique, deviendrait probablement inévitable et cela, pas seulement sur les champs de bataille irako-koweïtiens, mais *partout à la fois.*

Ce que nous devons défendre, ce n'est donc pas uniquement la frontière saoudienne, ou les droits de l'État koweïtien, mais aussi la fragile limite qui sépare encore la menace symbolique de l'utilisation effective.

Sur le plan symbolique, en effet, le pouvoir de dissuasion du chimique et de l'atomique est équivalent – d'où l'appellation de « bombe atomique du pauvre » pour ce type de munition.

Attenter à la « réserve d'emploi » vis-à-vis de l'une de ces armes, c'est ouvrir la boîte de Pandore de l'autre, avec les ravages immédiats que cela suppose, mais surtout, ce qui est probablement pis, enclencher la prolifération de ce type d'armements au moment même où s'ébauchait leur destruction.

Entendons-nous, il ne s'agit pas ici de prôner le

laxisme devant les méfaits d'un leader mégalomane qui n'a pas craint de déclencher une guerre contre l'Iran et le Koweït, n'hésitant pas à gazer les Kurdes sur son propre territoire. La phrase « *Saddam Hussein c'est Hitler* » me semble faible, optimiste même, les risques encourus au Moyen-Orient en 1990 étant finalement sans aucune mesure avec ceux de l'Europe de l'an quarante.

Si les Russes et les Américains ont cessé depuis peu la « guerre froide » et ont effectué ensemble un début de désarmement prometteur, c'est moins par bonne volonté réciproque que parce qu'ils n'étaient plus maîtres d'une course aux armements qui ruinait leurs économies et menaçait à tout moment de leur échapper.

Écoutons Gorbatchev : « L'existence des armes nucléaires est lourde d'un risque permanent d'imprévisibilité. La situation mondiale peut devenir telle qu'elle ne dépendra plus des politiques mais deviendra captive du hasard » (in *Perestroïka*).

Le changement de régime militaire a ceci de particulier, c'est qu'il provoque un changement de régime politique sans « coup d'État », par la seule pesanteur historique du changement de nature de la puissance (on l'a vu, il y a longtemps, avec la puissance maritime, par exemple). Or le changement de régime qui nous menace aujourd'hui ne menace pas seulement le droit international, la légitimité territoriale ou la démocratie, au moment où justement cette dernière retrouvait un peu partout son attrait, mais l'économie de la pensée géopolitique et stratégique, avec le risque exorbitant d'une anarchie militaire généralisée dont la proli-

fération des armements atomiques et chimiques serait le signe avant-coureur.

De fait, *la crise du Golfe est la mise à l'épreuve de la dissuasion du faible au fort,* après que s'est estompée l'utilité même de la dissuasion entre les plus forts, autrement dit entre l'Est et l'Ouest. La France ne peut pas être inattentive devant cette situation dans la mesure où celle-ci conditionne, non seulement la sûreté de ses approvisionnements en pétrole, mais surtout la *validité* même de sa propre dissuasion nucléaire.

20 août 1990

Comment ne pas comprendre, après un mois de face-à-face, que la véritable *force d'interposition* dans le Golfe, c'est la télévision? Et, plus précisément, CNN, la chaîne d'Atlanta. Saddam Hussein, George Bush certes, mais encore Ted Turner, le patron de Cable News Network.

Désormais, la diplomatie n'est effective que par *images interposées.* Déployer, ici ou là, une invincible armada n'a de sens qu'à la condition expresse d'occuper stratégiquement l'écran *(live coverage),* l'image l'emportant sur la chose dont elle n'est pourtant que l'image.

Art de peser les mots, le plus souvent pour ne rien dire, l'exercice diplomatique devient celui de soupeser les images pour ne rien montrer, ou presque, à la manière de cet objet volant non identifiable dont le numéro est F 117... Aujourd'hui, par exemple, le président des États-Unis observe en

permanence CNN – c'est une de ses principales lignes de communication, plus rapide que les procédures diplomatiques habituelles –, au point qu'il en vient même à s'inquiéter des exhibitions de Saddam Hussein et de l'opportunité de transmettre tel ou tel message au peuple irakien.

S'agit-il encore de convaincre l'opinion publique? Certes, non. L'image du direct ne propose aucune conviction, tout au plus une émotion, une certaine appréhension : « Nous passons de la joie au désespoir en quelques minutes », explique un otage britannique. *Otage de l'interface télévisuelle,* le téléspectateur devient partie prenante d'un principe d'incertitude entretenu au rythme même des « communiqués », à l'instar d'un quelconque personnel d'ambassade.

La signification de ces différents « messages » ne s'inscrit plus dans le laps de temps consacré à l'émission télévisée, mais d'abord dans la longue, très longue durée de la menace. De fait, cette nouvelle « série télévisée » a débuté le 2 août dernier et ne s'achèvera probablement qu'à la fin de l'affaire du Golfe, dans un mois, un an ou plus, qui sait?

Focaliser, polariser l'attention de chacun, c'est réorganiser progressivement le régime de temporalité des populations, leur *emploi du temps,* bien plus que leur opinion. L'image du direct est un filtre, non par l'espace, le cadrage de l'écran, mais d'abord par sa temporalité : un filtre mono-chronique qui ne laisse passer que *le présent.* Rien à voir avec l'analyse filmique ou la critique de la télévision domestique, nous sommes en présence d'une technique vidéoscopique, d'une logistique de

la perception nécessaire à l'acquisition progressive des cibles nerveuses que nous sommes devenus.

Inutile donc de s'interroger sur ce qui distinguerait encore l'« information » de la « propagande », la question n'est déjà plus d'actualité, la désinformation active – interactive – n'étant jamais le mensonge, mais l'excès d'informations contradictoires, la surinformation.

Tout est vrai dans l'offensive du direct, « vrai » au sens instrumental du terme, c'est-à-dire opératoire et immédiatement efficace. Le paysage audiovisuel devient un « paysage de guerre » et l'écran, un *horizon au carré,* surexposé aux salves vidéo, comme le champ de bataille l'est aux tirs des missiles.

Bien plus que d'une *télé-audition* (Radio-Londres pendant l'occupation allemande, par exemple) ou que d'une *télévision* (CBS, ABC, NBC..., pendant la guerre du Vietnam), il s'agit maintenant d'une *télé-action* où les partenaires en présence sont dans une *situation d'interactivité absolue,* aux yeux de tous, grâce à la mise en ondes des réseaux TV, Cables News Network, entre autres.

Dans cette soudaine guerre du temps réel, comme dans celle de l'espace réel du Golfe, peu importe finalement les moyens – satellite, TV, missile, char – puisque seule compte la fin. La moralité de la fin justifie tous les moyens médiatiques ou politiques, mais cette FIN n'est plus tellement celle d'un conflit à propos d'un quelconque pays, c'est d'abord *la fin des délais,* l'impérieuse nécessité d'une proximité absolue entre les protagonistes civils et militaires,

avec pour objectif avoué de réduire à rien le laps de temps entre les intentions et l'action.

Souvenons-nous, jadis les peuples se combattaient *le jour*, jamais la nuit. De même, on se battait *l'été*, jamais l'hiver – d'où ces *ides de mars* qui inauguraient, à Rome, la saison des hostilités. Aujourd'hui, héritière de la dissuasion nucléaire, la guerre est devenue un phénomène totalitaire et ubiquitaire où l'image est une « munition » parmi d'autres. Peu importe la chose (avion, char, navire...), peu importe son image (radar, vidéo...), ce qui compte c'est *leur présentation en temps réel.*

Depuis peu, à la demande des organisations de consommateurs, on a préparé, aux États-Unis, une loi anti-play-back destinée à réprimer cette pratique, sur scène comme à la télévision. Signe des temps, la guerre elle-même ne se satisfait plus du replay, elle exige du direct.

Avec la désinformation (en anglais : *deception*), il ne s'agit plus d'une *propaganda fide*, c'est-à-dire de la propagation d'une certaine « foi », en la victoire par exemple, ou, encore, d'une conviction idéologique ou politique, mais uniquement d'un tact, d'un impact, autrement dit d'une télé-action à domicile.

Pas plus que la prévision météorologique n'est une information ordinaire, le télécontrôle, la téléalarme des mentalités, n'est une pratique propagandiste (à la manière d'un Goebbels, par exemple), mais, avant tout, *la mise au point* d'une image publique, la production d'une sorte de *haute définition* de la réalité collective.

Ce qui se jouait hier dans la journée avec la

presse, puis dans l'heure avec la radio, se joue désormais dans l'instant, l'instant réel du communiqué télévisé. C'est ici que gît la différence entre l'utilisation propagandiste du cinéma d'actualité, lors des dernières guerres mondiales, et l'utilisation d'une télévision mondiale dans la crise du Golfe. Ce qui est « mondialisé », c'est d'abord la TV, ce n'est pas, ou pas encore, la guerre. Si le régime de temporalité des actualités Fox-Movietone ou Pathé-Journal, c'était le *temps différé,* analogue à celui de la presse d'opinion, avec la libération des media, la venue de réseaux tels que CNN, le temps dominant, c'est le *temps réel.* Une durée pratique qui ne permet aucun recul, aucune distance critique, laps de temps qui ne distingue plus *l'avant* de *l'après* – l'attaque de la défense – avec les risques de confusion fatale que cela suppose.

Ensemble désormais, non pas *pour* ou *contre* la guerre ou la paix, mais *tout contre,* dans un conflit de proximité qui est aussi un conflit d'interprétation, personne n'ayant plus le temps nécessaire pour se faire une opinion, mais seulement le temps de passer d'un réflexe à un autre.

Trouble de la perception, dressage médiatique qui affectent des adversaires soudain alliés contre nature, ou réunis à distance contre leur gré, par l'écran, l'horizon apparent d'une scène où tous les coups sont permis : à quand *l'heure de vérité* entre Bush et Hussein?

Finalement, l'objet emblématique de ce conflit, c'est l'avion furtif F 117. Un objet volant qui ressemble à une image de synthèse... Confirmation, s'il en était besoin, que l'image l'emporte sur la

chose dont elle est l'image, cet appareil a été conçu dans les années 1980 pour ne représenter aucune « surface équivalente radar » sur les écrans contrôle de l'adversaire.

Contradiction entre les nécessités proprement aérodynamiques d'un avion de combat et l'*icodynamisme* de sa représentation lointaine, le F 117 n'est pas un matériel de guerre comme les autres : moins véloce, moins manœuvrant, pas mieux équipé en armements que les F 15, F 16 ou F 18, il représente pourtant une innovation inouïe dans le duel de l'arme et de la cuirasse, puisque la nécessité de sa disparition électromagnétique l'emporte sur ses capacités destructrices et même sur sa mobilité.

Résumons-nous : tout engin militaire s'inscrit du fait des prouesses d'acquisition d'objectif, dans deux compartiments du « réel » : la *présentation actuelle* – l'avion est là et on l'identifie optiquement et acoustiquement – et la *représentation virtuelle* – l'avion n'est pas là, mais il surgit déjà sur la console-radar.

L'objectif des inventeurs d'appareils indétectables, c'est d'éviter à tout prix (c'est le cas de le dire) la représentation virtuelle au profit de la seule présentation en acte, *le temps réel de l'action destructrice.*

Abolir le temps du dépistage précoce en annulant la surface de réverbération des ondes radar pour que l'objet volant non identifié surgisse comme la Mort... ainsi, à l'exemple de l'homme qui a perdu son reflet dans les miroirs, le F 117 a perdu son image électromagnétique.

La nature de la dissimulation change, l'avion

n'est pas tant camouflé ici que dissimulé là-bas. L'urgence stratégique d'estomper l'image lointaine l'emporte sur le camouflage, elle donne sa forme énigmatique au jet et permet à son pilote d'être là, *live*, en direct.

C'est l'interdit du play-back... Depuis l'invention de la télédétection, on voyait venir l'avion avant qu'il ne soit présent; désormais, on ne le verra que lorsqu'il sera effectivement présent, c'est-à-dire *trop tard*.

Avec la crise du Golfe, grâce à CNN-*live*, c'est l'inverse qui se produit, on voit la guerre *trop tôt*, tout est déjà là, déjà vu et qui sait, déjà joué?

2 septembre 1990

Vers la fin du conflit vietnamien, le général commandant l'US Air Force demandait : « Pourquoi sept ans, alors qu'il suffit de sept secondes? » Aujourd'hui, au Proche-Orient, se pose à nouveau cette question du temps, de la durée d'une guerre en devenir : « Le temps travaille pour Saddam Hussein », dit-on, ou inversement : « Il faut beaucoup de temps pour que l'embargo devienne efficace. »

En fait, deux régimes de temporalité sont imbriqués dans l'espace de la frontière irako-saoudienne : la longue durée d'un état de siège international et l'excès de célérité des divers moyens de communication et de destruction en présence.

La situation des forces armées dans cette région du monde n'a rien de commun avec celle du théâtre de guerre vietnamien. *Le désert est un écran* où tout est exposé aux regards scrutateurs d'un adversaire utilisant l'ensemble des systèmes d'acquisition

d'objectifs : satellite d'alerte avancée, AWAC et appareils de reconnaissance aérienne pilotés ou automatiques, tels ces drones télécommandés qu'utilisent à profusion les Israéliens dans la région...

Si, malheureusement, ce conflit venait à éclater, il serait donc *surexposé,* non seulement aux yeux des téléspectateurs du monde entier, mais encore à ceux des militaires des deux camps.

« Ce sont les regardeurs qui font les tableaux », expliquait, hier, le peintre Marcel Duchamp... Demain, après-demain, ce seront les téléspectateurs qui feront la guerre, les tableaux de la bataille électronique! D'ailleurs, on vient justement d'achever, dans les sous-sols du Pentagone à Washington, la salle d'opérations de ce futur *live show :* C 3 I désignation officielle pour Contrôle Commande, Communication, Intelligence.

L'écran devient donc le collimateur d'une guerre où l'attention de chacun est mobilisée, avec ou contre son gré. L'horizon du moniteur de contrôle supplante à la fois le communiqué militaire et la presse, cette presse d'opinion qui nécessitait encore l'analyse, la réflexion.

Désormais, qu'on le veuille ou non, le réflexe conditionné tend à l'emporter, d'où les risques majeurs de cette fin d'année, mais surtout de cette fin de siècle.

Remarquons, enfin, parmi les nombreuses supputations concernant la date du déclenchement des hostilités au Proche-Orient, celle du 17 novembre. Pourquoi ce jour? Précisément parce qu'à cette date de l'année, non seulement les élections amé-

ricaines auront eu lieu, mais surtout parce qu'à ce moment *on entrera dans une période sans lune,* ce qui donnerait un avantage offensif aux forces américaines munies d'équipements de visée nocturne...

2 octobre 1990

L'exercice des limites

« Pour celui qui a parfaitement compris qu'il est mortel, l'agonie commence », écrivait Arthur Schnitzler à la fin du siècle dernier... Que dire aujourd'hui, en cette fin de millénaire, de l'engouement pour certaines pratiques sportives extrémistes, pour ne pas dire suicidaires, tel ce *base jump* qui consiste à se jeter, parachute au dos, d'une falaise, d'un pont ou d'une tour d'habitation et à n'ouvrir sa voile que le plus tard possible? Ou, encore, ce « saut à l'élastique » où l'amateur de vertige expérimente la chute libre en confiant sa survie à un morceau de caoutchouc?

Écoutons un de ces héros, Bruno Gouvy, mort le 15 juin dernier, dans l'exercice de son « Art » : « C'est avant tout un formidable plaisir des sens. La vision de la paroi sur laquelle on a l'impression d'aller s'empaler, puis qui défile à quelques mètres de vous

est irréelle. C'est l'émotion puissance plus, le bonheur parfait. »

Si la scène tragique consiste, depuis l'Antiquité, à une mise à distance de la mort, les sports extrémistes inaugurent une tragédie originale dont le seul spectateur est généralement un photographe, un cinéaste ou un journaliste, témoin de ce défi mortifère.

Aventurier de l'ère médiatique, l'amateur de Saut de la Mort ne réalise, en effet, son exploit qu'en *présence de son avocat,* autrement dit de ce « médiateur » privilégié capable à la fois d'enregistrer sa chute et d'en justifier l'intérêt aux yeux de téléspectateurs confortablement installés dans leur living-room. *« Si les gens me suivent, c'est parce que je m'expose »,* explique Thierry Donnard, réalisateur et producteur du film *Pushing the Limits.*

Ainsi, à l'instar de l'extrémisme politique et du terrorisme, ces sports suicidaires ont-ils besoin des media, de ces écrans où s'inscrivent leurs défis. Sans le relais de l'image et de la presse à sensation, l'exercice des limites n'aurait aucun sens, car « même le suicide devient absurde s'il ne fait de peine à personne, il n'est alors qu'une fuite dans le néant », écrivait encore Schnitzler.

Le néant dont il est question ici, c'est celui de cette soudaine CHUTE À VUE d'un individu dans la multitude recherchée du regard des autres – non plus la scène du théâtre, de l'arène ou du cirque, mais une scène télévisuelle en voie de mondialisation accélérée – d'où ce « vertige » d'un nouveau genre qui affecte l'exhibitionniste, à la fois vertige d'un saut dans le vide et plongée dans l'imaginaire,

l'inconscient collectif d'une manifestation cependant solitaire. « Ils ne veulent pas mourir, ils veulent être morts », soulignait, à propos de nos contemporains, un psychiatre anglais des années 1970... Ce que confirme, aujourd'hui, le réalisateur français d'une émission grand public spécialisée dans l'extrémisme sportif « Ushuaia », en déclarant à qui veut l'entendre : « *On a besoin parfois de se sentir entre la Vie et la Mort.* »

Effectivement, ces pratiques sportives ne se multiplient actuellement que grâce au face-à-face, à l'exposition télévisuelle de deux types d'individualisme : l'un, adepte du *Cocooning* et du retour à domicile des activités ludiques et l'autre, adepte du *Sky surfing* et des sports de l'extrême.

Sans l'un, l'autre n'existerait pas, socialement parlant. De même de ce terroriste qui connaît l'heure du journal télévisé et qui programme l'explosion de sa bombe et la mise à mort des innocents, pour être sûr de passer aux informations de vingt heures.

Ce qui est grave cependant, c'est lorsque ces « apôtres » de l'extrémisme sportif font, comme c'est le cas aujourd'hui avec le *saut à l'élastique,* des émules par centaines, au point que l'on vient, en France notamment, à parler de la nécessité de syndicats pour garantir le « sérieux et la sécurité » de ce type d'activités suicidaires!

Le 21 octobre dernier, Gladis Guye, une retraitée de 75 ans, a effectué, à partir d'une falaise du haut pays niçois, un saut à l'élastique de 85 mètres, sous les yeux de son médecin traitant qui a pu constater une baisse de tension de sa patiente, après le saut...

Encore un peu et l'on recommandera ce genre d'exercice *sur ordonnance,* comme ces médicaments antidépresseurs qui ressemblent à s'y méprendre à des stupéfiants.

Étrangement, alors que l'étendue du monde se réduit progressivement à rien, avec l'usage courant des transports supersoniques et des télécommunications instantanées, l'individu devient son propre terrain d'exercice, son unique domaine d'exploration. Là où le monde fini commence, débute l'introspection de sensations limites, l'exercice pratique d'une intensivité qui ressemble au nihilisme de jadis ou à l'accoutumance aux hallucinogènes.

Voilà comment Laurent Bouquet, *Sky Surfer,* décrit sa chute de 4 000 mètres d'altitude, planche de surf aux pieds, à près de 200 kilomètres à l'heure : « La vitesse d'un corps en chute libre crée une formidable résistance. On a l'impression de flotter sur un matelas d'air, mais la minute que dure les 3 000 mètres de chute pèse des tonnes... Même avec une parfaite condition physique, on se détruit rapidement. Cependant, lorsque je m'arrête trois mois, j'éprouve un manque. Le corps est sevré de sa dose d'adrénaline. »

Simuler sa propre mort. Devenir une bombe, ressentir l'appel d'air de la tombe comme une béatitude profonde, de quelle perversion s'agit-il? Sinon celle d'égaler la *chute des anges* dans un saut d'une minute qui durerait une éternité, à l'exemple de Bruno Gouvy, « l'homme missile », se lançant dans le vide de quelques milliers de mètres, la tête et les bras enfoncés dans une ogive, pour atteindre 539 kilomètres à l'heure, le record du

monde de vitesse en chute libre, exploit réalisé pour les besoins d'un magazine télévisé.

Autant de signes annonciateurs d'une mutation du rapport au temps, de l'homme contemporain. Un « temps », une durée *sans durée,* qui ne s'exprime que par ce qu'elle supprime. Avènement d'un nouveau régime de temporalité des sociétés dites « avancées » où l'accélération est soudain devenue le dénominateur commun de l'ensemble des activités industrielles, économiques ou politiques, au point d'interdire l'emprise du temps, le vieillissement ou la mémoire, au seul profit de l'oubli et du manque.

Au moment où l'on désespère manifestement de sa progéniture, où l'on abandonne par millions les enfants du Brésil et d'ailleurs... à quand la « minute de vérité », non plus seulement esthétique mais éthique?

A quand le retour d'une intelligence politique du Temps, à quand la fin de cette funeste pollution de la durée comme de l'étendue du Monde?

9 novembre 1990

En 1897, M.I.S. Bloch écrivait : « La guerre étant devenue une sorte de partie nulle dans laquelle aucune des armées n'ayant la possibilité de prendre le dessus, elles resteront face à face, se menaçant toujours mais incapables de frapper un coup décisif. Voilà l'avenir : pas le combat mais la famine, pas la tuerie mais la banqueroute des nations et la ruine de tout système social. »

Moins d'un siècle après cette prophétie, on pouvait donc observer, sans grande joie, les péripéties du rapprochement Est-Ouest puisque la *partie nulle* de la dissuasion nucléaire a effectivement ruiné les deux superpuissances militaires : l'État soviétique exsangue et au bord de l'implosion... les États-Unis en panne d'imagination, avec une administration en état de non-paiement temporaire, trente-cinq millions d'Américains en dessous du seuil de la pauvreté et la montée en puissance d'une criminalité

urbaine qui n'est qu'une guerre civile qui ne dit pas encore son nom.

De fait, malgré des accords comme ceux passés en 1975 à Helsinki, les grandes nations se sont montrées jusqu'ici incapables d'enrayer l'émergence de moyens de destruction toujours nouveaux et le *temps de la dissuasion* n'aura été finalement pour les deux blocs affrontés que celui de la mise en place de séries d'automatismes, de procédures industrielles, scientifiques et économiques dont tout choix politique était en réalité absent. En devenant « stratégique », ce sont les armes elles-mêmes qui ont dissuadé d'interrompre le mouvement de la course aux armements, leur production devenait une fatalité, cette fatalité de la production des moyens de destruction qui, peu à peu, entraînait malgré elles les populations dans une servitude morale sans grandeur... Jusqu'à la mise en place de ces « machines du jugement dernier » contrôlées par ordinateur, armes de communication instantanée, capables, sur une *simple erreur d'évaluation,* de libérer une puissance destructrice supérieure à celle dégagée pendant la totalité de la seconde guerre mondiale « et cela, à chaque seconde du long après-midi qui serait nécessaire au lancement de tous les missiles, au largage de toutes les bombes... *à chaque seconde aurait lieu une seconde guerre mondiale* [1] ».

Cette programmation de l'apocalypse étant pour l'instant suspendue et les accords de désarmement

1. Message d'adieu du président Carter à la nation américaine.

signés en novembre 1990 à Paris, dans le cadre de la CSCE, on se demande maintenant quelles alternatives économique et sociale trouver à ce système de ruine.

Dès les années 1950, des hommes, tel le physicien et prix Nobel Werner Heisenberg, tentaient de répondre à cette question. Il était dépourvu d'illusions et prévoyait notre entrée *dans un état de conflits permanents, de luttes visant à la conquête d'une influence possible dans un état final d'unification mondiale directement issu du statu quo nucléaire.*

Les conflits en cours au Moyen-Orient paraissent inaugurer cette nouvelle ère de turbulences dans une région particulièrement sensible (riche en pétrodollars). Conflits qui, par la suite, pourraient bien s'étendre à de plus vastes ensembles dans le monde, d'abord sur le modèle de l'*intifada* popularisé par la télévision, avec le concours des « enfants perdus » de l'immigration musulmane, puis avec celui d'autres groupes ethniques ou religieux venus en masse, d'Afrique, d'Asie ou des pays de l'Est, ouvrant ainsi un *deuxième front,* urbain celui-là, qui viendrait parachever la déstabilisation des démocraties européennes entreprise durant la guerre froide par un terrorisme international lui aussi largement tributaire des media.

L'après-guerre froide risquerait alors de nous entraîner dans une guerre civile mondiale et totale, une *libanisation* des grandes métropoles qui ne serait finalement qu'un effet pervers de l'ancienne « stratégie anti-cités » de la dissuasion nucléaire,

rendant caducs les récents accords de Paris sur la sécurité en Europe.

Ne l'oublions pas, l'arme atomique a profondément modifié la constitution politique des grandes démocraties, avec ce régime des « super-présidents » qui dotait un seul homme d'un pouvoir militaire exorbitant, disqualifiant, de fait, l'ancienne représentation parlementaire. Entièrement tournés vers la politique extérieure et les enjeux internationaux, les présidents, affirmait déjà Richard Nixon, n'étaient plus indispensables, désormais, à la vie intérieure de la nation.

Le résultat de ce désengagement du pouvoir politique ne s'est pas fait attendre. Au moment où l'on se préoccupait de l'*extension planétaire* des grands blocs, permise par les nouvelles performances des moyens de communication, on assistait inversement, sur le terrain, à une inquiétante *contraction* du champ des activités humaines : dépeuplement et progressive mise en friche du milieu rural, friche industrielle, friche enfin des grandes banlieues sinistrées d'où peu à peu disparaissent tout commerce, toute interface sociale... en attendant l'ultime régression d'une démocratie devenue paradoxale, s'achevant par la désurbanisation de son lieu d'élection, la Cité.

Remarquons-le, Margaret Thatcher qui avait su affronter, depuis 1979, les plus graves difficultés, vient d'être désavouée par son propre parti, notamment à cause de sa politique urbaine et de l'instauration de la *poll-tax*, cette loi protectionniste visant à rejeter vers la périphérie des grandes villes une marge sociale en train de devenir la masse. Hostile

à l'unité territoriale européenne, la Dame de Fer souhaitait, en somme, remplacer l'insularité britannique disparue par une *insularité urbaine* qui ferait de riches Cités, comme Londres, des ghettos où survivrait tant bien que mal une sorte de démocratie anglaise du « plus petit nombre ».

On imagine aisément l'avenir de ces villes utopiques : après Belfast, Beyrouth nous a déjà montré comment la vieille Cité communale peut s'effondrer sur elle-même, avec la réapparition de ces « seigneurs de la guerre » dignes des temps moyenâgeux, employeurs militaires de bandes anationales désœuvrées, s'affrontant indéfiniment pour la conquête d'un quartier, d'une rue, des ruines d'un immeuble...

En considérant cet achèvement tragique de la vie conviviale libanaise, on peut se demander si, lorsque les frontières auront cessé, en 1993, de séparer les nations européennes, elles n'auront pas, entre-temps, resurgi, comme à Beyrouth, à l'intérieur même des grandes Cités.

Les signes se multiplient sous nos yeux : la destruction augurale du Mur de Berlin, l'ouverture des frontières et la lente instauration de la démocratie libérale à l'Est, loin de rassembler les citoyens, de leur donner le désir de reconstruire l'économie de leurs pays, les poussent à tout larguer, à prendre le large – ces nations, si on laisse faire, devraient perdre entre vingt et trente millions d'habitants dans les années qui viennent.

Il ne s'agit donc plus de ces immigrants rêvant de revenir au pays, fortune faite, ou de réfugiés politiques dont les vies seraient menacées, mais

bien d'une désertion généralisée, des armées toujours plus nombreuses d'un prolétariat en déroute.

Échappées aux vieilles lois de la guerre entre nations, redeviendront-elles comme ces hordes dont, au début de notre ère, nous parlait Tite-Live : apparaissant et disparaissant aux frontières des régions, aux lisières des riches Cités antiques, « faisant la nique à la guerre, à qui on ne pouvait vraiment l'imposer » ?

Les derniers affrontements et mises à sac qui se sont produits simultanément à Berlin, à Londres, à Rome ou à Paris, le laissent penser. La conférence sur la définition des frontières et les mouvements migratoires, prévue pour la fin janvier 1991 à Vienne, sous l'égide du Conseil de l'Europe, sera donc d'une exceptionnelle importance.

3 décembre 1990

Le principe du moteur à réaction est simple : supposons un cylindre hermétiquement clos, empli d'un gaz comprimé à haute pression. Cette pression s'exerce sur toutes les parois. Si l'on ouvre l'arrière du cylindre, le gaz s'échappe et la pression sur cette partie de la paroi disparaît et cesse alors de faire équilibre à la pression qui, elle, continue de s'exercer sur la paroi avant. Elle pousse donc le cylindre dans cette direction, le mettant ainsi en marche. Plus besoin de force de traction ou d'hélice pour propulser le système, la *réaction suffit.*

Le premier qui eut l'idée de mettre en pratique ce principe pour la propulsion d'un véhicule fut le constructeur automobile von Opel qui réalisa, en 1928, une voiture et, deux ans plus tard, un planeur à réaction. Entre-temps, autrement dit en 1929, Fritz Lang et Thea von Harbou inventaient le premier *compte à rebours* de l'histoire, à l'occasion

du lancement d'une fusée sur la plage de Horst, en Poméranie, pour les besoins du film *Une femme sur la lune;* fusée expérimentale réalisée par Hermann Oberth, le pionnier de la conquête de l'espace par les savants nazis...

4. 3. 2. 1. Feu! La conclusion de cette course à l'envers est toujours la même : l'immobilisme, la panne ou l'explosion d'un départ précipité. *Méthode antichronologique* qui doit tout ou presque à l'instantané photographique, au cinéma, à la fois à Fritz Lang et à Georges Méliès, l'inventeur des trucages capables de *remonter apparemment le temps.* Cette procédure expéditive ne semble plus aujourd'hui poser aucune question, pas même aux philosophes... Pourtant, l'inversion du défilement du temps n'est pas une mince affaire puisqu'elle apparente paradoxalement toute durée à la réversibilité d'un palindrome et introduit ainsi, dans notre quotidienneté, une réversion pratique, au point que nul ne s'étonne plus de cette double lecture de la réalité temporelle. Entrée dans les mœurs grâce aux projections cinématographiques, mais surtout grâce au *replay,* à la télévision, la « machine à remonter le temps » est enfin parmi nous, jusqu'à l'astrophysique du fameux Big Bang qui nous entraîne, par-delà les millénaires passés, jusqu'à l'explosion primordiale, le *compte à rebours de la naissance du temps!*

Au début de ce siècle, il ne suffisait donc pas qu'Alfred Wegener découvre la dérive des continents, il fallait aussi qu'Edwin Hubble discerne, en 1929 également, la fuite des galaxies, l'expansion universelle. Dès lors, il y avait place pour l'invo-

lution des espaces et du temps de la relativité généralisée...

On le remarquera, le principe de la solution finale n'est pas limité, à l'époque, à l'extermination prochaine des juifs dans des « camps de concentration » hermétiquement clos où le gaz jouera un rôle, non plus de propulsion, mais d'élimination du vivant, il est aussi, et surtout, un principe transgressif d'extermination de la durée, *d'éternel retour* au degré zéro de l'histoire, dont l'analyse reste à faire.

Flash-back, le film repasse à l'envers, l'eau remonte dans la bouteille, nous marchons à reculons de plus en plus vite... L'habitué des démolitions voit l'immeuble détruit se reconstituer, ses murs reprendre leur place jusqu'au sommet de l'édifice. Quant à l'histoire récente, c'est l'inverse : le mur de Berlin se déconstruit, l'Union soviétique se décompose et l'Allemagne se réunifie brusquement.

Jadis, l'exemple classique du palindrome était : « Ésope reste ici et se repose »; aujourd'hui, nul ne reste en place, tout fuit et se déplace dans une étrange transmigration inverse. L'habitude de remonter à sa source, de retrouver ses origines, son « identité », semble soudain une nécessité absolue. Accomplir le voyage à l'envers, redevenir ce que l'on était hier, la régression qui ramène au *point de départ* semble un jeu de société, une pratique alternative, comme on le dit si souvent.

Il y a peu, un an ou deux, un des coureurs à pied qui accompagnaient le rallye Paris-Dakar effectua l'étape du désert du Ténéré *en marche arrière,* à reculons, guidé par un coéquipier courant à ses côtés!

Être ou ne pas être une bande magnétique que l'on réembobine, un film que l'on repasse à l'envers jusqu'à l'arrêt d'urgence, voilà la question, le défi d'une génération sans avenir – *now future.*

Jusqu'à l'année nouvelle qui s'en mêle. 1991, année non pas bissextile mais palindrome, dont le groupe de chiffres peut être lu indifféremment de gauche à droite ou de droite à gauche, ce qui est fort rare évidemment.

Compte à rebours de l'histoire d'une menace aussi : août, septembre, octobre, novembre, décembre 1990 – 5. 4. 3. 2. 1. Janvier 1991... (le 15 exactement) où l'on ose reparler de l'emploi des armes atomiques et non plus de la dissuasion qu'elles nous imposaient depuis plus de quarante ans : 40, 30, 20, 10.

Fin d'un délai de grâce en somme, « fin de partie » d'une période de notre histoire où la géopolitique des blocs Est-Ouest avait stabilisé l'épée de Damoclès au-dessus de la tête d'un monde malade, certes, mais nullement ruiné.

Observons maintenant l'état des lieux : tout est en place pour *la première guerre électronique totale de l'histoire,* guerre du temps réel, de la microseconde et de l'impalpable des ondes, des radiations ou des gaz (encore eux) – celle aussi de la télédétection puisque sept à huit satellites espions-KH 11 et Lacrosse surveillent en permanence les déplacements des forces en présence, alors qu'en dessous d'eux quatorze ou quinze Awacs et autres avions d'écoute radio contrôlent l'espace aérien et identifient, à quatre cents kilomètres de distance, les objets volants, amis ou ennemis. Tous ces appa-

reils de « gestion du champ de bataille » expédient par ondes hertziennes à Washington, photos, films et messages codés, dans les ordinateurs du Pentagone. Ces informations sont envoyées en retour dans le Golfe aux unités d'intervention terrestre, navale et aérienne, afin de préciser les cibles stratégiques et les missions d'engagement des différentes armes. Ces données sont immédiatement transférées dans un Module d'insertion des paramètres de la mission (MIPSY) et la cassette est alors introduite dans l'ordinateur qui guidera l'ensemble de la mission... le tout en moins d'une heure.

Comment ne pas comprendre, enfin, que la guerre n'est plus « la continuation de la politique par d'autres moyens » mais seulement son échec? Un échec qui provient du changement de nature de la puissance, de ces armes au pouvoir démesuré et sans rapport avec l'intérêt, les buts de guerre des États en présence.

En Égypte, dans le temple de Karnak, le Dromos – l'allée des Sphinx – conduit les visiteurs de la lumière du jour aux ténèbres du sanctuaire d'Amon, l'idole solaire de l'ancienne Thèbes... Où nous conduira, demain, l'année du palindrome? A la paix nécessaire ou à l'explosion redoutée?

Devinez.

1er janvier 1991

JANVIER 1991

LA TEMPÊTE DU DÉSERT

J.-C. Raspiengeas : En dépit de son caractère meurtrier, comment trouvez-vous la nouvelle série télévisée intitulée : « De l'invasion du Koweït à la guerre du Golfe ? »

Paul Virilio : Elle illustre parfaitement la phrase de Kipling : « La première victime d'une guerre, c'est la vérité. » Depuis le 2 août, nous vivons à l'intérieur du théâtre des opérations, spectateurs d'une mise en scène. Nous avons vécu dans une fiction intégrale. Face à la guerre, il ne faut pas être seulement objecteur de conscience mais aussi objecteur de l'objectivité de son regard. Il ne faut plus en croire ses yeux. Tout est, sinon truqué, du moins arrangé par un ou plusieurs metteurs en scène. Saddam Hussein d'un côté, CNN de l'autre.

J.-C. R. : Quel a été le plus habile des deux ?

P. V. : Ted Turner, le big boss de CNN. Depuis dix ans, il dresse le théâtre du « temps réel », du

live qui nous amène à prendre pour vrai ce que l'on voit en direct. L'affaire roumaine aurait pourtant dû nous servir de leçon...

J.-C. R. : Cette omniprésence des media, de CNN en particulier, a-t-elle changé la nature du conflit?

P. V. : Tout à fait. La guerre a lieu désormais dans un stade, l'horizon carré de l'écran, face à des spectateurs dans une tribune. Or, la seule façon d'exister, c'est de participer à la passion du jeu, de ne plus se contenter de compter les buts marqués entre la force internationale liée aux États-Unis et l'Irak. Je vois des gens se battre dans les tribunes comme au Heysel. Jouer par mimétisme, dans leur coin, à l'Intifada ou n'importe quelle scène que la télé leur donne à voir, le soir, au journal télévisé.

J.-C. R. : Peut-on dire que les media ont joué un rôle stratégique?

P.V. : Rappel : nous vivons dans une société de communication liée aux ondes électro-magnétiques qui permettent le direct. Les technologies offrent une télé-présence au monde entier. Avec leurs pancartes en anglais, les protestataires de la place Tien Anmen ou de la place Rouge manifestent pour nous. Et nous, assis chez nous, nous manifestons avec eux.

Curieusement, les télécommunications mettent en œuvre dans la société civile les propriétés du divin : l'ubiquité (être présent partout au même instant), l'instantanéité, l'immédiateté, l'omnivoyance, l'omniprésence. Chacun de nous est métamorphosé en être divin, ici et là, en même temps. D'où notre arrogance : je peux dire ce que je pense de ce que va faire un type dans six mois ou quinze

heures dans le désert d'Arabie alors que j'en sais si peu. C'est totalement aberrant.

Le lieu de la politique dans les sociétés anciennes était l'espace public (place, forum, agora...). Aujourd'hui, l'image publique l'emporte sur l'espace public. La télévision est devenue le forum de toutes les émotions et de toutes les options. On vote en regardant la télé. La guerre joue avec ce partenariat et ce n'est pas un hasard si les états-majors bloquent les images.

On va vers une démocratie cathodique, mais sans règles. Nous n'avons aucun élément d'analyse face à ces émotions. Tout est brut de décoffrage et c'est redoutable.

J.-C. R. : Comment maîtriser ce futur jeu des images?

P. V. : L'immédiateté, l'ubiquité, l'omnivoyance sont des éléments de la politique de demain. Pour l'instant, personne ne contrôle le temps réel. Personne ne pose sérieusement la question de ses effets induits... Toutes les distances sont réduites à zéro. Cette réduction planétaire aura fatalement des conséquences sur l'être social, les mœurs. Il est temps de fonder une écologie des media.

J.-C. R. : Qu'est-ce qui est réellement menacé?

P. V. : La menace, c'est la fusion et la confusion. Pas de politique possible à l'échelle de la vitesse de la lumière. La politique, c'est le temps de la réflexion. Aujourd'hui, on n'a plus le temps de réfléchir, les choses que l'on voit ont déjà eu lieu. Et il faut réagir immédiatement... Est-ce qu'une démocratie du temps réel est possible? Une politique autoritaire, oui. Mais le propre de la démo-

cratie, c'est le partage du pouvoir. Quand il n'y a plus de temps à partager, que partage-t-on? des émotions.

Une mutation dans notre rapport au temps vient de se produire. Avant, nous avions le passé, le présent et le futur. Aujourd'hui, le choix n'est plus qu'entre un temps différé et le temps réel. L'homme ne vit plus dans le présent mais dans la téléprésence au monde. Au niveau des mœurs, de l'esthétique, de l'éthique se posent déjà des questions politiques majeures.

Cette mutation et cette accélération ont modifié la conduite de la guerre. La guerre ancienne reposait sur le soldat-citoyen. Progressivement, on a délégué le pouvoir militaire à l'état-major puis, avec l'automation de la destruction et l'arme nucléaire qui imposent un délai de prise de décision dramatiquement raccourci, à un seul homme, le chef de l'État, qui délègue à son tour l'exécution à une machine... Bientôt, la guerre se fera à coups de répondeurs automatiques. Les armes nouvelles en préparation frapperont leurs objectifs à la vitesse foudroyante de nano-secondes ou de milli-secondes. A la vitesse de la lumière, l'homme ne peut ni voir arriver l'arme ni réagir pour parer à l'attaque.

La guerre du Golfe est la première guerre électronique totale. En direct, *via* les satellites. Le projet de « guerre des étoiles » avait déjà provoqué cette réaction de Gorbatchev : « Si vous continuez, avait-il dit à Reagan, nous allons perdre notre ultime pouvoir de décision : déclarer et mener la guerre. Ni vous, ni moi ne pourrons réagir aux attaques de l'adversaire. Notre pouvoir sera entre les mains des

satellites qui s'enverront des radiations. » Les *systèmes-experts* sont des *deus ex machina* absolus.

J.-C. R. : Comment enrayer cette accélération?

P. V. : Il y a une fatalité dans le domaine des sciences et des techniques. On n'a jamais inventé une machine à ralentir. On ne décélère jamais. On ne pourra plus inventer le train à grande lenteur qui mettrait trois semaines pour aller de Lyon à Paris. Problème de philosophie politique : que signifie cette idolâtrie de l'accélération dans l'histoire de l'humanité depuis la nuit des temps?

Avec la guerre du Golfe, nous vivons littéralement en apesanteur. A travers nos opinions publiques, nous allons non seulement donner des leçons mais juger des soldats qui se brûlent à la chaleur du désert et souffrent. Situation folle parce que fausse... En réalité, nous sommes tous désarmés. Voyeurs et victimes. Dans cette éventuelle guerre, il n'y aura que des vaincus. Les capacités de destruction et de catastrophes écologiques sont telles aujourd'hui que la guerre n'est plus un moyen mais un drame. Un accident majeur. Les technologies employées sont trop puissantes.

La guerre a toujours été liée à des phénomènes de perception, ce que j'appelle « la logistique de la perception ». Les technologies sont telles qu'il ne suffit plus de camoufler l'avion, il faut camoufler aussi son trajet, leurrer ses déplacements par des techniques de désinformation (*deception* en anglais) qui inventent de faux trajets aléatoires. La ruse de guerre est vieille comme la guerre, sauf qu'aujourd'hui le mensonge est dans les images, les signatures radars, les contre-mesures électroniques.

J.-C. R. : Le sommet de la ruse de guerre, c'est le F 117 américain, cet « avion furtif » dont vous dites qu'il « *ressemble à une image de synthèse* ».

P. V. : Cet avion a deux contraintes : aérodynamique et icodynamique. Sa forme n'est pas liée seulement aux contraintes du déplacement dans l'espace mais aussi aux contraintes de sa représentation à distance. C'est extraordinaire! Que l'image à distance d'un objet ait un effet de retour sur l'objet lui-même est un événement considérable dans l'histoire de l'image. Et, philosophiquement, c'est vertigineux...

J.-C. R. : L'image est-elle devenue une arme comme les autres?

P. V. : En tout cas, une munition qui fait beaucoup de mal. Une arme, c'est d'abord un œil qui vise. Pas de meurtres sans visée. D'ailleurs, les caméras sont intégrées sur les missiles pour les amener sur la cible. Et au-delà, avec les satellites, le monde entier est sous télé-surveillance.

J.-C. R. : Qui est derrière Big Brother?

P. V. : Ted Turner, encore une fois. C'est lui qui assure la grande régie vidéo mondiale. Il est partenaire des événements. Comment va-t-il contourner la censure militaire? Il va être particulièrement intéressant d'observer la mutation de CNN en temps de guerre.

J.-C. R. : « Dans la crise du Golfe, écriviez-vous il y a quelques mois, grâce à CNN, on voit la guerre trop tôt, tout est déjà là, déjà vu et, qui sait, déjà joué... » Que vouliez-vous dire?

P. V. : Le propre d'un avion furtif, c'est qu'on le voit trop tard, il est déjà là. On n'a pas eu le temps

de se préparer à le voir. C'est la même chose avec la technique du temps réel de CNN.

On n'a pas le temps de se préparer à un événement, il a déjà eu lieu. On est sommé de l'accepter ou de le refuser. La télévision en direct est une véritable mise en demeure. On ne discute pas une image en direct, on la subit.

Propos recueillis le 14 janvier 1991

La guerre du temps réel

« Il faut éteindre la démesure plutôt que l'incendie », écrivait Héraclite... Depuis la nuit du 17 janvier, nous sommes entrés dans la démesure d'une guerre nouvelle : guerre du temps réel, de l'omnivoyance et de l'omniprésence, qui supplante la guerre sur le terrain, cette guerre de l'espace réel qui a fait l'histoire des nations.

Première guerre électronique totale, l'actuel conflit du Golfe ne se joue plus seulement sur la ligne de front d'un horizon géographique donné, mais d'abord sur les moniteurs, les écrans de contrôle et les téléviseurs du monde entier. La perspective du champ de bataille n'est plus tant celle du point de fuite que celle de la fuite simultanée de tous les points, les pixels de l'image des cibles à acquérir pour détruire l'adversaire.

Ubiquité satellitaire, instantanéité des télécommunications militaires, cette guerre surexposée se

pare des attributs traditionnels du divin, au point qu'à côté de l'intégrisme *mystique* et des appels à la guerre sainte d'un Saddam Hussein, il faut entrevoir, du côté alliés cette fois, une sorte d'intégrisme *technique,* appel à la guerre pure, à l'aide de matériels sophistiqués (Cruise-missiles, munitions intelligentes, etc.) qui permettraient d'affronter l'ennemi presque sans y toucher, *comme par miracle en somme,* l'environnement électromagnétique au-dessus du sol irakien remplaçant avantageusement le milieu, la terre des hommes armés...

Même si les blindés des forces coalisées entrent bientôt en action pour libérer le Koweït, l'essentiel de cette première semaine offensive aura été marqué par l'utilisation à profusion de ces « armes de communication » en tous genres qui vont assurer, au côté des armes de destruction massive, la nouvelle suprématie militaire, étant entendu que les moyens de télécommunication de masse sont compris dans cette panoplie, le réseau CNN (Cable News Network) ayant assuré à lui seul, ou presque, le gros de la tâche.

En effet, alors que la guerre du Vietnam avait vu la télévision *en temps différé* agir pratiquement sur la seule opinion publique américaine, avec les résultats que l'on sait, la chaîne *en temps réel* d'Atlanta met en interaction l'ensemble des populations et donc l'opinion publique mondiale, avec le risque évident de produire un effet analogue sur les mentalités, si le conflit du Golfe devait se prolonger, les téléspectateurs se trouvant réunis à la manière des « supporters » sur les gradins d'un stade, réagissant aux exploits de leur équipe favorite. Espé-

rons que ce stade ne soit pas semblable à celui du Heysel et que ce spectacle ne déclenche pas un second type de conflit, civil celui-là, en Europe et ailleurs.

Nous entrons ainsi dans une *troisième ère de la guerre.* La fin de la dissuasion nucléaire Est-Ouest, avec ses incertitudes stratégiques, aboutit à la nécessité de réinterpréter les doctrines de l'affrontement guerrier depuis les origines les plus lointaines de l'histoire.

Si, selon Michelet, chaque époque rêve la suivante, chaque conflit historique tend à imaginer le suivant. On l'a vu avec les première et seconde guerres mondiales, débouchant sur l'ère de la dissuasion atomique, on le verra demain avec le « déséquilibre de la terreur » et les prémisses de la prolifération nucléaire, l'ébauche d'une dissuasion du « faible au fort » dont le conflit du Golfe est le signe avant-coureur.

S'il existe bien trois époques majeures de la guerre : l'époque *tactique* pré-historique, faite de tumultes restreints, puis l'époque *stratégique* historique et proprement politique, et, enfin, l'ère *logistique* contemporaine, où la science et l'industrie jouent un rôle déterminant dans les capacités destructrices des forces en présence, il existe également trois grands types d'armements qui se sont succédé en importance au cours des âges : les armes *d'obstruction* (remparts, bastions et cuirasses), les armes de *destruction* (arcs, canons, missiles, etc.) et, enfin, les armes de *communication* (tours de guet et de signaux, vecteurs divers, radio, radars, satellites, entre autres). Avec chacune de ces « armes » a

prédominé un type d'affrontement : la guerre de siège pour les premières, la guerre de mouvement pour les secondes et la guerre éclair et totalitaire pour les dernières.

Aujourd'hui, dans cette ère où la logistique militaro-industrielle et scientifique l'emporte sur les doctrines d'emploi et sur les arguments purement politiques – la guerre n'étant plus, selon Gorbatchev lui-même, la continuation de la politique par d'autres moyens –, s'ouvre une époque où vont dominer *les armes de communication instantanée,* grâce au développement d'une information mondialisée et d'une télésurveillance généralisée.

Une question cruciale est donc posée aux responsables politiques : si les satellites d'alerte ont créé l'impossibilité d'une attaque surprise en Europe et ont contribué au désarmement en cours des blocs militaires, abolissant, de fait, *la dissuasion du fort au fort,* de quel type d'interdiction seront capables ces « armes de communications » devant la menace de prolifération atomique et chimique? Comme l'expliquait, il y a peu, le président Mitterrand : « La prolifération nucléaire, ce n'est pas seulement le problème irakien, cela fait partie de la sauvegarde du monde. Au risque de les choquer, j'ai dit aux Américains qu'une conférence internationale était nécessaire pour empêcher la dissémination des armes nucléaires, sinon tout sautera [1]. »

La première des conférences d'après-guerre devra donc être consacrée, non seulement au sort des

1. *Le Nouvel Observateur,* 13-14/1/1991.

Palestiniens ou des Libanais, mais au sort d'un monde que menace gravement l'actuel « déséquilibre de la terreur ». Quoi qu'il en soit, précisons encore qu'il n'y a pas que les bombes à être guidées par la télévision, il y a surtout l'opinion publique et, dans cette « guerre en temps réel », les journalistes sont en première ligne pour gagner ou perdre, non pas la guerre, mais l'après-guerre, et cela, quelle que soit l'issue du conflit du Golfe.

19 janvier 1991

Une guerre qui vient de débuter est comme un enfant qui vient de naître, nul ne connaît son destin... Ainsi, chaque guerre est neuve et développe l'inouï jusque-là non dit et non pensé.

Inutile donc de s'engager, aux premiers jours des combats, dans des supputations stratégiques ou politiques vite dépassées par l'atrocité même de l'action meurtrière. La guerre du Golfe n'échappe pas à cette règle. Ébauchée avec l'offensive aérienne et le caractère spectaculaire que l'on sait, grâce à la télévision *en direct,* elle va se prolonger bientôt au-delà du duel des missiles *Scud* et *Patriot,* par l'assaut des forces terrestres alliées, en direction des territoires koweïtiens et irakiens.

Quant à l'état de l'opinion chez les belligérants, il dépend en grande partie de l'ampleur des pertes et du caractère plus ou moins farouche des adversaires en présence. Quoi qu'il en soit, le résultat

politique sera obtenu moins par les combats sur le terrain, l'espace réel de la guerre du Golfe, que par l'impact de ces « moyens de communication de masse » qui prolongent le retentissement des luttes entre Irakiens et coalisés, et cela, pour la première fois dans l'histoire des media, *en temps réel.*

Même si les forces alliées utilisent à profusion des munitions intelligentes, Cruise-missile *Tomahawk,* ou missile antimissile *Patriot,* même si Saddam Hussein ne se prive pas non plus de déployer sa panoplie la plus sophistiquée, la nouveauté de ce conflit « post-moderne » est essentiellement celle des satellites, à la fois satellites-espions et satellites de télécommunication – n'oublions pas que la nuit même du déclenchement des hostilités, à Kourou, une fusée Ariane mettait sur orbite deux satellites de télédiffusion, l'un italien, l'autre européen. Ce qui ne changera donc pas, même si tout le reste se modifie rapidement, c'est l'exposition au monde entier des effets de ces assauts meurtriers, de cette guerre « mondiale », moins par l'étendue du front que par sa retransmission instantanée dans tous les foyers.

Comme l'indiquaient, il y a peu, des Israéliens : « C'est la première fois qu'il y a une guerre au Proche-Orient et que nous la regardons au lit, à la télé. » La chute des premiers *Scud* sur Tel-Aviv n'a pas changé ce fait, sauf qu'il est peut-être désormais plus prudent de descendre aux abris pour observer la suite des opérations...

Inutile, donc, de supputer sur la censure, sur l'absence évidente de certaines images du front, avec cette *guerre en temps réel;* l'essentiel est

l'impact, l'immédiateté même de l'information télévisée. Ce que les vidéastes appellent « la capacité d'image » n'a rien à voir avec la « haute définition ». L'important, comme dans un clip publicitaire, c'est de toucher les mentalités, de téléagir émotionnellement les téléspectateurs présents devant leur écran, l'espace et le contenu informatif de l'image comptant infiniment moins que le temps, la réalité d'une scène qui se déroule *live,* en direct ou en léger différé. Finalement, dans cette stratégie médiatique, les journalistes sont tous « mobilisés » et c'est eux, n'en doutons pas, qui gagneront ou perdront, non pas la *guerre,* mais *l'après-guerre,* et cela, quel que soit le résultat du conflit entre forces armées.

Depuis le développement de la dissuasion nucléaire, la formule clausewitzienne est caduque : la guerre de masse n'est plus la continuation de la politique par d'autres moyens, *c'est un accident historique majeur.*

En effet, la démesure même des moyens mis en œuvre dans les conflits engageant les grandes puissances, à la fois moyens de destruction massive et moyens de communication de masse, aboutit à des résultats incontrôlables *politiquement parlant.* Même si l'issue proprement militaire de la guerre du Golfe est envisageable, ses conséquences politiques sont incalculables, du fait même de l'écho dans l'opinion publique mondiale de cet embrasement du Proche-Orient.

Nul expert, nul spécialiste de l'information, ne peuvent estimer les effets induits d'une « guerre à domicile » et l'exemple du Vietnam n'est pas ici probant puisqu'il s'agissait seulement, alors, d'in-

formations télévisées en temps différé. La première guerre électronique totale en temps réel entraînera donc des conséquences imprévues et négatives que nul ne peut appréhender aujourd'hui.

Jusqu'ici, le développement militaro-industriel de ces « armes-miracle » avait été justifié devant les populations par les nécessités de la dissuasion, c'est-à-dire du non-emploi des armements, l'arsenal de la guerre froide étant, soi-disant, une garantie de paix, un équilibre de la terreur pour l'Europe et le monde... La mise en œuvre effective par l'Irak puis par les Alliés de ces matériels terrorisants ne pourra que choquer gravement les consciences, surtout si cet emploi est contemplé *sans le recul* d'une quelconque analyse des pertes.

Adeptes d'une véritable « culture de la dissuasion » depuis plusieurs générations, les populations européennes, entre autres, auront beaucoup de mal à se reconnaître dans l'épouvante d'une guerre réelle, légitime ou non. Elles, qui étaient jusque-là « sanctuarisées », autrement dit protégées et habituées aux scénarios d'une apocalypse toujours différée, devront contempler la réalité mortelle et sanglante de destructions en tout genre.

Craignons alors qu'à côté des excès de l'intégrisme *mystique* et des appels à la guerre sainte d'un Saddam Hussein, les téléspectateurs occidentaux ne se découvrent soudain les adeptes d'un intégrisme *technique* et n'entendent les nouvelles du front que comme un appel à la guerre pure contre des mécréants sous-développés.

Observons d'ailleurs que les armements orbitaux, mis en œuvre actuellement, possèdent les attributs

traditionnels du divin : l'omnivoyance et l'omniprésence.

Véritable *Deux ex machina,* la machine de guerre électronique n'est pas neutre; politiquement, elle représente un grave danger de contamination des consciences pour les hommes de bonne volonté.

22 janvier 1991

L'acquisition d'objectif

La fonction de l'arme, c'est d'abord la fonction de l'œil : la visée. Avant d'atteindre son objectif, un chasseur, un guerrier, doit toujours tenter de l'acquérir, tenter de l'aligner entre l'œilleton et la mire de son arme, exactement comme un caméraman cadre le sujet qu'il est en train de tourner. « Silence, on tourne » n'est donc jamais très éloigné de « Silence, on tire. »

Missile-vidéo ou bombe guidée par télévision interposée, les armes nouvelles ne sont pas sensiblement différentes de ces armes du passé qui exigeaient, elles aussi, une désignation de cible par des fusées éclairantes ou des projecteurs.

Aujourd'hui, cependant, ce qui est différent c'est la *visée indirecte,* cette visée TV qui ne s'effectue plus à l'œil nu, mais par ondes électromagnétiques à la vitesse même de la lumière. Un peu comme dans ces cockpits des avions d'assaut divisés en

deux parties : *la visée tête haute* (à travers le pare-brise) et *la visée tête basse* (sur les moniteurs de contrôle du tableau de bord), la guerre « post-moderne » exige un dédoublement de l'observation, une perception immédiate (de visu) et une perception médiatisée (vidéo ou radar). Sorte d'ivresse passagère, de trouble de la perception, l'optique du conflit est donc avant tout une électro-optique en temps réel. Il faut garder cela en mémoire quand on s'interroge, à juste titre, sur le traitement de l'information par certains media télévisuels (CNN entre autres), au sujet de la guerre du Golfe.

Si toute guerre exige des ruses, des mensonges en tout genre et donc la nécessité de s'en prémunir, un élément nouveau intervient désormais : alors qu'il fallait jusqu'ici *dissimuler l'objet,* le camoufler par des « peintures de guerre » ou des tenues bariolées et mettre à l'abri des vues directes les véhicules de combat ou les sites de tir avec des filets de camouflage, il faut aussi maintenant *camoufler les trajets,* détourner l'attention de l'ennemi de la trajectoire véritable pour attirer ses regards indiscrets vers de faux mouvements, des trajets illusoires, grâce à des leurres, des contre-mesures électroniques qui « séduisent » puis « déçoivent » son armement.

Au dédoublement de la vue déjà évoqué, s'adjoint donc, aussitôt, un dédoublement des trajectoires des objets militaires (avion ou missile) : la *trajectoire réelle* dans l'espace du champ de bataille et la *trajectoire virtuelle* dans l'environnement électromagnétique de ces leurres, de ces contre-mesures qui sont autant de faux-semblants pour les adver-

saires en présence. Ainsi, comme l'annonçait, il y a quelques années, l'amiral Gorchkov : « *Le vainqueur de la prochaine guerre sera celui qui aura su exploiter au mieux le spectre électromagnétique.* »

Tout cela, remarquons-le, avec un avantage de vitesse certain pour ces ondes qui se propagent à la vitesse absolue de la lumière, sur les objets, le matériel de guerre qui ne se déplace, lui, qu'à la vitesse relative de quelques centaines ou de quelques milliers de kilomètres à l'heure... En ce sens, l'image vidéo du missile ou la signature-radar de sa trajectoire sur l'écran de contrôle du poste de tir (celui des antimissiles *Patriot* par exemple) deviennent de véritables *munitions iconiques* qui permettent de détruire au plus vite l'engin ennemi (le missile *Scud* lancé par l'Irak).

On remarque donc que la guerre des images n'est plus une métaphore et qu'elle n'a rien à voir – c'est le cas de le dire – avec les images de la guerre diffusées en temps différé par la presse. En revanche, dès que ces spots militaires sont transmis, diffusés en temps réel, aux différentes populations en présence, la guerre iconique étend ses ravages dans la mentalité de chacun, avec les risques politiques incalculables que cela suppose... Originaire de Mondovi, Albert Camus écrivait en substance, à propos de la guerre d'Algérie : « Si l'on menace ma mère, je ne réponds plus de rien. » Imaginons maintenant qu'on l'assassine *en direct, sous ses yeux!*

De même qu'il y a un dédoublement de l'optique militaire sur le théâtre d'opérations, entre l'optique de l'espace réel de la vision des acteurs et l'électro-

optique du temps réel des téléspectateurs militaires ou civils, il y a également un soudain *dédoublement du front,* une commutation entre le lieu de l'action – le Proche-Orient – et le lieu de sa réception immédiate – le monde entier.

Au caractère topique de la bataille aérienne ou terrestre s'adjoint donc le caractère *télétopique* de l'affrontement des différents médiateurs. Il ne s'agit donc plus, comme jadis, d'une télé-audition (la seconde guerre mondiale) ou d'une télé-vision (la guerre du Vietnam) mais bien d'une véritable téléaction, c'est-à-dire d'une mise en interactivité des partenaires de la guerre : ceux qui la font effectivement et ceux qui l'observent *en même temps qu'eux.*

Inutile donc de supputer plus longtemps sur le contenu informatif inexistant ou presque des images *live,* ou encore à propos du trafic d'influence occasionné par le monopole de CNN, l'essentiel est ailleurs. Comme le spot publicitaire, le spot militaire n'est plus exactement une « image », mais *un signal,* un signal vidéo. Son espace, son cadrage importent moins que sa soudaineté et surtout que l'effet d'annonce sur l'opinion publique, le sentiment de ceux qui le subissent.

Finalement, le temps de l'image *live* annule l'espace de sa représentation, au profit exclusif d'une *présentation intempestive,* sans rapport avec l'information habituelle puisqu'il s'agit seulement d'un shoot, d'un tir TV dont la puissance réside, non dans le contenu, le sens, mais uniquement dans la rapidité de sa délivrance, dans son immédiateté.

Hyper-médiatiques, les spots militaires, dont nous

sommes tous les inconscientes victimes, sont analogues à ces vecteurs *hypersoniques* qui annulent toute distance au bénéfice d'une pure arrivée.

De même que la perspective en temps réel de l'événement dans *le carré* de l'écran n'est plus la perspective de l'espace réel de *la ligne* d'horizon, de même l'instant de la réception *live*, « l'instant réel », n'est plus l'instant présent, vécu quotidiennement, mais un instant faussé par l'immédiateté même. En effet, avec *l'instant télé-présent*, ce n'est pas forcément la nouvelle qui est fausse ou sujette à caution, mais le laps de temps de sa réception. Comme l'écrivait prophétiquement, au cours de la seconde guerre mondiale, le théologien Dietrich Bonhoeffer : *l'immédiateté est une imposture.*

Aujourd'hui, la guerre n'est donc plus tellement celle des « images », mais celle des ondes, celle de la vitesse de la lumière (voir, par exemple, les armes laser), cette lumière indirecte qui illumine et aveugle les mentalités des populations médusées dont Cable News Network aura été, depuis six mois, l'opérateur majeur grâce au satellite, ce *Deus ex machina* qui éclaire l'opinion publique mondiale.

Peu avant l'affaire du Watergate, le président Richard Nixon avait proposé la mise en place, aux États-Unis, d'un procédé électronique permettant d'allumer, *à partir du siège de l'exécutif*, tous les postes de télévision des citoyens américains afin de pouvoir les alerter directement... avec Ted Turner et son réseau CNN; il ne s'agit plus seulement d'alerter l'Amérique, mais le monde, les citoyens du monde entier.

Dramatique accident de la circulation de l'infor-

mation, le traitement en temps réel de la guerre du Golfe par les media est la prolongation par d'autres moyens de *l'accident de la dissuasion* dont ce conflit est l'expression.

Catastrophe historique majeure, la guerre irako-onusienne échappe de plus en plus aux actions militaires des deux camps, du fait même de son impact psychologique incontrôlable sur des populations en pleine mutation, notamment en Europe et dans le Bassin méditerranéen.

Même si la volonté de puissance d'un dictateur devait être stoppée au plus vite, avant de voir dégénérer l'après-guerre froide, les conséquences indirectes de cette opération militaire ne peuvent être plus longtemps négligées, sous prétexte d'assurer une couverture totale – *Live Coverage* – de l'événement. Enfin, combien de temps encore les téléspectateurs accepteront-ils d'être tenus informés, heure par heure, par des présentateurs, des journalistes « civils » doublés à demeure d'un général ou d'un amiral?

N'oublions pas ce que déclarait un ancien journaliste devenu un des responsables politiques de la première guerre mondiale, Georges Clemenceau : « La guerre est une chose trop sérieuse pour la confier à des militaires... » J'ajouterai : la guerre du temps réel plus que toute autre.

27 janvier 1991

Une amie, vivant à l'Est de l'Europe, m'écrivait récemment : « Bien que la situation ait changé en Roumanie au cours de l'année dernière, dans un certain sens, à la base, rien n'a changé. La bataille autour de l'autonomie et contre la censure à la télévision continue. Mihaela Cristea, le directeur des studios TV durant la révolution, par exemple, se trouve en position difficile à cause du chaos politique. *Les controverses au sujet de la télévision durent plus longtemps que la révolution elle-même !* »

Les crises des media auraient-elles une importance plus grande que celles du politique et comment maîtriser une révolution lorsqu'on ignore, au fond, où et quand elle a réellement commencé... peut-être le 22 décembre 1989, avec l'occupation des locaux de la télévision roumaine par les manifestants, ou encore, aux antipodes, neuf mois plus tôt,

quand, grâce aux caméras occidentales, un soulèvement dans un régime communiste se déroula pour la première fois en temps réel, sous les yeux du monde entier?

Comment ne pas comprendre qu'à chaque changement historique majeur, à chaque étape de la course de notre histoire, correspond la « prise de pouvoir » d'une nouvelle technique de communication? On concevait mal déjà l'essor de la Renaissance sans celui de l'imprimerie, avec l'édition, en quelques lustres, de millions de livres. Le Siècle des lumières n'aurait peut-être pas existé sans la contribution puissante des gazettes clandestines et la Révolution française, sans la liberté toute neuve accordée à la presse quotidienne. Plus près de nous, la télégraphie sans fil ou le bélino firent de journaux comme le *Times* de New York, qui possédait sa propre station réceptrice de communications transatlantiques, *la plus grande machine à nouvelles* du début du siècle.

Après 1914, la popularisation du cinématographe métamorphosait l'ancien discours de masse de la presse écrite en vision de masse; ce *mass observer* qui devait largement contribuer à l'instauration tragique des régimes totalitaires, en Russie, en Allemagne et ailleurs. La radiophonie rendit possible l'internationalisation de la seconde guerre mondiale qui aurait été peu réalisable sans moyens techniques d'information à la mesure du monde moderne : le 12 mars 1938, au lendemain de l'invasion de l'Autriche par Hitler et de la création de l'Anschluss, la première *émission d'information en multiplex de l'histoire* passait sur les ondes. Grâce

aux efforts de CBS, les journalistes et correspondants américains purent échanger en direct leurs impressions et leurs nouvelles, depuis Londres, Berlin, Vienne, Paris et Rome. Par la suite, durant les années cruciales de la guerre, des réseaux comme NBC diffusèrent de manière intensive, tant la soif d'informations immédiates était devenue inextinguible.

La percée véritable de la télévision aux États-Unis eut lieu en 1948, l'année même qui marqua le début de la guerre froide prônée par le président Harry S. Truman, l'homme de la première attaque atomique de l'histoire. Par la suite, la télévision allait devenir l'outil de communication rêvé pour une nouvelle époque plus transpolitique que politique, celle d'une *dissuasion civile* destinée à parachever l'inertie de la *dissuasion nucléaire.*

Mais déjà, en 1962, en fondant la CSC (Communications Satellite Corporation) pour assurer la cohésion des efforts américains, le Congrès prévoyait la fin de cette ère médiatique. Le lancement réussi du satellite *Telstar* de l'American Telephone et Telegraph permettait la première retransmission télévisée en direct entre les États-Unis et l'Europe et, en 1964, la tentative faite par Howard Hughes pour lancer un satellite géo-synchrone fut un succès. Quatre satellites du même type, répartis à des distances égales autour de la planète, allaient bientôt assurer la transmission télévisée dans toutes les régions habitées du globe.

En 1980, au milieu du scepticisme général, le mystérieux Ted Turner fondait CNN (Cable News Network). Après avoir satisfait vingt-quatre heures

sur vingt-quatre, le besoin de nouvelles et d'images des seuls Américains, il parvint ensuite à étendre le pouvoir de son réseau à l'ensemble planétaire en louant un canal sur cinq satellites différents. CNN dessert actuellement 91 nations à l'Est comme à l'Ouest.

De fait, cette *télésurveillance orbitale*, omniprésente et omnivoyante, portait un coup sans doute fatal aux télévisions nationales, programmées traditionnellement à heures fixes, en des lieux fixes. CNN ne devait pas tarder d'ailleurs à démontrer la toute-puissance de son dispositif transnational, en devenant l'interlocuteur choisi par les deux camps adverses, dès les premières heures de la crise du Golfe.

Toujours plus de vitesse jusqu'à la commutation mondiale en temps réel. Toujours moins de contenu informatif jusqu'à la censure militaire bientôt imposée au pool des journalistes.

Au cours des années 1960, le chanteur rock Mick Jagger déclarait : « Le groupe des Rolling Stones tire son énergie du chaos. » Fusion/confusion des distances et des apparences, l'ère télévisuelle qui s'achève a, elle aussi, tiré son énergie de la création d'un chaos, condition première du futur échappement à l'ancien ordre mondial. Avec le désaveu progressif des institutions existantes – politique, syndicale, religieuse, familiale... – au profit du défilement sur les écrans TV de groupuscules militants rendus rapidement obsolètes. L'extrême gauche japonaise, dans un des pays les plus médiatisés du monde, fut une des premières à partir à la manifestation de rue avec ses caméras et ses magnéto-

phones, afin d'enregistrer le déroulement de ses propres actions, le relais étant bientôt pris, remarquons-le, par une télésurveillance urbaine, non plus occasionnelle mais pesant cette fois en temps réel, sur les allées et venues de tout un chacun... comme place Tien An Men où elle contribua largement à l'identification des manifestants par les autorités pékinoises. Au cours des années 1960, ce furent aussi les vastes réunions internationales comme Woodstock et les cycloramas des grands stades où se pressaient des milliers d'acteurs-spectateurs, les caméras et les lasers n'éclairant plus seulement les stars du rock, mais la foule et son paroxysme. Groupements pacifistes, écologiques, étudiants gauchistes, homosexuels, Women's lib, antiracistes, militants de tous bords, ont ainsi fait, en un quart de siècle et à tour de rôle, « leur cinéma » dans les artères des grandes métropoles avec leurs déguisements, leurs rites plus ou moins violents, leurs slogans et leurs pancartes rédigées souvent en langue anglaise, manifestations narcissiques destinées à instaurer une sorte de jeu téléactif avec les caméras, le duplex avec une télévision qui venait justement de se mondialiser... et cela jusqu'à l'apothéose parfaitement programmée de la destruction du mur de Berlin, bientôt suivie, là encore, de quelques prestigieux concerts rock.

« Interdit d'interdire! » proclamait un slogan des années 1960. Transgression des anciennes règles normatives, l'assujettissement à cette loi nouvelle consisterait à nier toute loi. Scénario vaguement freudien, qui assimile fallacieusement les obstacles moraux aux obstacles matériels : il faut aplanir tout

obstacle, il faut qu'il n'y ait plus d'obstacle à la rapidité du désir. Démarche de libération qui ferait que nous n'ayons plus à oser agir au moment d'agir, que l'acte soit facilité à tel point qu'il n'existerait plus... Si l'acte est bien un mouvement adapté à une fin, une manifestation de volonté proprement humaine, ces démarches et « faux mouvements » aboutiraient, paradoxalement, à l'abolition du vouloir individuel et donc de la liberté elle-même.

Comme ces gens des pays de l'Est, qui ont été dressés à perdre l'habitude de s'exprimer à la première personne du singulier, ou encore ces militaires accablés par leur démobilisation à la fin d'un conflit : « A l'armée, on me disait ce que j'avais à faire, maintenant c'est moi qui devrais le savoir! »

Moins permissive que dissuasive, l'ère qui s'achève a ainsi créé, en quelques générations de guerre froide et sans que nous y prenions garde, un désœuvrement généralisé, dont le chômage n'est finalement qu'une des atroces figures.

2 février 1991

L'image première de cette guerre : le pont avant du cuirassé *Wisconsin,* le matin du 17 janvier avec des dizaines d'hommes d'équipage qui filment le départ des cruise-missiles *Tomahawk* vers l'Irak. La dernière, le 1er février : une séquence de la télévision irakienne montrant le passage à basse altitude de l'un de ces missiles en croisière, quelque part au-dessus du territoire irakien...

Pourquoi cette mémoire? Parce que l'engin meurtrier est un ROBOT, une « machine-transfert » de la guerre industrielle à la guerre post-industrielle et, aussi, parce qu'il s'agit de l'ancêtre de l'actuelle *machine de vision.*

En effet, l'intérêt de cette munition au long cours, c'est sa mémoire électronique, une mémoire sophistiquée qui recale la centrale inertielle pour lui permettre d'atteindre son lointain objectif. Initialement dirigé par de simples relèvements radar du

territoire survolé, le missile de croisière s'est vu progressivement doté d'une perception topographique perfectionnée, au point que l'essor de l'automation de la perception dans le domaine civil aura été attaché, depuis près de vingt ans, à l'amélioration constante de la vision des missiles de ce type.

Autre aspect du développement technologique de cette torpille aérienne : il nécessita une approche cadastrale très poussée de la plupart des villes d'Europe et d'ailleurs et entraîna un recensement exact de la construction des immeubles et des tours de grande hauteur qui pouvaient être élevés dans tel ou tel quartier, cela afin d'en informer la mémoire des missiles pour lesquels ces édifices pouvaient constituer des obstacles. Pendant un certain temps, on vit s'élever, dans les pays du pacte de Varsovie et jusqu'en Union soviétique, des sortes de tours, d'échafaudages, sur les trajectoires probables de ces engins ou aux abords des sites stratégiques, un peu à la manière des barrages de ballons captifs de protection antiaérienne, pendant la seconde guerre mondiale.

Très vite, pour éviter ce genre d'ennuis au missile-cruise, on décida de le munir d'une *vision sans regard,* d'une machine-à-voir électro-optique, pour lui permettre de contourner ces défenses ou d'éviter les édifices récemment bâtis et non répertoriés par les satellites espions.

Rappelons encore un autre élément important de la recherche et du développement de ces projectiles : *juridiquement, un missile n'est pas censé violer l'espace aérien d'une nation* comme pourrait

le faire un appareil piloté de main d'homme (voir, actuellement, le problème de la riposte d'Israël).

Mais revenons à l'image première, à ce pont du *Wisconsin,* couvert de marins s'enthousiasmant visiblement du lancement des robots, applaudissant ou photographiant l'envolée des automates.

Ce n'est pas encore « la guerre des mondes », mais cela y ressemble déjà... Comment se réjouir, en effet, de l'automatisme d'une munition dite « intelligente » sans disqualifier non seulement l'adversaire, mais également le partenaire, l'homme de guerre américain ou autre? Souvenons-nous que ces armements avaient été produits non pour faire la guerre, la grande guerre de masse, mais pour l'interdire à jamais, disait-on dans les états-majors.

Les voir ainsi lancés à profusion dans la guerre du Golfe ne peut apparaître que comme un grave échec de la dissuasion et de son système militaro-industriel de production d'armes.

Le *Tomahawk* qui s'envole du pont du cuirassé en ce début d'année, *c'est un robot qui s'émancipe,* qui se libère soudain de sa tutelle. C'est le premier, en attendant le missile antimissile *Patriot* quelques jours plus tard, et, surtout, en attendant l'emploi d'armements « non conventionnels » également automatisés...

On imagine mieux, maintenant, le tragique « accident stratégique » que représente l'échec de la dissuasion, dont étaient garants ces systèmes d'armes. Non seulement la mémoire électronique des cruise-missiles a dû être entièrement reprogrammée, pour correspondre au théâtre d'opérations du Proche-Orient et non plus à celui de l'Europe de l'Est,

mais c'est l'intelligence militaire de la stratégie de dissuasion qui doit être aujourd'hui totalement repensée, avec les risques de *déséquilibre de la terreur* que cela suppose.

Lorsqu'on voit Dan Rather, le présentateur vedette de CBS, repasser *deux fois* au journal de sept heures, l'image du cruise-missile filant vers son objectif irakien, alors que cet engin avait été initialement programmé pour toucher Dresde, Leipzig ou Leningrad, on peut légitimement se demander jusqu'où nous entraînera cette soudaine déprogrammation de la machine de guerre post-industrielle.

Le message de cette guerre *médiatique* n'est donc pas tant l'information sur la réalité des combats actuels que la promotion de la virtualité des guerres-à-venir.

Guerre de l'impensé radical, où l'homme en guerre serait seulement le téléspectateur impuissant et la victime, les armements « intelligents » éliminant purement et simplement les armes et les hommes « inintelligents » qui les servent. On peut d'ailleurs légitimement se demander ce qui restera à exposer, cette année, au salon du Bourget, après l'exhibition cathodique de tous ces matériels de guerre? *Pourquoi pas les dégâts,* les ruines et les décombres, l'invalidité d'une pensée de la dissuasion qui aurait échoué?

Après tout, ce ne serait pas la première fois que l'on tenterait de s'excuser auprès de ceux que l'on espérait protéger.

2 février 1991

Le quatrième front

Depuis le début du siècle, l'information constitue un quatrième front. A côté des trois autres, terrestre, maritime et aérien, *le front de l'information* représente de plus en plus l'essentiel des affrontements inter-étatiques, la dissuasion atomique ayant imposé, pendant plus de quarante années aux adversaires, un premier type de reconnaissance mutuelle, grâce aux nombreux satellites espions.

Cependant, à l'instar de l'opinion publique et des grands moyens de communication de masse, il existe, dans le domaine stratégique, trois mouvements principaux pour ce type d'affrontement où les armes sont des données, des chiffres, des images ou des sons : premièrement, *la sous-information* ou censure restreinte. Deuxièmement, *l'absence totale d'information,* la censure généralisée que certains ont dénommé l'« arme du silence » et dont les Soviétiques ont longtemps abusé. Troisièmement, *la*

désinformation par surinformation, brouillage, saturation du sens que les Britanniques dénomment « déception » et les Soviétiques « Glastnost ».

Asphyxier littéralement les organes d'analyse et d'interprétation de l'adversaire par un surcroît de dévoilement des moyens, des méthodes et des objectifs secondaires, équivaut à établir la plus grande confusion qui soit, du fait même de la multiplicité des systèmes d'armes aujourd'hui mis en œuvre, où *les tactiques de saturation* s'imposent sur terre, sur mer comme dans les airs.

L'amiral Le Pichon déclarait à propos de la première crise du Golfe, à l'époque de la guerre Iran-Irak : « Je voudrais faire part de quelques réflexions que m'ont inspirées les longues heures passées sur le *Clemenceau* à éviter les pièges d'une situation confuse où les méprises étaient de règle. La guerre, quelle qu'elle soit, est source infinie de méprises. Dans le cas de crise en Méditerranée comme dans le Golfe, la confusion devient gigantesque, *il faut pouvoir identifier* » (*Libération,* 22 septembre 1988).

Cette gigantesque confusion des esprits, fruit de la saturation électronique ou autre, du champ de bataille réel, n'est cependant rien à côté de celle de la guerre virtuelle que se livrent désormais les partenaires du grand jeu de la guerre médiatique. *Identifier,* interpréter au plus vite, les signes, les images et les trajectoires, devient alors le mot clé de cette logistique de la perception qui conditionne non seulement le sort de la guerre mais, surtout, celui de l'après-guerre.

Dès lors, le quatrième front devient le front prin-

cipal et vient à suppléer, voire à supplanter, les stratégies des actions terrestre, navale ou aérienne. Après la nécessaire maîtrise de l'air et de l'espace orbital, se pose ainsi la question de la maîtrise politique et stratégique du temps, de ce temps réel des échanges simultanés entre les nations et leurs populations menacées. Comme l'indiquait à l'ONU Edouard Chevardnadze, il y a deux ans : « La guerre n'est plus un instrument politique rationnel. *La fin du secret devient un facteur de sécurité.* » Autrement dit, l'information immédiate devient l'*ultima ratio* des nations, la surinformation dissuade de dissuader grossièrement par des bombes, des chars ou des missiles... On a vu la suite, un an plus tard, avec l'effondrement du mur de Berlin et le déclin du pacte de Varsovie.

Observons maintenant la situation de la presse et des media audiovisuels dans la guerre du Golfe : quelle est, par exemple, la règle de conduite des journalistes et des correspondants de CNN, les premiers à avoir joué un rôle dans ce conflit, « *Des faits, rien que des faits!* » Quelle arrogance ou, plutôt, quelle suffisance! En effet, s'il existe bien un « canon-sans-recul », une presse télévisée, une information-sans-recul, sans distance critique, sûrement pas. Télévisuelle ou écrite – en direct ou en différé – l'information qui se respecte a toujours besoin du temps de la réflexion, c'est-à-dire d'un minimum de délai pour vérifier ses sources, délai qui n'existe plus dans la transmission *live.* Il y a près de quarante ans, Louis-Ferdinand Céline écrivait de manière prémonitoire : « Pour l'instant, seuls les faits comptent et encore pas pour longtemps. »

Désormais, ce temps est révolu, les faits sont défaits par l'immédiateté même de leur transmission électromagnétique. D'où l'importance stratégique pentagonale des fameux « pool reports » américains et l'ouverture parcimonieuse aux autres journalistes des forces coalisées.

Devant cette situation, l'« objection de conscience » est de rigueur. Pour les journalistes comme pour les téléspectateurs, *ne plus en croire ses yeux* devient une nécessité, faute de quoi on accepte, tôt ou tard, de prendre des vessies pour des lanternes, comme ce fut le cas l'an passé en Roumanie.

Le « champ de bataille électronique » ne s'arrête plus aux frontières du désert irako-saoudien, il s'étend maintenant, par satellites interposés, au monde entier, à l'espace global d'une planète menacée par les délires des uns et des autres. Délire de conquête d'un dictateur ou délire d'une technologie, d'une science sans conscience dont il serait temps de se méfier.

Les principes déontologiques de la presse internationale, codifiés à l'âge du pigeon voyageur ou du câble transatlantique, autrement dit à l'époque *du temps différé* de l'information de masse, devraient, de toute urgence, être appropriés à l'ère du *temps réel.* Sinon, la guerre du Golfe inaugurerait une confusion sans précédent dans les media. D'ailleurs, Ted Turner, le patron de Cable News Network, ne vient-il pas de demander aux enfants de ne plus regarder CNN? Désormais, quoi qu'on dise, quoi qu'on montre, à l'âge de l'interactivité généralisée : *il est dangereux de se pencher au-dehors.*

6 février 1991

L'uniforme ou la combinaison?

Blesse mon cœur d'une langueur monotone... L'indicatif radiophonique du débarquement du 6 juin 1944 me revient en mémoire au début de cette semaine probablement cruciale pour les combattants du désert irako-saoudien.

Comment ne pas mourir? Comment échapper aux blessures, à la douleur d'un corps à corps, sinon par l'ultime et risible parade : le casque, le gilet pare-balles ou le blindage? Comment éviter l'impact métallique, mais surtout l'infiltration des produits toxiques, des gaz? Le choix du vestiaire militaire est clair : le casque et l'uniforme, la tenue de combat camouflée destinée à se reconnaître si possible, entre amis, entre alliés, tout en passant inaperçu aux yeux de l'ennemi. Ou bien le masque et la combinaison anti-chimique, cette tenue étanche qui, à l'exemple du corps du soldat qu'elle protège, ne devra jamais fuir.

Avec l'ouverture des hostilités sur le front terrestre, la distanciation stratégique n'est plus de mise : il faut enfin passer à l'acte, aller au contact tactique de l'autre, le chercher, le débusquer et le tuer, d'où l'horreur d'une rencontre où, non seulement, *l'autre est ma mort,* mais encore où le milieu, l'environnement, est hostile, au sol par ses chausse-trappes, ses mines, au ciel, par son climat, puisqu'il s'agit maintenant de rendre étranger, ennemi, jusqu'à l'air qu'on respire. D'où cette tenue hideuse, genre « sac à viande », pas très éloignée de celles qu'on expédie vers l'arrière au soir des affrontements meurtriers, avec les dépouilles des victimes. Non seulement les beaux uniformes rutilants des guerres de jadis ont disparu à jamais dans le vêtement de travail kaki des troupiers, mais maintenant la tenue de combat bariolée disparaît à son tour dans un emballage pas très différent d'un sac-poubelle où le combattant verra son adversaire, à travers un hublot, une sorte de pare-brise le plus souvent embué par sa respiration haletante...

Nous avons tous vu, à la télévision, ces tenues de mardi gras revêtues par les intéressés s'entraînant à ne pas mourir asphyxiés, et cela au moment même où l'on présentait, à Paris, la mode printemps-été, avec des mannequins aux corps de plus en plus dénudés, rendus transparents par les effets de résilles ou de gaze... Il paraît même que nos grands couturiers se rendront comme d'habitude dans le Golfe pour présenter leurs nouveaux modèles aux clients.

S'absenter, n'être là pour personne, c'est ce que souhaitent, instinctivement, ceux qui occupent *une place à part,* celle où gît le danger de mort. A

défaut de pouvoir ou de vouloir le faire, l'habitant de ces lieux inhabitables devra rapidement choisir sa tenue, une « tenue de sortie » pour s'en sortir ou pour mourir. Il y a quelques jours, lors d'une émission sur les forces des pays de la coalition, le colonel, commandant le contingent du Sénégal, déclarait : « On nous tue, mais on ne nous déshonore pas. » Ce qui s'applique aux soldats sénégalais engagés dans cette bataille des confins du Proche-Orient s'applique aussi aux autres combattants en présence, de part et d'autre de la prochaine ligne de feu. Ce n'est pas parce que « ceux qui combattent par l'épée périront par l'épée » qu'il faut les avilir comme on a su si bien le faire depuis près de quarante ans.

Nous qui allons bientôt observer à la lunette d'approche, au télescope TV, leur extermination réciproque, n'inversons donc pas les rôles : nous ne sommes pas d'innocents laborantins étudiant, analysant scientifiquement des virus, des microbes disposés sous l'optique d'un microscope. Si les militaires engagés choisissent le masque et le costume d'un carnaval hideux, ne choisissons pas, à notre tour, le bandeau sur les yeux de la bonne conscience satisfaite. On ne partage pas l'innocence mais seulement la culpabilité. Si l'habit fait le moine, la tenue de combat ne fait plus le « militaire » et il y a belle lurette que les « civils » sont responsables à part entière de la grande guerre d'extermination militaro-industrielle : savants chimistes et physiciens nucléaires, ouvriers des arsenaux fabricants des missiles *Scud* ou *Exocet,* laboratoires produc-

teurs de virus et de germes en tout genre ou, encore, constructeurs de bunkers, de chambres à gaz...

A notre tour de choisir, dans les jours qui viennent, un masque, un costume, pour assister en direct, ou en léger différé, à la mort des autres. A défaut de nous blinder d'indifférence ou d'une présomption d'innocence douteuse, choisissons une tenue modeste, discrète, pour saluer ceux qui vont mourir pour l'ONU et Saddam Hussein. Il est même possible, après tout, que la guerre du Golfe rapproche davantage les peuples, les nations, que la paix nucléaire, la dissuasion qui l'avaient précédée. Les frères d'armes de camps opposés sont parfois plus solidaires entre eux que les « officiels » qui les ont engagés à se détruire mutuellement. Espérons-le pour notre continent.

10 février 1991

Des soldats inconnus

Une quincaillerie guerrière abandonnée dans la neige et la boue, de vieilles fusées pointées vers nulle part le long d'un chemin défoncé, des avions hors d'usage stationnés près des ruines d'un hangar, mais aussi des aviateurs oubliés, logeant dans des baraquements dignes d'un goulag; des soldats vivant au bord de l'anarchie militaire, au rythme des exactions, des meurtres, des vols, des viols, désertions et suicides. Et puis, ce que ne nous montrait pas, ce samedi 2 février, l'émission de Jean-Claude Guidicelli consacrée à l'Armée rouge : l'état d'entretien et de surveillance du matériel scientifique et spatial ou encore celui des sites nucléaires russes.

Que devient une armée quand elle n'est plus une armée? De toute évidence, celle qui était, il y a peu de temps encore, la plus redoutée du monde a été frappée par une défaite inédite, vaincue non par un ennemi extérieur, mais par son propre arme-

ment : les excès technologiques inutiles d'une dissuasion nucléaire qui vouait ses soldats au désœuvrement, au chômage.

Il y a un peu plus de dix ans, il était déjà trop tard pour l'Armée rouge, lorsque, à la veille de l'invasion désastreuse de l'Afghanistan, le maréchal Gretchko, ministre de la Défense de Brejnev, déclarait : « Le développement continu de nos forces armées est une nécessité pour la construction du socialisme et du communisme. » La proclamation dans le monde de la fin de la « dictature du prolétariat » était chose faite, le marxisme devenait la victime expiatoire des technologies de pointe et le peuple russe perdait, avec son idéologie, *cette force véritable des armées qui est une force spirituelle.* Dès lors, l'indomptable guerrier n'était plus qu'un cadavre cuirassé qui ne tenait debout que par la masse des équipements militaires à l'intérieur desquels il s'était déjà lui-même frappé à mort [1].

Comment ne pas songer encore à cet échec historique lorsqu'on regarde les images télévisées de la guerre du Golfe que le Pentagone nous administre parcimonieusement tous les jours. Certes, l'État-Major américain semble plus à l'aise, puisque rien jusqu'ici n'a démenti la vieille doctrine militaire anglo-saxonne, celle d'une armée peu soucieuse de se laisser enfermer dans une sanglante bataille continentale (elle réserve généralement ce sort à

1. A.J. Toynbee, *Guerre et civilisation,* Paris, Gallimard, 1953.

ses alliés) et préférant, depuis des siècles, *la guerre des machines à la guerre des poitrines.*

Malgré tout, là aussi, la dissuasion nucléaire a fait son œuvre, aussi bien dans l'armée que dans l'opinion américaine, puisque ce peuple surarmé se trouve désarmé devant la nécessité de se servir de ses armes, désemparé devant le seul fait qu'on puisse vraiment mourir à la guerre et même tuer de sa main un adversaire. Cela, au point que, dès les premières heures du conflit, de nombreux militaires de carrière ont préféré déserter, avec l'aide d'associations religieuses.

Les media américains ont donc été chargés de préparer les populations au pire, avec précaution, comme on fait avec un grand malade. On lui parlera d'abord d'opérations bénignes, on fera le moins de dégâts possible, on ira si vite qu'on ne sentira rien et le laser sera utile pour atteindre sélectivement les parties dangereuses. On montrera aussi combien la vie des combattants est précieuse : dans le même temps, un boeing civil américain qui s'écrase avec une centaine de personnes à son bord ne fera que quelques secondes d'antenne, alors que la fin accidentelle de deux ou trois GI sera longuement répercutée. On approche ainsi progressivement de l'acceptation de la mort inéluctable, on avoue que le mal était peut-être plus dissimulé, plus profond, que les premiers examens ne le laissaient supposer. On adopte, enfin, un langage différent; on cite maintenant ces vieux guerriers qui ne meurent jamais, comme le général Patton : « La victoire, ce n'est pas de mourir pour votre pays mais que votre

ennemi se fasse tuer pour le sien » (10 février 1991, sur CBS).

Traditionnellement, une bible est offerte à chaque soldat américain partant pour le front. N'est-ce pour eux qu'un talisman ou prennent-ils la peine de l'ouvrir? S'ils le font, je doute fort que ce soit excellent pour leur valeur militaire d'y découvrir l'ironie du destin des armes et de ces fondateurs d'empires se livrant depuis la nuit des temps à des guerres d'anéantissement, « n'établissant de vastes royaumes que sur la souffrance de leurs victimes pour finalement fournir leurs dépouilles à d'autres conquérants, payant ainsi la rançon de leur impérialisme, en tombant de la puissance mondiale à l'impuissance, en l'espace d'une seule vie humaine [2] ».

Invoquant volontiers les mânes de Nabuchodonosor, Saddam Hussein est sans doute, lui aussi, un de ces « fondateurs d'empires » qui resurgissent sans cesse du fond de l'histoire pour le malheur des peuples.

On ne sait pas grand-chose de ses soldats, en dehors des ravages qu'ils ont déjà causés et de quelques exercices rythmiques devant des caméras officielles. Apparemment, ils ne vivent pas en 1991, mais dans des temps militaires beaucoup plus reculés. Bien que possédant technique et armement, ils demeurent, pour leur état-major, une matière première, un instrument qui existe pour être employé et dont l'usure est dans l'ordre des choses comme

---

2. A.J. Toynbee, *op. cit.*

on l'a vu au cours du conflit Iran-Irak. Nullement victimes de la dissuasion, la force spirituelle ne leur manquant pas plus que la haine, ces soldats d'un autre âge mourront donc comme les autres, pour l'accomplissement d'une œuvre qu'ils ignorent. On ne leur en demande pas plus, la télévision fera le reste.

11 février 1991

Le Mur de l'Atlantide

Ce n'est plus la Ligne Siegfried ou le Mur de l'Atlantique, c'est le mur du ciel. Profondément enfouis, ne laissant subsister à la surface du sol que de simples voûtes de béton, les bunkers de Saddam Hussein ressemblent à s'y méprendre à ces « avions furtifs » qui ne se laissent repérer par les radars que lorsqu'il est trop tard.

Guerre des leurres, des ruses et des camouflages en tout genre, le conflit du Golfe ne cesse de dévoiler ses charmes, les charmes discrets de la stratégie du secret.

Après les armes offensives, *Scud, Tomahawk* et autres B 52, voici maintenant l'heure des équipements défensifs, ces blockhaus, ces abris souterrains, que vont devoir conquérir, les uns après les autres, les soldats des forces terrestres alliées, ces « rampants » qui se traînent lamentablement dans la boue ou les sables des champs de bataille, alors

que les hommes volants règnent en maîtres dans les airs.

On observe d'ailleurs dans le système défensif irakien, présenté complaisamment depuis peu dans les magazines ou à la télévision, un étrange basculement sur l'horizon : si, hier, on érigeait des tours, des murailles, ou des casemates pour l'artillerie, il semble qu'aujourd'hui on choisisse de *blinder le sol,* de durcir sa surface poreuse et d'enterrer au maximum les fortifications, comme si la superficie de la terre était devenue le dernier littoral, un *littoral vertical* à protéger contre toute agression venant du ciel, de cette atmosphère désormais plus menaçante que l'hydrosphère et où règnent les « forteresses volantes », comme les cuirassés et les sous-marins dominent les mers. Jusqu'aux aérodromes que l'on enterre paradoxalement au fond des sables du désert, comme autant de sarcophages contenant les momies d'engins volants, Mirage F1 ou Sukhoi 21.

A l'intérieur de ces abris construits le plus souvent par des Européens – Belges, Allemands ou Italiens (on se demande vraiment ce que l'Irak aurait été capable de faire par lui-même sans l'appui des Soviétiques et des Occidentaux) – se trouverait donc la grande réserve des forces irakiennes. A l'abri des regards des satellites et des autres appareils de reconnaissance alliés, l'armée de Saddam Hussein attendrait là, de pied ferme, l'offensive terrestre des forces de la coalition.

Mystère, énigme d'un trésor enfoui au désert, sorte de moderne Atlantide que devraient bientôt découvrir à leurs dépens les soldats alliés... Depuis

des temps immémoriaux, l'exhibition des citadelles a servi la dissuasion, de la muraille de Chine à la Ligne Maginot, en passant par les limes romains, la fortification a facilité la politique de puissance; elle a, comme on dit, *tenu en respect* les envahisseurs potentiels des nations menacées. Curieusement, depuis quelques années, l'inverse se produit : on expose ses armements destructifs et l'on dissimule soigneusement ses infrastructures défensives, la dissuasion de l'ennemi éventuel ne reposant plus que sur les armes de destruction massive « conventionnelles » et surtout « non conventionnelles ». Il y aurait beaucoup à analyser sur l'évolution future des conflits régionaux, en particulier quand on nous déclare que ces abris de Saddam Hussein sont antiatomiques, construits pour maintenir en vie, dans un environnement hostile, des centaines de soldats, grâce à un système sophistiqué de filtrage de l'air.

En effet, alors que cette guerre « locale » n'a pas même un mois de durée, on entend des responsables politiques, américains et autres, avouer qu'ils sont pour l'utilisation d'un armement atomique tactique sur le front. Dans un récent sondage réalisé aux États-Unis, on prétend même que 44 % de la population seraient favorables à l'emploi d'armes de ce type si cela pouvait écourter la guerre du Golfe et épargner des vies humaines.

« Guerre sainte ou guerre pure? » Cette question que je posais ici même, le 23 août dernier, semble malheureusement redevenir d'actualité, au point que François Mitterrand s'est fait ouvertement critiquer par l'opposition, pour avoir renoncé à un tel type d'armement...

On croit rêver! Pendant quarante années, on n'a cessé de nous répéter, *preuves à l'appui,* que l'emploi de telles armes serait littéralement apocalyptique, tant pour l'environnement que pour les populations, et soudain, mine de rien, on fait comme si un tel usage de la terreur devenait possible, voire même probable!

Se préparant comme beaucoup d'autres à posséder l'arme ultime et les moyens de la lancer, Saddam Hussein se serait ainsi secrètement préparé à résister à leur mise en œuvre effective par ses ennemis, en creusant au désert ses nombreux bunkers, d'où son intransigeance absolue devant toute forme de négociation.

Si cette hypothèse tragique se vérifiait dans les prochains jours, les prochaines semaines, la guerre du Golfe changerait de nature en devenant bientôt non seulement terrestre comme on le dit, mais surtout *non conventionnelle,* comme on semble nous y préparer, jour après jour.

Si c'était le cas, la dimension politique de ce conflit régional disparaîtrait tout à fait, et l'on assisterait, impuissants ou presque, aux prémisses de la troisième guerre mondiale.

11 février 1991

Les horreurs de la guerre sont-elles seulement des erreurs? On pourrait le croire en entendant les commentaires de certains journaux télévisés. Si c'était le cas, on imaginerait mal un Goya peignant ce genre de bavures!

Il n'aura finalement fallu que deux bombes à guidage laser atteignant un bunker à l'ouest de Bagdad, la semaine passée, pour faire sauter le système de précautions oratoires mis en place depuis un mois : système de défense et illustration de l'information fondée par nombre de journalistes, sur une censure qui nous dissimulerait les dégâts, les victimes du conflit.

Comment ne pas comprendre aujourd'hui qu'une guerre est d'abord un crescendo, *une montée aux extrêmes,* destiné à dresser les uns contre les autres ceux qui la font sur le terrain et ceux qui la regardent à domicile? Dissuadés pendant quarante

années, nous avons, semble-t-il, oublié l'atrocité d'une guerre effective, l'abomination de la désolation des enfants morts. Habitués des demi-mesures de la délinquance ou de la fiction des films hyperviolents, nous avons omis la démesure même de la grande guerre d'extermination dont l'Europe a pourtant été le théâtre par deux fois au cours de ce siècle.

Rappelons-nous quelques évidences premières : lorsqu'une guerre est déclarée, il y a encore peu de véritables « ennemis » et donc de véritables soldats, civils ou militaires, acteurs ou spectateurs. Il faudra attendre *la guerre ouverte* (comme la fracture du même nom), autrement dit la mort des siens, pour se découvrir brutalement engagé dans l'horreur, la haine de l'adversaire. D'où la nécessaire prise en compte de la progressive réprobation publique par les états-majors des camps en présence, de part et d'autre du front. Il en va de même, depuis six mois, dans la guerre du Golfe.

Patiemment, précautionneusement, le plus souvent par journalistes interposés, en Irak et ailleurs, on a préparé les esprits pour l'ivresse meurtrière : par petites touches d'abord – les otages –, puis plus nettement – la vision nocturne des bombardements –, et, enfin, dramatiquement – les victimes civiles du bunker de Bagdad. Désormais, la voie est libre, le boulevard du crime offert à tous ceux qui choisiront bientôt la haine, l'aversion de l'autre. C'est la première leçon de tout conflit majeur, la seule nouveauté : aujourd'hui, cette leçon est administrée en direct par la télévision et non plus en différé par la presse ou même la radio.

Je ne sais pas si une image vaut mieux qu'un long discours, mais je sais d'expérience qu'une certaine image de la guerre vaut autant qu'un contrat d'engagement volontaire pour le front des hostilités. Ainsi, la guerre est-elle une sorte d'*infantilisation des sociétés* qui s'y livrent corps et âme. Phénomène de dressage mimétique, d'apprentissage réciproque de l'horreur de l'autre, la guerre est toujours une école, une université de la terreur partagée où, petit à petit, on devient semblable à son ennemi à force de s'y opposer. D'où la redoutable équation actuelle : si Saddam Hussein n'a pas de scrupules et s'apprête à employer tous les moyens militaires, y compris non conventionnels, demain ses adversaires onusiens seront semblables à lui, et cela dès que la guerre aura élargi son horizon terrestre, au Koweït ou en Irak. Une telle incertitude doit nous alerter : si l'on devient si souvent analogue à celui que l'on combat avec acharnement, si, comme prétendait Malraux, les guerres justes n'engendrent jamais d'armées innocentes, quelle réponse, quelle riposte adopterons-nous si le leader irakien choisit la guerre chimique ou bactériologique, comme il l'a promis? *Jusqu'où être semblable,* jusqu'aux gaz, aux neurotoxiques? Comment espérer gagner la guerre du droit si l'autre parvient à nous entraîner dans le non-droit, la grande délinquance internationale et, cela, aux yeux de tous? Le 5 août 1972, dans une lettre adressée au ministre de la Culture, Jacques Duhamel, le cinéaste Abel Gance écrivait : « Le cinéma n'a pas été capable de découvrir sa bombe atomique. » Aujourd'hui, par contre, il semble bien que la télévision vienne d'inventer la sienne. Avec

la couverture instantanée de la guerre du Golfe, chacun se trouve en effet engagé, avec ou contre son gré, dans l'atrocité même des assauts, et, surtout, chacun se retrouve partie prenante de la nature des combats, « conventionnel » ou « non conventionnel », avec les risques éthiques et donc politiques que cela suppose.

Terminons par une image, celle de la double explosion de cette *bombe à dépression* qui ne se contente pas de détruire les bâtiments, les corps vivants, mais encore l'air, l'atmosphère que l'on respire... Il serait dommage que cette arme soit la métaphore obligée de ce conflit, en nous indiquant que celui-ci ne se contentera pas d'éliminer les menaces d'un dictateur, mais qu'il rendra invivable l'atmosphère d'après-guerre. Souvenons-nous que, jusqu'ici, la plus grande victoire de la coalition a été remportée par des non-coalisés, ces Israéliens qui se sont refusés à riposter aux attaques terroristes des *Scud* irakiens.

16 février 1991

La pièce de repli

« L'idée de protection hante et remplit la vie », écrivait naguère Adolf Hitler. Si l'on observe l'évolution, cet hiver, des pratiques quotidiennes, c'est évident. Jadis, les guerres étaient synonymes de voyage, d'invasion ou d'exil, aujourd'hui, c'est l'inverse qui se produit.

Tous aux abris! semble le cri de ralliement, non seulement au Proche-Orient, mais ici même en Europe. En effet, depuis le début de la crise du Golfe, l'été dernier, les différents transporteurs ne cessent de clamer leur désespoir devant la soudaine restriction des déplacements, en particulier des voyages aériens. Au même moment, et inversement, on assiste au véritable lancement du câble, les demandes d'abonnement ayant doublé depuis peu, grâce à CNN. D'autre part, à la suite des consignes données par les dirigeants des entreprises internationales, les cadres hésitent à se déplacer, accrois-

sant d'autant l'essor de l'audio et de la vidéoconférence. Avec cette retraite anticipée, on assiste donc aux prémisses d'un nouveau type de *Cocooning*, qui ne va cependant pas jusqu'à assurer la relance de la lecture, puisqu'on a même failli supprimer le « salon du Livre » et que nos éditeurs se plaignent, eux aussi, de l'effondrement des ventes.

S'agit-il d'un phénomène conjoncturel, sans réelle portée, lié à l'incertitude de l'avenir? Ou ne s'agit-il pas, plutôt, d'un symptôme clinique, non seulement de la récession économique, mais également d'une mutation des mœurs, du mode de vie? Pour compléter ce tableau, il suffit d'ailleurs d'aller voir du côté des constructeurs d'automobiles où l'affliction et les grandes restructurations dominent : 15 000 suppressions d'emplois en deux ans chez General Motors, soit 15 % des salariés de la firme américaine, sans parler de l'effondrement de 30 % des commandes en Europe, effondrement qui touche aussi bien Mercedes que Renault ou Citroën. Seul le salon Rétromobile retrouve son lustre, une splendeur de musée qui laisse mal augurer de l'avenir de l'automobilité domestique. Pour s'en convaincre, il suffisait de regarder samedi soir, 16 février, l'embouteillage monstre de la circulation routière dans la région lyonnaise, où des dizaines de milliers de vacanciers restèrent bloqués sur les autoroutes, sans issue de secours.

Même si le conflit du Golfe et l'effet de téléprésence en direct ont joué un rôle d'accélérateur dans cet actuel retour au foyer, à la fin des années 1980, ce retrait s'ébauchait déjà avec le développement, sans précédent, de l'informatique et des télécom-

munications en temps réel. Contrôle électronique du champ de bataille là-bas, contrôle d'environnement de la domotique ici : ces deux mouvements se renforcent mutuellement puisque les techniques de l'électronique domestique sont les héritières directes de l'essor des télétechnologies de la guerre, c'est-à-dire de l'intelligence militaire.

Comment ne pas deviner le caractère promotionnel de ce conflit du Golfe : non seulement dans le domaine de l'armement, mais encore dans celui de l'équipement « télématique » de nos futurs immeubles, de nos logements? Si l'information est à ce point scandaleusement contrôlée par les belligérants des deux camps, c'est bien parce qu'elle constitue désormais l'essentiel de l'avenir « post-industriel » du monde.

Finalement, un des buts de ce confus conflit d'influence est de faire la promotion de ce *temps réel des échanges,* dont le *program-trading* de Wall Street et de Londres avait inauguré les prouesses, jusqu'au krach boursier de 1987 : contrôler les ressources pétrolières, l'approvisionnement énergétique de la mobilité de demain certes, mais aussi tenter de contrôler l'absence de mobilité, *l'effet de sur-place* d'un contrôle d'environnement à domicile qui commence à se développer un peu partout, au Japon comme aux États-Unis.

Au moment précis où l'on recommande aux populations proche-orientales d'aménager une pièce étanche, une chambre soigneusement calfeutrée à l'abri des armes chimiques et de garder les radios et les télévisions allumées en permanence, on prépare également, avec le *télé-achat* et le *télétravail*

à domicile, une pièce de repli de l'activité coutumière de l'homme, où la *télé-action* parachève la télé-audition ou l'habituelle télévision.

Jusqu'à la combinaison électronique, le fameux « costume de données » de l'espace virtuel (Cyberspace) qui est lui-même une retombée ludique des recherches concernant la future tenue de combat, ce scaphandre souple qui permettra au soldat de l'an 2000, non seulement de se protéger du gaz ou des radiations, mais aussi d'être là et ailleurs *en même temps* (autrement dit en temps réel) grâce à un système de télécommande à distance qui lui permettra d'éliminer son invisible adversaire sans se déplacer physiquement, grâce à des capteurs, des senseurs et autres télédétecteurs instantanés.

Vision d'avenir pour une télé-existence « en commun » où chacun devra s'absenter pour être là, ne plus bouger, être sage comme une image *live* pour avancer sans avancer et, enfin, arriver sans aller nulle part.

« *Finir, oh! tout finir* », écrivait Samuel Beckett, notre cher prophète de malheur, mort au moment de l'écroulement du mur de Berlin.

18 février 1991

Une image fixe vaut mieux qu'un long discours, mais une image animée vaut un contrat d'engagement volontaire sur le front des hostilités... C'est ce que semblaient croire l'état-major français et le SIRPA qui avaient décidé d'interdire le champ de bataille du Golfe à nos caméras civiles et de n'y tolérer qu'un photographe et un représentant de la presse écrite, occasionnant, le 17 février, le boycott des journalistes de la télévision.

Cela ne date pas d'hier, et il y a longtemps que le général Westmorland a intenté un procès à la chaîne américaine CBS pour sa « mauvaise conduite » durant la guerre du Vietnam et son « information devenue folle » et que, pendant la guerre des Malouines, le directeur adjoint de la chaîne publique britannique répliquait à Margaret Thatcher, dans un communiqué : « La BBC fait de l'information, pas de la propagande... »

Mais qu'est-ce que l'information et qu'est-ce que la propagande? Qui le sait encore devant cette nouvelle « capacité d'image » de la TV-*live,* dont, après Gorbatchev et ses proches, Saddam Hussein a usé et abusé bien davantage que de celles de son infanterie ou de son artillerie, dès les premiers jours de la crise du Golfe.

« Photographier, c'est désobéir », disait Robert Doisneau. Le grand changement avec le *live,* c'est que dans le « véhicule-info », le journaliste embarqué n'a plus le choix, il ne tient plus le volant, *il est assis à la place du mort* et sa position est désormais la même que celle du téléspectateur, puisqu'il découvre les images en même temps que lui, au moment même où les uns et les autres les leur balancent. Saisis par l'ivresse de la vitesse, les journalistes ont d'abord pris cette instantanéité pour une libération de l'information :

« Plus le journal va vite, plus il est regardé. Ça marche bien quand l'actualité s'emballe comme en Roumanie ou à Berlin... », déclarait l'un d'eux, il y a un siècle on dirait!

Finalement, l'émission rétro de la troisième chaîne, « Histoire parallèle », est celle qui nous éclaire le plus sur cette crise de l'information qui, pour l'instant, se confond avec celle du Golfe. Quand on regarde, en effet, ces vieilles bandes d'actualités de la seconde guerre mondiale, on a moins l'impression d'assister à un journal d'information qu'à un bon vieux film, avec souvent un montage précis, une bande musicale et un commentaire lyrique, sans oublier des « figurants » occasionnels pleins de talent... On pense alors que les films soporifiques

du Pentagone et de CNN ont été, quelque part, victimes de Jean-Luc Godard et de ceux qui ont confondu le cinéma et la vidéo-surveillance.

Durant la première guerre mondiale, le champ de bataille avait déjà été interdit aux cinéastes et aux photographes civils, assimilés à des espions (on avait fait une exception pour D.W. Griffith!). Mais dans la « paix armée » qui suivit ce fatal conflit, un phénomène nouveau se produisit et tout fut fait, au contraire, pour entrer en contact et mobiliser les millions d'habitués des salles obscures qui allaient devoir bientôt fournir un effort de guerre sans précédent. Il n'y eut plus alors de divergence entre propagande et information, puisque, au cinéma, *tout n'était plus que de la propagande.* Des trains-cinémas de la Révolution russe au New Deal de la guerre économique de Roosevelt ou au mouvement documentariste anglais, ce ne furent pas de quelconques grouillots qui entretinrent la fusion-confusion des caméras civiles et militaires : Dziga Vertov Cavalcanti, David Lean, Leslie Howard, John Ford qui, à la veille de la guerre du Pacifique, filmait, à bord d'un cargo, les défenses et les accès des grands ports orientaux, sous le couvert de repérages pour des tournages à venir! Il sera nommé, peu après, à la tête de l'OSS (Office of Strategic Service).

Roberto Rossellini s'adonnera à la propagande fasciste avant de se lancer dans le néo-réalisme, à la Libération. Joseph Goebbels, patron de la propagande et du cinéma nazis, avait été journaliste mais aussi scénariste... Quant au Pentagone, il était à la fois producteur et distributeur de films « semi-documentaires », amalgames de documents authen-

tiques et de scènes fictives réalisées par Frank Capra, Joris Ivens, Flaherty, Zinneman, etc.

Cette sorte d'« union sacrée » dura aux États-Unis jusqu'en 1948, année de la déclaration de la guerre froide par le président Truman, mais, également, du *véritable essor des télévisions indépendantes*. Le maccarthysme tenta en vain d'étouffer cette vague d'indépendance et, peu après, ce fut la première défaite militaire et médiatique des Américains au Vietnam.

Avoir le premier mot et non plus le dernier, telle est la règle de la guerre télévisuelle déclarée par Mikhaïl Gorbatchev il y a deux ans, nouvelle guerre éclair électronique, dans laquelle les Occidentaux ont été, jusqu'ici, relégués à la place du mort.

21 février 1991

Si la force militaire est réglée sur sa relation au semblant, selon Sun Tse, *se déguiser en courant d'air* n'est pas forcément synonyme de fuite, de dérobade, mais aussi d'esquive, au sens pugilistique du terme. Laisser vides ses premières lignes avant un assaut longuement prémédité est vieux comme la guerre de tranchées. Décidément, dans cette guerre où dominent les machines de vision, les leurres et les faux-semblants sont devenus déterminants au détriment même des armements.

En effet, *si ce qui est vu est déjà perdu,* inversement tout ce qui est dissimulé aux vues, à la connaissance de l'adversaire, est gagnant d'office. L'avenir est donc au grand black-out, au silence radio et aux contre-mesures en tout genre, électroniques et autres. Jusqu'au contrôle centralisé des moyens de communication de masse (les pools de journalistes) qui est lui-même la contrepartie obli-

gée de cette entreprise des apparences militaires. Ainsi, à la « journée des dupes » de l'histoire de l'Ancien Régime, succède, en ce moment même, le faux jour de la guerre du Golfe. Couverture radar, contrôle électronique du champ de bataille ou couverture *live* des événements par les media, tout cela n'est rien d'autre que l'organisation stratégique d'un gigantesque maquillage des faits, c'est-à-dire d'un aveuglement propice, d'une cécité dont chacun, civil ou militaire, est la victime potentielle, victime le plus souvent consentante d'ailleurs.

Mais remontons le cours des événements récents, revenons en arrière pour éviter la myopie du temps réel : après la pollution de la mer, du golfe Persique, c'était, la semaine passée, la pollution de l'air, de l'atmosphère au-dessus du Koweït. Ébauché grâce à l'emploi des systèmes d'armes de la *guerre des étoiles,* ce conflit ne se contentait plus de *transformer la nuit en plein jour,* à l'aide de la vision infrarouge ou des divers appareils intensificateurs de lumière, il réalisait aussi, côté irakien, l'inverse : *transformer le jour en nuit noire,* par l'effet de masque d'un nuage de plus de 300 kilomètres de long.

A l'extinction des feux en prévision des bombardements aériens, on ajoutait soudain *l'extinction du soleil!* Le nouveau black-out éteignait jusqu'à la clarté du jour, afin d'interdire les visions aériennes et spatiales de l'adversaire. On ne se contentait plus des fumigènes, pour masquer un mouvement, une retraite anticipée, on modifiait le régime météorologique, la couverture nuageuse d'un pays, en incendiant une centaine de puits de pétrole.

L'écran de fumée n'était plus une pratique « tactique » mais « stratégique », qui concernait le sort de l'offensive onusienne, puisque celle-ci ne devait rencontrer qu'une « résistance symbolique », comme on dit, mettant en demeure les responsables de la coalition de changer leurs buts de guerre et d'attaquer l'Irak lui-même...

Probablement effectif, avant ou pendant les négociations soviéto-irakiennes de vendredi dernier, le retrait de l'armée de Saddam Hussein ne devait laisser derrière lui que des groupements militaires chargés des destructions et des exécutions sommaires de populations koweïtiennes.

Sombre dimanche, dans tous les sens du terme, pour une invincible armada, débouchant dans un désert déserté par les forces principales d'un ennemi abandonnant sur le terrain quelques « hérissons », pour faire illusion ici ou là, et les soldats sacrifiés de son arrière-garde, alors que la « garde républicaine » irakienne gardait encore assez de force pour se permettre de manœuvrer, le lundi matin, au sud de l'Irak.

Au soir de ce subterfuge, Radio-Bagdad, relayé par CNN, annonçait enfin que le gouvernement irakien acceptait la résolution 660 de l'ONU et se retirait du Koweït, laissant à l'URSS le soin de proposer un nouveau plan de paix au Proche-Orient...

Bel exemple de stratagème qui laisse mal augurer de l'avenir, à moins d'admettre enfin, avec Freud, que l'avenir n'est jamais qu'une illusion!

26 février 1991

Je me souviens de la guerre d'Espagne, des enfants réfugiés dans le Sud de la France, avec lesquels j'allais en classe. C'était une guerre-laboratoire où chacun avait fourbi ses armes, ses stratégies d'extermination massive. Un conflit local qui devait servir de prélude à la guerre du monde de mon enfance. Dans les illustrés, les bandes dessinées montraient d'étranges fusées survolant les villes pour les détruire. Guy l'Éclair nous préparait ainsi à la Blitzkrieg.

Aujourd'hui, les jeux vidéo ont remplacé les illustrés et le pilote de F 15 succède à Luc Bradefer, mais c'est la même guerre : une guerre expérimentale qui prépare l'opinion à d'autres terreurs de plus forte amplitude. En fait, depuis plus d'un mois, l'habitude de transformer le petit écran en viseur vidéo sécrète l'accoutumance progressive à ces jeux dangereux.

D'ailleurs, à voir tôt le matin la queue devant certaines boutiques spécialisées dans la vente des wargames, on mesure l'impact de ce conflit sur les mentalités. Pacifiste ou militariste, chacun est fatalement contaminé par cette « drogue des yeux » où réalités virtuelle et actuelle se confondent, le problème n'étant plus « comment voir le monde? » mais d'abord « comment voir l'immonde? »

Simulateur de vol, hier. Simulateur de guerre, aujourd'hui : à quand la mise en interaction de l'information véridique des faits et de celle, virtuelle, des programmes informatiques « grand public »? Puisque, comme nous l'explique un amateur de vidéostratégie, *un wargame permet d'en apprendre plus sur un conflit que la presse.*

Devant cette situation, l'adage anglo-saxon « attendre et voir » devient caduc. Désormais, il faut voir sans attendre, voir au plus vite, n'importe quoi, n'importe quand et n'importe où... jusqu'aux soldats du front qui s'entraînent à cette mystification, en s'adonnant, paraît-il, aux délices de l'électronique ludique. Lors d'un récent voyage, des amis japonais me firent cette révélation : « Nous n'en voulons pas aux Américains d'avoir gagné la guerre, mais seulement d'avoir fait avec nous *une expérience.* »

Gagner ou perdre un conflit, pour un peuple, c'est une chose; se voir transformer en population-cobaye, en rat de laboratoire, en est une autre. Guerre d'Espagne pour commencer la seconde guerre mondiale, bombardement atomique pour la terminer : deux moments expérimentaux qui ont largement contribué à la montée en puissance de

l'extermination, d'un part, grâce à l'utilisation systématique de l'aviation contre des populations désarmées (Guernica avant Rotterdam ou Coventry) et, d'autre part, avec l'emploi des premières armes nucléaires contre Hiroshima et Nagasaki.

On connaît la suite : une « course aux armements » de près d'un demi-siècle, l'essor d'un complexe militaro-industriel qui épuisera l'économie des nations et contribuera au sur-armement de certains pays, tel l'Irak aujourd'hui. La boucle est donc bouclée entre l'expérimentation sauvage de la guerre d'Espagne et celle de la guerre du Golfe. Conflit majeur, moins par ses dimensions géopolitiques que techniques et logistiques, la guerre irako-onusienne a déjà toutes les caractéristiques d'une préface, d'une ouverture théâtrale pour une *guerre écologique* dont les stratèges ont fait depuis longtemps l'hypothèse, pour prolonger la notion même de « guerre totale ».

En effet, derrière l'escalade de cette guerre électronique du Proche-Orient, se profile le spectre d'une lutte dont l'enjeu serait bien plus de rendre hostile l'environnement ennemi que d'en contrôler les territoires dévastés par les combats, et cela, remarquons-le, dans les deux camps en présence dans cette région déjà désertique du monde.

Ainsi, après les différentes marées noires, la pollution systématique du golfe Persique, apprend-on que près de cinq cents nappes pétrolifères sont la proie des flammes, et que cette pollution atmosphérique s'étend maintenant sur 40 000 km^2...

Vision d'avenir : lorsque ce conflit sera oublié, nous aurons encore des nouvelles du front. Pour

connaître l'état des lieux, nous ne regarderons plus CNN-*live,* mais le bulletin météorologique. Jour après jour, mois après mois, le satellite *Meteosat* nous montrera, au-dessus du Koweït, de l'Irak ou de l'Arabie saoudite, *la guerre du sale temps réel,* préfiguration en vraie grandeur de cet « hiver nucléaire » annoncé par les analystes des fameux dommages collatéraux.

27 février 1991

Une guerre des dupes

Les grands guerriers ne meurent pas, ils s'estompent, dit-on. Il en est probablement de même des grandes guerres : elles ne se terminent pas, mais se poursuivent dans notre mémoire et font des victimes parmi nos souvenirs. Qu'allons-nous donc oublier de cette guerre plus intensive qu'extensive? Question lourde de conséquences pour l'avenir, l'effet à long terme d'un conflit qui fut d'abord un conflit d'interprétation entre deux cultures, deux histoires. Dans cette région du monde où s'érigeait jadis la tour de Babel, nous avons assisté à la plus grande des confusions, au plus grand maquillage des faits qui soit.

A la pollution systématique de la mer et de l'air dans les pays du champ de bataille s'est ajoutée pour nous une pollution médiatique sans précédent qui laissera des traces dans nos comportements, nos mentalités, dans cette audience que l'on devrait

pouvoir accorder à des moyens de communication indépendants. Finalement, les premières victimes de cette guerre du Golfe auront été les journalistes et ceux qui les écoutaient ou les regardaient en direct. Désormais, leur crédit s'est estompé, affaibli, et la confusion occasionnée par ce mauvais traitement de l'information se retournera immanquablement en ressentiment, en perte d'audience, comme on a pu le constater aux États-Unis notamment, où certains reporters de CNN ont été perçus comme des traîtres à la solde de l'Irak, alors qu'au Maghreb les mêmes reporters apparaissaient, inversement, comme des « valets de l'impérialisme américain ».

A l'exemple du syndrome de répétition des victimes de la terreur, qui leur fait sans cesse revivre l'horreur des bombardements, les téléspectateurs pourraient fort bien prolonger, reproduire durablement leur réprobation vis-à-vis du traitement des nouvelles par des informateurs discrédités, et cela, rappelons-le, depuis un an déjà, ou plus exactement depuis l'affaire de la révolution roumaine.

Préparée par un contrôle total de l'environnement électromagnétique au-dessus de l'Irak, et par un brouillage complet des télécommunications qui devait rendre inaudible Radio-Bagdad, la guerre du Golfe devait débuter dans la nuit du 16 janvier par la destruction du centre de communications de l'armée, situé dans la capitale irakienne, la bombe à guidage laser étant lancée sur son objectif en toute impunité par un avion « furtif ».

Avec ce conflit où les divers satellites devaient jouer, pour la première fois dans l'histoire, un rôle majeur, le contrôle des communications l'emportait

sur le contrôle du territoire géographique adverse, les cinq semaines de bombardements aériens manifestant moins la volonté de raser les villes comme naguère, que celle d'éliminer l'ensemble des infrastructures de communication et de télécommunication irakiennes, l'offensive terrestre devenant elle-même une simple formalité, sorte de postface d'une « guerre électronique totale » qui devait concerner l'ensemble des opinions publiques grâce au contrôle des divers media par le Pentagone [1].

Un peu à la manière de ce grand centre de commandement allié – dénommé C 3 I – véritable régie des opérations militaires située aux États-Unis, les responsables stratégiques de ce conflit auront constamment monopolisé l'information véritable et concentré à leur profit l'essentiel des nouvelles du front, au détriment non seulement de l'adversaire, ce qui est de bonne guerre, mais aussi et peut-être, surtout, des informateurs alliés engagés dans les pools de journalistes.

Gageons que la leçon ne sera pas perdue et que cette pratique monopolistique de l'information ébauchée par CNN sera renouvelée, en temps de paix cette fois : voir, à ce sujet, la crise des vieilles agences de presse internationales. D'ailleurs, depuis 1989, année du grand chambardement géopolitique et stratégique, l'incertitude sur l'avenir est telle – en Union soviétique, en Europe comme dans l'ensemble du Bassin méditerranéen – que certains responsables pourraient bien vouloir justifier un tel

1. Procès AFP/Pentagone.

contrôle, une telle censure médiatique, par la nécessité d'éviter une panique de l'opinion publique et les conséquences désastreuses du repli sécuritaire qui s'ensuivrait sur l'économie des échanges internationaux, voire du simple tourisme.

Quoi qu'il en soit, nous n'oublierons pas de sitôt le défilé militaire des colonels, des généraux, des amiraux, venant jour après jour commenter sentencieusement les événements à la télévision, et cela au moment même où l'on déplorait, une fois encore, « le silence des intellectuels », comme si, désormais, la Grande Muette n'était plus l'armée, mais l'intelligentsia!

Puisqu'il fallait bien, n'est-ce pas, meubler ce « silence », pourquoi ne pas faire appel à des professionnels plutôt qu'à des amateurs?

En somme, de même que l'armée hautement technologique de demain nécessitera des soldats de métier et non plus des conscrits, des appelés, gageons qu'à la télévision il faudra bientôt des engagés volontaires capables d'assurer la couverture *live* des événements militaires ou policiers!

5 mars 1991

Le grand black-out

« Le monde n'est-il qu'une lanterne magique? » se demandait Schopenhauer, il y a près de deux siècles. Tour de prestidigitation exécuté sous nos yeux pour cause de crise du Golfe, pendant plusieurs mois, on n'a pas vu grand-chose de ce monde-là sur nos écrans de télévision : d'un côté, le désert saoudien et le grand black-out ordonné par le Pentagone; de l'autre, Saddam Hussein et son armée devenus invisibles, mais aussi tout ce qui, de près ou de loin, pouvait saper le moral des populations concernées par le conflit : récession, chômage, émeutes urbaines, balkanisation de l'Europe de l'Est, débats politiques, avaient pratiquement disparu. Autre éclipse imprévue, celle de la planète Mars dont les photographies, prises à l'époque par la sonde spatiale de la NASA, ne furent pas diffusées.

Certes, nous étions inquiets, mais les informations télévisées n'étaient plus là pour aggraver, pour

démultiplier nos angoisses quotidiennes; nous étions en vacances d'images, au point que beaucoup de téléspectateurs, qui au début du conflit étaient rivés à leurs postes, ont préféré les éteindre, par lassitude.

Si, en Europe, le manque d'images ne nous manquait pas, après l'affaire des otages, les Américains jugeaient qu'il y en avait encore trop et souhaitaient, dans leur grande majorité, que le gouvernement renforce encore la censure. Ils étaient convaincus que leur télévision était devenue perfide, qu'elle avait été infiltrée par l'ennemi et servait de courroie de transmission à Saddam Hussein. Une partie de la population décida donc de refuser volontairement images, informations et commentaires, par « patriotisme », pour ne pas devenir la victime consentante d'une propagande ennemie diffusée par ses propres media, avec l'aide de journalistes accusés de pactiser avec l'adversaire. Sur le front, l'armée américaine avait d'ailleurs pris les devants en arrêtant et en internant provisoirement plusieurs reporters et photographes de presse vaguement assimilés à des espions.

On peut se demander aujourd'hui si cette attitude de rejet collectif persistera, si elle ne risque pas, à la longue, de se muer en un protectionnisme d'un nouveau genre, une négation pure et simple de la nécessité de se trouver informé qui conduirait, tôt ou tard, à l'extinction de l'opinion publique et, par là, d'une certaine forme de démocratie. Il est, semble-t-il, redoutable, comme c'est le cas actuellement, de confondre le message et le messager, l'action de journalistes chaque jour plus menacés et celle de *techniques live* dont on a usé et abusé

depuis quelques années, depuis surtout l'explosion en vol de la navette américaine *Challenger*, le 28 janvier 1986, catastrophe retransmise en direct par CNN, performance médiatique qui devait asseoir le pouvoir mondial de la chaîne d'Atlanta.

***

Dans de nombreux pays occidentaux, les instruments ménagers font, paraît-il, plus de victimes que l'automobile. On ne se méfie jamais assez des objets techniques, de toute cette faune domestique, ces étranges auxiliaires que nous introduisons dans notre intimité avec une certaine inconscience et parmi lesquels la télévision peut causer, elle aussi, quelques accidents majeurs. On ne compte plus, en effet, après Watergate qui coûta la présidence des États-Unis à Richard Nixon, le nombre de mauvais tours que les outils de communication ont joué à ceux qui croyaient les maîtriser. Si l'on en revient à CNN, il est de notoriété publique que de Bush à Gorbatchev ou à Fidel Castro, la chaîne de Ted Turner est la favorite de ces importants personnages, mais on oublie généralement de mentionner que c'est l'homme d'Atlanta lui-même qui a fait présent des services de sa chaîne à ces divers chefs d'États. Il y a comme cela des cadeaux empoisonnés, un moment où, comme disait Virgile à propos du cheval de Troie, il faut craindre les Grecs et leurs présents, et on peut, par exemple, se demander si, durant la crise du Golfe, Saddam Hussein

ne fut pas, au bout du compte, le jouet de sa chaîne préférée...

De même, la population américaine devrait certainement se méfier davantage du *behaviorisme inhérent aux techniques de transmission instantanée* que des malheureux journalistes de CBS ou de CNN égarés dans le désert saoudien. En effet, pourquoi dit-on « allô! » quand on décroche le téléphone, les congratulations qui vont suivre ne sont-elles pas suffisantes? Or ce mot s'échappe automatiquement de nos lèvres, comme si l'appareil nous forçait à le dire. « On vous sonne et vous venez! » remarquait le peintre Degas à propos du téléphone. Pourquoi aussi, en décrochant, ne pas dire *de la part de quoi?,* interrogeait un humoriste du début du siècle.

En grand bourgeois, Edgar Degas avait compris que *le signal* de la transmission à distance était un ordre, une forme de domestication, puisque les sonneries étaient couramment utilisées à l'époque, non seulement pour l'ouverture des portes, mais encore pour diriger de loin les déplacements et les travaux des serviteurs dans de vastes demeures; serviteurs « stylés », c'est-à-dire dressés à prendre les attitudes voulues par le maître des lieux, seul habilité à donner des ordres. Forcés par ce système unilatéral d'entrée en communication, à se taire, à ne pas répliquer, ces serviteurs ne possédaient, en général, qu'un vocabulaire réduit à une cinquantaine de mots.

Lorsqu'en 1974 le président Nixon souhaita créer un système permettant d'allumer directement les postes de télévision des citoyens américains à partir

du siège de l'exécutif, afin, disait-il, de pouvoir les alerter à domicile, il ne faisait que reproduire les procédés péremptoires de la domestication, mais, cette fois, à l'échelle d'un continent. Le projet fut d'ailleurs repoussé par des parlementaires que cette « démocratie » brusquement réduite à l'administration d'un stimulus électronique effrayait et dans laquelle ils auraient eu peu de raisons de subsister.

De fait, Richard Nixon essayait peut-être de se montrer simplement le contemporain des prouesses technologiques des États-Unis, notamment après le succès de la retransmission du vol d'*Apollo 11*, montrant, en direct, à plus de cinq cents millions de téléspectateurs dans le monde, les premiers pas de l'homme américain sur la Lune, en juillet 1969... Le projet *d'alerte à domicile* ne venait-il pas aussi compléter « l'autorisation à se développer » accordée en 1972, à la télévision par câble, par la Commission fédérale des Communications?

Avec la CATV [1], le grand dépeuplement des mass media allait commencer. La télévision câblée ne voulait plus, à l'instar de la télévision hertzienne, être considérée comme un simple spectacle mais plutôt comme un service à domicile, un « moyen de transmission communautaire », presque un service public. La télévision câblée n'agirait plus d'elle-même, elle deviendrait une *technique passive,* programmable comme n'importe quel robot ménager. Le télé-spectacle et ses acteurs seraient progressivement remplacés par le télé-achat, la télé-action,

1. CATV : sigle tiré de *Community Antenna Television,* première utilisation aux États-Unis du câble à domicile.

les jeux interactifs, d'où le refus initial de CATV de payer des droits d'auteur à qui que ce soit, refus qui en disait long sur ses projets en matière de création.

Un peu comme le cinéma de masse des années 1940, la télévision, telle que nous la connaissions, était appelée à disparaître : elle ne nous distrait plus, elle est de moins en moins porteuse de culture ou de marketing politique, elle cessera bientôt d'être un moyen d'information convenable. Outre-Atlantique, apparaissent déjà de nouveaux systèmes de télécommande qui permettent au téléspectateur non seulement de changer de chaîne à volonté comme c'est le cas actuellement, mais encore de traiter le document en cours de tournage grâce au contrôle qu'il peut exercer à distance sur des caméras automatiques diversement réparties. Un match de football ou une course automobile seront ainsi regardés en direct sous cinq ou six angles différents, choisis au fur et à mesure par le téléspectateur lui-même. Avec un tel système, non seulement le journaliste sportif et le cameraman ont disparu, mais la régie est, en quelque sorte, *transportée à domicile.*

*
* *

Les progrès de l'interdépendance qui caractérisaient déjà la CATV, aggravés encore par l'utilisation, vers 1980, de la micro-informatique familiale, devaient inévitablement changer la représentation de la crise du Golfe. A la guerre-

cinéma des années 1940, à la guerre télévisée en différé du Vietnam ou à la guerre non déclarée du statu quo nucléaire (ce jeu atomique qui, selon H. Kahn, devait se dérouler en quarante-quatre cases), succédait, enfin, *la perte de vue* d'une guerre mondiale miniaturisée, jouée et gagnée en quelques heures.

A la surprise des téléspectateurs, l'essentiel du conflit du Golfe devait demeurer invisible, malgré les formidables moyens d'information mis en place. Quant aux chaînes de télévision avec leurs « journalistes-vedettes », elles étaient de toute évidence en retard d'une guerre : l'information-*live* et sa dangereuse capacité d'émouvoir instantanément l'opinion par l'étalage de documents plus ou moins authentiques, ne correspondaient déjà plus à la passivité des nouveaux media. Échaudé par les exploits dans ce domaine de Gorbatchev ou de Saddam, le Pentagone a donc décidé de neutraliser cette accélération des techniques de communication et d'installer sur les écrans un système plus conforme à la nouvelle psychologie des téléspectateurs américains (car, ne l'oublions pas, les partenaires onusiens des États-Unis ont été traités par le Pentagone, avec un mépris significatif, durant le conflit).

Si l'on admet que cette guerre n'a été qu'un *prélude à l'établissement d'un nouvel ordre planétaire,* voire à une future guerre des étoiles, pourquoi ne pas imaginer que toute objection morale étant laissée de côté, l'activité du marché militaro-industriel et scientifique pourrait remplacer, sur les écrans, les faits militaires, *puisque sur le champ*

de bataille lui-même, c'est déjà chose faite et que, désormais, la technologie commande la stratégie.

Libérée des agences d'information et autres fâcheux commentateurs, la guerre pourrait être gérée dans une totale abstraction, on l'exposerait à domicile, pas à la façon d'un quelconque jeu Nintendo, mais plutôt, là encore, comme une sorte de régie, un de ces lieux où le nombre ne peut faire l'objet d'une définition stricte. Une entreprise communautaire capable de rentabiliser les accidents majeurs, les risques écologiques, assez comparable finalement au vieux Lloyd's de Londres, ancien tripot et société de pari, devenu, au cours des siècles, une société internationale de classification et d'identification, lancée à la poursuite des navires et de leurs naufrages, sur toutes les mers du monde...

Peu conforme à l'esprit du temps, la vision des actes de vaillance laisserait place à une *pathologie du jeu* liée à l'évaluation du coût des armements, à celle des pertes matérielles mais aussi des bénéfices qui en seraient tirés, comme aujourd'hui, au Koweït.

Les photographies des corps mutilés des morts et des blessés seraient écartées non seulement pour éviter le sursaut humanitaire de la guerre du Vietnam, mais parce que dans un jeu, en principe, on ne meurt pas; quant à Saddam, on l'identifiera à un tricheur, à quelqu'un qui, contrairement à Bush, ne respecte pas les règles du jeu de la guerre telles qu'elles sont édictées par les conventions internationales et se sert d'armes illégales qui ne tuent pas de la même façon que les autres. La stratégie du secret adoptée par le Pentagone prendrait ainsi tout

son sens, puisque le mécanisme de tout jeu de hasard, y compris celui de la guerre, est distribué dans le temps entre les pôles extrêmes du vu et du non-vu ou, plutôt, du pas encore vu.

Les affaires de l'Amérique étant les affaires, grâce aux techniques passives, la guerre réelle pourrait fonctionner dans le futur, non plus à l'aide du vieux système des « emprunts patriotiques », prôné par des gens de cinéma comme Charles Chaplin ou Douglas Fairbanks, haranguant, en 1917, les foules subjuguées de Wall Street, mais un peu à la manière du fameux *Programme Trading* qui, aujourd'hui, s'essouffle : *Bourse internationale des armements* où les téléspectateurs se prendraient pour des *golden boys,* avec tous les risques de dérapages apocalyptiques que cela suppose... Les dîneurs et les joueurs acharnés à Vegas et ailleurs ne sont-ils pas habitués déjà à multiplier leurs paris grâce, justement, à la multitude des écrans câblés qui les incitent à suivre indistinctement le déroulement d'un grand nombre de compétitions?

Ainsi, le téléspectateur serait progressivement dressé à nier l'existence même d'une guerre lointaine avec son cortège d'horreurs et de ruines bien réelles, comme précédemment on avait jugé bon d'ignorer les dégâts de la colonie puis de la décolonisation, pourvu que chacun en tire profit. Le téléspectateur pourrait alors devenir le partenaire rêvé d'un *pentagon-capitalism* qui sort triomphant d'un conflit où il désirait bien davantage vaincre ses concurrents européens, russes ou japonais sur le marché des armes de communication, que le pseudo-ennemi irakien.

***

Nous sommes bien loin de l'éden médiatique rêvé il y a trente ans par MacLuhan, ou même par Ted Turner, désireux, lui aussi, de tenir les promesses de la technologie américaine, avec l'expansion perpétuelle de l'empire de CNN. Ces dernières années, l'homme d'Atlanta semblait d'ailleurs réussir là où Richard Nixon avait si lamentablement échoué : le couple Turner-Jane Fonda viserait même, dit-on, la Maison-Blanche.

Pourtant, malgré l'exclusivité qui lui a été accordée par le Pentagone, l'augmentation du nombre de ses fidèles et de ses revenus publicitaires, la TV-*live* de Ted Turner a perdu la guerre du Golfe, lorsque l'état-major américain, désireux de mettre les populations à l'abri des armes de communication, a décrété que le « temps réel » des opérations en cours ne serait plus le « temps présent » des téléspectateurs devant le petit écran. Censure subtile, après celle des images, celle de l'instantanéité du *signal à distance* et de son pouvoir mobilisateur, cela expliquant la désaffection du public à l'égard d'une « actualité » qui n'en serait plus une.

Après l'archaïque *défense passive* et l'extinction des lumières des grandes villes du Proche-Orient, destinées à protéger les citadins des bombardements ennemis, la *télévision passive* prétendait ainsi préserver la population mondiale de la vitesse de la lumière des attaques cathodiques : le monde, durant le conflit, serait perçu au ralenti; même les prévi-

sions des satellites météorologiques survolant le Golfe prendraient du retard et seraient diffusées en différé pour ne pas renseigner l'adversaire; quant aux photographies de la planète Mars, la NASA les montrera bien plus tard... quinze jours après l'arrêt des hostilités.

2 avril 1991

JUIN 1991

L'ÉCRAN DU DÉSERT

« *Tout ce qui s'est passé en Irak et au Koweït exige un réexamen de tout le système de défense antiaérienne du pays* », déclarait, au lendemain du cessez-le-feu, le maréchal Dimitri Iazov, ministre de la Défense de l'Union soviétique, confirmant ainsi les propos tenus, dix ans plus tôt, par l'amiral Gorchkov : « *Le vainqueur de la prochaine guerre sera celui qui aura su exploiter au mieux le spectre électromagnétique.* »

En effet, pour la première fois dans l'histoire, même si l'avion n'a pas tué la guerre comme l'espéraient les stratèges du passé, la guerre aérienne et orbitale l'a emporté sur le classique combat terrestre, au point que l'on a même pu voir, aux dernières heures de cette guerre, une quarantaine de soldats irakiens se rendre à un avion sans pilote, un *drône* de reconnaissance aérienne de trois mètres d'envergure, disposant d'une simple caméra vidéo...

Vision d'avenir de cette *logistique de la perception électro-optique* qui permettait ainsi à des militaires, à l'abri devant leur console, de faire des prisonniers ennemis, sans avoir à se déplacer, par le seul effet panique du survol d'un modèle réduit!

Un conflit qui débute par le lancement d'automates programmés, les cruise-missiles *Tomahawk,* et qui s'achève par la reddition des soldats ennemis à un modèle réduit de reconnaissance aérienne *télépiloté* [1]. La parabole est belle... mais n'en a-t-il pas été de même de l'opinion publique, de ces millions de téléspectateurs qui se sont finalement rendus, eux aussi, aux arguments frelatés d'une télévision intégralement contrôlée par l'armée?

La guerre qui vient donc de s'interrompre au Proche-Orient aura été marquée par un nombre si considérable d'innovations en tout genre (stratégiques et tactiques) qu'elle doit apparaître dès maintenant, comme un conflit de pure expérimentation, *une guerre promotionnelle,* où l'aspect technologique l'emporte sur les aspects politique et économique, les conséquences en ces domaines étant rien moins que contestables.

Plus *intensive* que véritablement extensive, malgré les dégâts prévisibles sur l'équilibre futur du Moyen-Orient, la « guerre du Golfe persique » aura été, finalement, une *guerre mondiale en réduction,* sorte de maquette, de miniaturisation de ce que pourrait être demain la guerre totale; conflit qui ne nécessiterait même plus l'emploi d'armements « non

1. Exemple parfait de cette téléaction qui complète la télévision.

conventionnels » pour être désastreuse, économiquement et, surtout, écologiquement.

Capable, désormais, de *miniaturiser le monde,* après avoir réussi à en miniaturiser les composants, les trajets et les objets qu'il contient, la guerre dite conventionnelle parvient aujourd'hui à devenir, à son tour, globale et planétaire, grâce aux propriétés de délivrance et à la vitesse des engins employés par les forces armées : forces aériennes et spatiales utilisant, pour l'essentiel, les capacités du domaine des ondes électromagnétiques. *Première guerre furtive de l'histoire,* la guerre du temps réel sera parvenue à mettre en œuvre non seulement la discrétion de ses moyens, de ses armements offensifs et de leur stratégie d'emploi sur le champ de bataille proche-oriental, mais également le contrôle total de sa représentation publique, et cela, remarquons-le, à l'échelle du monde entier.

Ainsi, l'environnement militaire n'est-il plus tant celui *géophysique* de l'espace réel des batailles (terrestre, maritime, aérienne...) que celui *microphysique* de l'environnement électromagnétique du temps réel d'opérations engagées, en période de paix ou de guerre, comme nous l'avons vu lors du blocus de l'Irak qui a précédé l'ouverture des hostilités et où l'essentiel du dispositif spatial et aérien a été installé.

Toutes les recherches concernant depuis vingt ans la « faible surface équivalente radar », la fameuse furtivité, auront donné son sens à ce conflit, historique à plus d'un titre, en particulier dans le domaine d'une perception militaire devenue, depuis peu, souveraine.

Détection et *déception* formant désormais le couple majeur de la stratégie américaine *air. land. battle,* la faible probabilité de détection des engins et autres vecteurs de menace constitue un avantage dont nul ne veut et ne peut aujourd'hui se priver. En effet, avec la précision sans cesse accrue des *munitions intelligentes,* la question de la détection à distance devient cruciale : *si ce qui est vu est déjà perdu,* il faut empêcher à tout prix la télédétection lointaine; en tout cas, ne révéler sa présence que le plus tard possible, d'où cette quête révolutionnaire, militairement parlant, d'une *forme physique* du matériel de guerre (avions, missiles, chars...) dépendant presque exclusivement de son *image-à-distance,* de son « écho radar » ou de sa « signature thermique ». Toutes les caractéristiques physiques de l'appareil de combat étant désormais soumises à cet impératif catégorique de la *non-détection lointaine* (vélocité, manœuvrabilité, agilité...), le concept central de ce nouveau jeu de la guerre devient first look, first shoot, first kill, c'est-à-dire première vue, premier tir et donc première victoire.

Il ne s'agit donc plus seulement de mettre en œuvre, comme naguère, une quelconque « ruse de guerre », un camouflage, faux-semblant destiné à tromper l'adversaire sur la nature des objets militaires. Même si la tactique des leurres passifs a été largement employée par les Irakiens, elle ne constitue cependant qu'un aspect mineur de ce type de conflit, la mutation stratégique étant infiniment plus considérable, puisqu'il s'agit maintenant de *réduire les dimensions de l'enveloppe de détection* des systèmes d'armes engagés dans le combat, et cela, au

sein d'un environnement électromagnétique devenu plus important que l'espace où se meut pourtant la machine de guerre.

C'est là que gît la révolution technologique de cette guerre du Golfe : la question de la FURTIVITÉ des matériels tend à supplanter celle de la RAPIDITÉ de l'engin le plus véloce, missile ou avion de combat. De fait, puisque voir l'ennemi en premier et ne plus le perdre de vue constitue un avantage décisif, autorisant la surprise tactique et donc le *tir en premier* (first shoot), la rapidité « absolue » des ondes de la détection électromagnétique l'emporte désormais sur celle « relative » de l'objet volant supersonique ou hypersonique. Ne plus *perdre de vue* l'ennemi, c'est donc *gagner* sur lui, voire même gagner le conflit; cette guerre où la disparition-à-vue tend à l'emporter sur la puissance même des explosifs conventionnels ou autres.

Soumettre la munition intelligente, le char ou l'avion de suprématie aérienne, aux impératifs d'une détection retardée, différée, aboutit alors à un autre genre de difficulté technique : un conflit entre les nécessités proprement aérodynamiques du véhicule piloté, lui permettant une bonne manœuvrabilité, toujours nécessaire lors du combat rapproché, et les nécessités, nouvelles celles-là, appelons-les icodynamiques, d'une faible « surface équivalente radar » d'un faible volume de détection pour son approche, *l'image en temps réel* de l'appareil supersonique l'emportant de loin sur la forme de moindre résistance à l'avancement, autrement dit sur l'espace réel de la configuration de sa carlingue et de sa voilure.

Un peu comme si l'image dans le miroir modifiait soudain notre visage, la représentation électronique sur l'écran, la console radar, modifie la silhouette aérodynamique de l'engin, l'image virtuelle dominant de fait « la chose » dont elle n'était jusqu'à présent que « l'image ».

Ainsi, la présentation immédiate de l'objet volant et sa représentation à distance tendent à se confondre indissolublement. L'écho radar induit la géométrie de l'engin, de l'appareil, lui donnant sa forme même, sa signature électromagnétique sur un « terminal » déterminant le profil, la masse et jusqu'à la nature de l'enduit absorbant recouvrant la machine de guerre.

Devant cette importance devenue décisive de l'*écran de contrôle* sur la stature, l'envergure et les performances mêmes des divers vecteurs d'armements terrestre et aérien, on devine mieux la fonction éminemment stratégique de la *régie centrale des informations* et du renseignement militaire; ce nodal qui réunit désormais l'ensemble de ces écrans multiples, ces moniteurs qui composent le tout dernier poste de commandement militaire C3I (Control, Command, Communication, Intelligence) mis en œuvre, également pour la première fois de l'histoire, lors de la guerre du Golfe, par les forces armées américaines.

Il en est de même, à une échelle moindre, du cockpit intelligent des avions de combat de la dernière génération qui devient le noyau autour duquel on élabore les performances motrices des jets : leur tableau de bord affiche instantanément les informations des différents capteurs répartis dans les

superstructures de l'appareil. Conçu pour garantir à son pilote une visibilité maximale et donc une connaissance immédiate de sa situation, l'affichage du cockpit assume, à lui seul, la capacité first look-first kill devenue essentielle à la survie de l'engin. Ainsi, la fonction de l'« arme » devient-elle intégralement celle de l'« œil », plus exactement celle d'une acquisition électro-optique des cibles qui l'emporte sur la portée et les capacités de destruction des armes anti-aériennes ou autres. D'où la recherche et les progrès considérables dans le domaine des capteurs et autres *détecteurs à distance* utilisant les divers rayonnements électromagnétiques; puisque aujourd'hui plus de 99 % de la production micro-électronique consistent en capteurs, en senseurs ultrasensibles, prémisses d'une télé-action en voie de généralisation.

A l'origine de cette profonde mutation de la guerre et de ses armements, où la « communication » (détection, guidage...) l'emporte à la fois sur l'« obstruction » (blindage, leurre...) et sur la « destruction » (l'explosif, les munitions) se trouve le développement d'une architecture de système informatique totalement intégrée et des circuits électroniques à haute vitesse (very high speed integrated circuits) ainsi qu'une amélioration conséquente du software gérant non seulement le cockpit, mais l'ensemble de l'avionique de l'appareil de combat [2]; le résultat pratique étant une capacité nouvelle à collecter et à intégrer des quantités énormes de

2. L'avionique est l'ensemble des équipements électroniques d'un avion.

données fournies par de multiples capteurs qui donnent ainsi au pilote une image complète et instantanée de son environnement *présent et à venir.*

Désormais, au sol comme au ciel, l'environnement n'est plus tant celui « géophysique » du territoire parcouru ou survolé, c'est d'abord celui « microphysique » du contrôle en temps réel des différents paramètres du combat.

On comprend mieux, dès lors, l'importance stratégique et politique du contrôle des télévisions publiques et privées, dans une guerre *du temps réel,* bien plus que *du Golfe.*

Le rôle clé joué par le pool d'information soumis au Pentagone [3], conflit à la fois furtif et intensif où les satellites de télécommunications auront eu un rôle prépondérant dans la conduite des opérations militaires comme dans le traitement de l'information de masse. Armes téléguidées vers leurs cibles par rayonnement laser ou vidéo d'une précision accrue, entraînant la nécessité d'une dissimulation extrême, ou encore celle de leurres passifs utilisés à profusion par les Irakiens avec les résultats que l'on sait... chars, avions ou missiles *Scud,* instantanément télédétectés par satellites et autres appareils de reconnaissance aérienne, tels les *Awacs* (Airborne Warning And Control System), maîtres du ciel irako-koweïtien; transfiguration du lieu de la guerre et de sa représentation, à la fois pour les adversaires en présence et pour des téléspectateurs

3. Pendant le conflit du Golfe, l'agence France-Presse a intenté un procès au Pentagone qui avait refusé de l'intégrer au Pool d'information.

le plus souvent dupés par leurs informateurs habituels de la presse ou de la télévision.

Première guerre « absolue », sinon totale, où le contrôle de l'environnement géophysique de l'adversaire et celui de ses forces armées auront cédé le pas au contrôle de l'environnement microphysique et hertzien du milieu hostile, les *armes de communication* l'emportant ainsi, pour la première fois dans l'histoire des batailles, sur la suprématie coutumière des armes de destruction; l'« offensive » et la « défensive » perdant elles-mêmes toute valeur au profit *de manœuvres d'interdiction de toute action,* ou presque, comme si ce conflit aéro-terrestre n'avait été que la prolongation de la dissuasion nucléaire par d'autres moyens...

Nous allons donc tenter de reconnaître et d'analyser ce nouveau « lieu », ce soi-disant « milieu », dans la mesure où les techniques qui le composent et l'organisent sont celles-là mêmes qui édifieront demain la Cité, *la ville-monde.*

*
* *

Écoutons Collin Powel, chef d'état-major général de l'armée américaine : « Pour commander, il faut pouvoir contrôler. Et pour contrôler, il faut être capable de communiquer. Sans le renseignement, toute opération est vouée à l'échec. »

D'où cette innovation du contrôle de l'environnement ennemi, à partir d'un nouveau poste de commandement électronique dénommé C3I (Control, Command, Communication, Intelligence),

véritable régie de la guerre du temps réel, où les principaux responsables militaires sont en contact permanent avec leurs forces sur le terrain, depuis les différents chefs de corps, jusqu'au moindre soldat, et cela, grâce au système de transmission satellitaire installé en orbite tout autour de la terre; l'efficacité de la puissance aérienne, décisive dans ce conflit, dépendant de ce système de commandement intégré, le rôle majeur de ce nodal étant, selon le général Welsch, chef d'état-major de l'US Air Force, « *d'abord avec la surveillance, de nous permettre de comprendre une situation donnée, ensuite de mettre en œuvre les forces adéquates et enfin de les commander de manière décisive* ».

La reconnaissance de situation remplaçant désormais celle de tel ou tel objectif particulier, nous entrons, avec cette guerre du Golfe, dans un nouveau type de conflit où les armes de contrôle et d'interdiction du champ de bataille vont progressivement l'emporter sur celles de la destruction massive, plus précisément celles des forces terrestres.

En effet, plus la réduction des armements stratégiques sera importante à l'Est comme à l'Ouest, et plus les systèmes aériens et spatiaux de surveillance et de détection avancées seront développés et intégrés aux différents commandements, ces équipements devenant prépondérants dans la question de la future suprématie politico-militaire.

On comprend donc pourquoi, dès le début de la guerre, les forces de la coalition ont délibérément choisi d'asphyxier l'adversaire en détruisant systématiquement ses installations de contrôle, de

commandement et de communication, l'offensive aérienne alliée, menée pendant cinq longues semaines, prenant pour objectif prioritaire les moyens de télécommunication et les voies de communication de l'armée irakienne.

Mais revenons à cette période ambiguë intitulée « Crise du Golfe » (Desert Shield), d'une durée de cinq mois, qui a précédé le déclenchement des hostilités aériennes d'une durée de cinq semaines : période essentielle et assez mésestimée puisqu'elle conditionnera totalement le sort de cette « guerre du Golfe » (Desert Storm), en permettant le contrôle orbital du territoire irakien par les satellites américains, une vingtaine d'entre eux ayant été utilisés au profit des forces alliées.

Pour ce faire, les États-Unis auront mis en œuvre l'ensemble de leur panoplie satellitaire, depuis les engins de reconnaissance optique et radar, jusqu'aux satellites de télécommunication (TDRS), en passant par leurs satellites d'écoute électronique (FERRET) qui ont intercepté, pendant de longs mois, la totalité des échanges radio irakiens, le renseignement électronique (ELINT) consistant, quant à lui, à établir *les cartes de fréquences et de formes d'ondes employées par l'adversaire.* Ces travaux d'approche ébauchés dès l'été 1990 et dûment complétés par la reconnaissance aérienne à haute altitude du territoire irako-koweïtien, effectuée par des U2, devaient enfin déboucher, en janvier 1991, sur le brouillage systématique des communications des forces armées irakiennes.

En effet, cette vaste collecte de données devait permettre, dès l'expiration de l'ultimatum de l'ONU,

de brouiller l'environnement électromagnétique et les systèmes de défense anti-aérienne de l'Irak. Ce brouillage, unique en son genre par son ampleur, a touché toute la gamme de fréquences, de la bande HF à la bande SHF (super-haute-fréquence) et jusqu'à Radio-Bagdad qui, au dire de certains auditeurs, était devenue inaudible...

Pour aveugler les systèmes d'armes et de communication adverses, les Américains ont utilisé massivement le *brouillage de barrage*, à l'aide d'émetteurs surpuissants installés à bord de véhicules terrestres et maritimes, et quatre avions *Awacs* qui ont littéralement saturé toutes les gammes d'ondes. Un brouillage plus spécifique ayant été assuré par des appareils de « contre-mesure » embarqués sur des avions spécialisés dans la guerre électronique du type « prowler » ou « raven ». D'autre part, des avions RC 135 et EC 130, évoluant en cercle loin des défenses irakiennes, ont, quant à eux, brouillé les fréquences radars, afin de consteller les écrans de faux échos pour laisser le champ libre aux chasseurs-bombardiers F 15 de la première vague d'assaut [4].

Les autres objectifs prioritaires étaient aussi de détruire les sites de missiles sol-sol, *Scud* et autres, préalablement repérés par les satellites-espions, ainsi que leur centre de transmission de données. C'est là que sont entrés en action, quasi simultanément avec l'arrivée à destination des missiles de croisière *Tomahawks*, les quarante avions *Night hawks*, invisibles au radar. Le premier F 117 A détruisait, dans la

4. Pierre Kohler, « L'électronique dans la guerre ». Science et avenir, mars 1991.

capitale irakienne, *l'immeuble qui abritait le central de communication des forces de Saddam Hussein.* L'avion furtif était équipé d'un laser qui « illuminait » la cible à atteindre. Cette opération inaugurale de l'offensive aérienne ayant été filmée par la caméra infrarouge embarquée sur l'un des appareils.

Après s'être approché de sa cible sans être détecté, le F 117 a largué sa bombe dont le guidage laser a permis un impact précis. Un des avantages de la furtivité est donc la possibilité d'approcher l'objectif, afin de placer sa charge avec le plus de précision possible, capacité essentielle lors d'attaques de cibles fortement défendues et situées en profondeur, au sein du dispositif ennemi.

Quant aux missiles de croisière *lancés pour la première fois au cours d'un conflit,* d'abord à partir des cuirassés *Wisconsin* et *Missouri,* et ensuite des sous-marins d'attaque positionnés en Méditerranée orientale, ils constituaient *une automatisation de la guerre* dont le guidage à longue portée (jusqu'à 3 000 kilomètres) est la caractéristique majeure, puisque le *Tomahawk* dispose d'un guidage par corrélation d'images (Digital Scene Matching Area Correlation) qui représente une des premières applications pratique de la future « machine de vision ». En comparant l'image numérisée de la trajectoire vers l'objectif fournie par une caméra, avec la scène mise en mémoire dans le calculateur de bord, le missile se dirige vers sa cible avec l'assistance complémentaire d'un système de recalage automatique de trajectoire permettant de faire le point à l'aide des satellites du réseau Navstar. Rappelons qu'à quelque 1 300 kilomètres de distance, sur les

52 missiles tirés la première nuit de cette guerre, 51 ont atteint leur objectif, la déviation en fin de course, n'étant que de 30 centimètres... Une telle *précision* du coup au but étant rendue possible par un système de guidage et de *navigation* à très faible altitude (20 mètres) grâce à une centrale inertielle et à un radar de suivi de terrain. Recalé en permanence par corrélation altimétrique, en comparant la topographie qu'il survole à une carte mémorisée (carte préalablement dressée grâce aux informations des satellites de reconnaissance), le missile de croisière se dirige infailliblement vers le terme de sa course.

On le remarque une fois de plus, la communication et la précision de la navigation de la *munition intelligente* l'emportent sur la nature de l'explosif, la puissance destructrice de l'engin dépendant, pour finir, de la précision de son guidage. Il n'est plus nécessaire d'emporter une quantité impressionnante d'explosif, d'où cette notion paradoxale de « bombe propre », voire, demain, d'*arme pure.*

Mais revenons maintenant au règne de ces satellites que l'on retrouve partout dans cette guerre du Golfe : à la fois pour guider les missiles ou les antimissiles *Patriot,* les avions de combat ou les nouveaux chars d'assaut et jusqu'aux « obus intelligents ». Prenons d'abord l'exemple des satellites KH (Key Hole) équipés de miroirs réfléchissants semblables à ceux du télescope spatial Edwin Hubble [5]

5. On se souvient des déboires du télescope spatial E. Hubble : il était « myope » parce que certaines techniques américaines d'utilisation des fameux miroirs avaient été classées « Secret Defense ».

– à cela près qu'ils sont braqués vers la terre et non vers l'espace. Ils permettent de distinguer des détails de moins d'un mètre pour le KH 11 et, dit-on, de 30 centimètres pour le KH 12. Les clichés de ces satellites sont stockés en mémoire puis transmis à des *stations de contrôle* lorsque celles-ci sont survolées. Les images sont ensuite envoyées aux États-Unis au Centre d'analyse de l'US Air Force à Fort Belvior dans le Maryland. Avec le KH 12, la transmission s'effectue même en temps réel vers les États-Unis, via les satellites de télécommunication militaires.

La CIA communiquant ensuite ces photographies à la Maison-Blanche et à la NSA (National Security Agency), les informations utiles au déroulement des opérations aboutissent en retour au Quartier Général d'Arabie saoudite *permettant aux états-majors de suivre quasiment en temps réel l'évolution de la situation.*

Autre utilisation stratégique : celle des satellites de type Magnum (Furet), ces satellites d'écoute électronique qui donnaient l'alerte chaque fois qu'un missile irakien décollait vers Tel-Aviv ou Dahran. Les informations sur le *Scud* étaient alors transmises par satellites de télédiffusion à Atlanta, au Centre de calcul des trajectoires puis revenaient, instantanément corrigées, au poste de tir des missiles antimissile *Patriot,* en Arabie saoudite ou en Isarël, le tout s'effectuant en quelques secondes.

Rappelons que c'est à Atlanta que se trouve également le siège de Cables News Network, la chaîne de Ted Turner qui a assuré le contrôle intégral, ou presque, de ce conflit, avec l'accord du

Pentagone; ce même Pentagone qui disposait de trois énormes engins de télédiffusion TDRS, en orbites géostationnaires, à quelque 36 000 kilomètres d'altitude, ces engins servant à relayer en permanence les émissions des autres satellites militaires vers Washington.

*
* *

On le conçoit aisément, avec ce conflit en « temps réel », on ne peut plus légitimement parler de champ de bataille ou de guerre « localisée ». Même si la manœuvre terrestre demeure précisément située, elle est surplombée, totalement dominée par l'ampleur d'un volume global, d'un environnement dont la réduction spatio-temporelle est l'essentiel. De topique, le conflit militaire devient soudain télétopique, toute guerre régionale devient mondiale, du fait même de son contrôle instantané. La restriction draconienne des distances de temps, entre le Centre de calcul des trajectoires situé aux États-Unis et les différents « postes de tir » des armes au Proche-Orient, aboutit à un mixage du global et du local. La guerre sur le terrain s'attache au contrôle tactique de *l'espace réel* de la bataille, alors que les terminaux du contrôle stratégique se préoccupent, quant à eux, de gérer le *temps réel* des échanges, par exemple, l'instant décisif de l'interception du missile ennemi par l'antimissile (voir le duel télécommandé des *Patriot* et des *Scud*), ou, encore, les différentes forces mécanisées terrestres ou aériennes,

munies de systèmes de navigation inertielle contrôlés par satellites.

Le contrôle des communications générales et de l'environnement « microphysique » l'emporte donc définitivement sur le contrôle particulier de l'environnement « géophysique » de l'adversaire, les attaques de la nouvelle suprématie aérienne n'ayant plus pour but de détruire les villes (comme c'était encore le cas dans la stratégie anti-cité) mais d'éliminer principalement les infrastructures de communication et de télécommunication, ainsi que certains sites de lancement des armes d'urgences (missiles, artillerie téléguidée...).

L'offensive proprement terrestre devient, dès lors, une opération de police, un peu comme l'était jadis l'action des contingents de « territoriaux » par rapport à celle des troupes dites de « première ligne », *la guerre électronique totale* aboutissant ainsi à la suprématie de ce *quatrième front,* les armes *pures* de communication et de contrôle instantané des opérations l'emportant désormais sur les trois autres fronts, terrestre, marin et même aérien, le front orbital favorisant, comme nous venons de le voir, la fusion du global et du local, grâce au rôle prépondérant des satellites : le temps réel, c'est-à-dire la *vitesse absolue* des échanges électromagnétiques dominant l'espace réel, autrement dit la *vitesse relative* des échanges de position dont les manœuvres offensive et défensive étaient jusqu'à présent l'occasion.

Voici donc la grande métamorphose de cette guerre « post-moderne » : elle nie et l'offensive et la défensive, au seul bénéfice du contrôle et de l'in-

terdiction du champ de bataille, et cela, quelle que soit l'ampleur de ce dernier; le *front de l'information électronique instantanée* (quatrième front) devenant ce qu'étaient les premières lignes du front terrestre lors des deux dernières « guerres mondiales », le front aérien n'ayant finalement servi qu'à préfigurer ce que serait, après l'importance historique considérable du *pouvoir maritime,* le futur *pouvoir orbital.*

La troisième dimension du volume « atmosphérique » (première guerre mondiale) et « stratosphérique » (seconde guerre mondiale) perdant peu à peu de leur importance stratégique au profit d'un volume extra-terrestre ou « exosphérique », qui se réduit au seul contrôle de la *quatrième dimension;* une dimension purement temporelle, celle du *temps réel* de l'ubiquité et de l'instantanéité. Dimension moins physique que microphysique qui résume à elle seule, ou presque, le quatrième front de la suprématie des armes de communication.

Un élément s'est toutefois montré défaillant en ce domaine : c'est le système d'interprétation des dommages causés à l'ennemi. En effet, devant, d'une part, la quantité incroyable de données et d'informations fournies par les divers systèmes d'acquisition et, d'autre part, devant l'usage massif de leurres et de fortifications enterrées, la désinformation (en anglais : *deception*) a commencé à atteindre une ampleur sans précédent. L'évaluation des dégâts causés par les bombardements aériens paraissant extrêmement difficile à réaliser, le BDA (Bomb Damage Assessment) a prouvé ses lacunes, voire les limites mêmes de son efficacité pratique,

dès lors qu'il n'a pas su faire précisément la distinction entre leurres et objectifs réels. De plus, l'aviation alliée s'est souvent trouvée dans l'obligation de traiter des *cibles potentielles* dont elle ignorait la nature exacte, parce que ces dernières étaient soit dissimulées dans des bunkers, soit profondément enfouies dans les sables du désert, la fortification ne consistant plus seulement à élever un barrage, à ériger une quelconque muraille interdisant la pénétration de l'adversaire, mais, désormais, *à blinder le sol,* à considérer le niveau zéro, la terre elle-même, comme un « front » en vis-à-vis des menaces principales, aériennes et surtout spatiales.

D'où le basculement du champ de bataille, non plus *vers l'horizon* d'où surgirait un jour l'ennemi, mais *vers le ciel,* d'où viennent désormais les menaces de détection instantanée et de destruction systématique.

On peut donc parler, à propos de cette « guerre du désert », de la mise en œuvre à grande échelle d'une véritable *stratégie de la déception,* non seulement par les alliés comme nous venons de l'analyser, avec la mise en œuvre massive au-dessus de l'Irak, de contre-mesures électroniques et de brouillages électromagnétiques en tout genre, mais également, du côté irakien, Saddam Hussein ayant lui-même développé, dès le mois d'août 1990, une stratégie médiatique qui devait finalement confondre et les gouvernements des forces de la coalition et leurs responsables militaires sur le terrain.

On se souvient, par exemple, de l'erreur d'analyse et d'interprétation concernant les dégâts causés par

la première vague de bombardiers opérant dans le désert contre les fameux bunkers irakiens, ainsi que de l'évasion vers les aéroports iraniens d'une grande partie de la flotte aérienne de Saddam Hussein, sans parler des sites de lancement des missiles *Scud* soi-disant détruits au début du conflit...

S'il y a bien une « victoire de Saddam Hussein », elle réside surtout dans cette impuissance des Alliés à vérifier concrètement les résultats d'une action destructrice utilisant des moyens démesurés et disposant, comme nous l'avons vu, de toute la panoplie des reconnaissances aériennes et spatiales, depuis les *Awacs*, les Boeing joint-star dotés d'une imagerie de terrain pour le repérage des cibles fixes ou mobiles, les hélicoptères Black hawk, toute la gamme des Drones et autres RPV (Remotly Piloted Vehicle) et, enfin, l'impressionnant réseau de satellites déjà mentionné.

Malgré le regroupement et donc les possibilités de recoupement de toutes ces sources d'informations, au cœur des installations des centres C3I, ces postes de commandement électroniques où les données étaient le plus souvent traitées en temps réel, puis planifiées par ordre de priorité, la mise en service d'une direction unique chargée de l'ensemble des opérations aériennes (les objectifs à atteindre étant attribués aux appareils des différentes forces de la coalition sous un commandement militaire intégré), les alliés ne sont pas parvenus à l'exacte évaluation des actions militaires, l'incertitude sur leurs résultats pratiques restant totale, ou presque, à l'exclusion toutefois de la destruction ou de la neutralisation dès les premières heures de la

guerre, des radars de veille et de tir de l'adversaire qui ont constitué un des facteurs essentiels de la victoire.

Un autre élément a également joué en défaveur des forces de la coalition : l'extrême difficulté de coordination entre les moyens terrestre et aérien à grande échelle, en particulier en ce qui concerne les conditions d'emploi massif d'hélicoptères d'assaut, certains analystes s'interrogeant même après les erreurs de tir entre alliés, sur les méthodes d'entraînement des pilotes : « Trop d'heures passées en simulateur ne contribuent-elles pas à fausser la perception des réalités opérationnelles [6] ? »

Quoi qu'il en soit, la désinformation active ou passive aura joué un rôle déterminant dans cette guerre expérimentale et la supériorité spatiale et aérienne des alliés n'aura pas empêché le flou, l'incertitude sur les résultats des missions de combat, de s'installer dans les états-majors, avec les répercussions que l'on sait, sur les moyens d'information à destination des civils et, donc, sur l'opinion publique.

La première des « ruses de guerre » n'est donc plus un stratagème plus ou moins ingénieux, mais *une abolition de l'apparence des faits;* la défaite des faits précédant désormais celle des armes, il convient aujourd'hui moins d'innover une manœuvre brillante, une tactique intelligente, que d'occulter stratégiquement l'information, la connaissance véritable, par un procédé de dissimulation ou de

---

6. Bernard Bombeau, « Spécial Golfe », *Aviation Magazine,* mars 1991.

désinformation qui est moins le trucage, le mensonge avéré, que *l'abolition même du principe de vérité.*

Devant le discret discrédit de l'espace territorial consécutif à la conquête de l'espace orbital, géostratégie et géopolitique entreront alors de concert dans l'artifice d'un régime de temporalité faussé, où le VRAI et le FAUX cesseront bientôt d'avoir cours, l'ACTUEL et le VIRTUEL prenant progressivement leur place, au grand dommage de la crédulité du public...

Dissimulant l'avenir dans l'ultra-courte durée du direct télévisé, le temps intensif remplace alors en importance ce temps extensif où le futur était encore disposé dans la longue durée des semaines et des mois à venir. Le duel de l'offensive et de la défensive perdant alors de son actualité, l'attaque et la riposte tendent à se confondre dans un mixte *techno-logistique* où les leurres et les contre-mesures ne cessent de se développer, acquérant bientôt leur autonomie, l'image devenant elle-même une munition plus performante que ce qu'elle était censée représenter.

Devant *cette fusion de l'objet et de son image équivalente* [7], cette confusion de la présentation et de la représentation (optique, radar, thermique ou acoustique), les procédures de déception en temps réel l'emportent sur les systèmes d'armes terrestres, maritimes ou aériens.

Le conflit d'interprétation sur la réalité même des combats change alors de nature, les divers

---

7. La recherche de la plus faible « surface équivalente radar » est à la base des techniques dites *furtives.*

procédés de contrôle et d'interdiction du champ de bataille reposant moins sur l'état des forces en présence sur le terrain que sur l'état de l'information et de la communication instantanée des données; d'où l'importance de la rapide discrimination des cibles : non plus tellement entre « vrai » ou « faux » vecteurs d'armement (terrestre ou aérien), mais entre véritable et fausse signature radar, vraisemblable et invraisemblable « image » électro-optique, acoustique ou thermique.

Ainsi, à l'ère de l'entraînement simulé des missions militaires, entrons-nous dans l'âge d'une dissimulation généralisée, y compris avec l'enfouissement des forces sous les surfaces terrestre ou maritime (voir, à ce sujet, la capacité dissuasive des sous-marins nucléaires). Guerre des images et des sons qui tend à suppléer celle des projectiles de l'arsenal guerrier. Si la racine latine du mot *secret* signifie *écarter,* mettre à l'écart de l'entendement, actuellement cet « écartement » est moins celui de la classique « distance d'espace » que celui des « distances de temps ». Tromper l'adversaire sur la durée, rendre secrète l'image de la trajectoire des armes, devenant plus utile que les performances destructrices de l'engin. Tromper l'ennemi sur la virtualité du passage du projectile, sur la crédibilité même de sa présence ici ou là, est devenu plus nécessaire que de le leurrer sur la réalité de son existence. D'où cette génération d'engins furtifs, de véhicules discrets, indétectables ou presque, dont l'emploi dans la guerre du Golfe aura été déterminant.

Comme l'indiquait Henri Martre, le responsable

de l'Aérospatiale, deux ans avant ce conflit : « L'évolution des composants et la miniaturisation vont conditionner le matériel de demain. *C'est l'électronique qui risque de détruire la fiabilité d'une arme.* »

En effet, si le vainqueur de cette dernière guerre a bien été celui qui a su au mieux exploiter le spectre électromagnétique, il nous faut désormais considérer impérativement que l'environnement réel de toute action militaire d'importance n'est plus tant l'environnement géographique, désertique ou autre que le domaine des rayonnements, cette dromosphère des ondes qui se propagent à la vitesse des particules élémentaires et permettent une perception instantanée, au-delà du domaine visible grâce aux différents systèmes d'armes « trans-horizon ».

***

Souvenons-nous. Le Royal Observer Corps était à l'origine un corps civil, et ne fut intégré à l'armée britannique, par décision royale, qu'en 1941... Tardivement reconnue comme la fonction principale de l'arme antiaérienne, la fonction de détection de l'œil devait donc attendre les débuts du *Blitz* pour entrer officiellement dans l'histoire de l'armée; l'invention à la même époque des premiers radars mettant en lumière l'importance stratégique décisive de la détection, et donc de l'alerte avancée, pour une île soumise à d'incessants bombardements.

Aujourd'hui, où « *Tout est régi par l'éclair* » (Héraclite), une surprenante puissance d'éclairement instantané vient suppléer les qualités de dis-

cernement des observateurs et, comme le dit le vidéaste Gary Hill, « *la vision n'est plus la possibilité de voir, mais l'impossibilité de ne pas voir* ».

Totalement surexposé aux différentes sources du renseignement, le champ de bataille électronique voit donc les procédures balistiques traditionnelles de ses divers projectiles se doubler d'une immatérielle balistique électromagnétique de toutes sortes de données et d'informations circulant sans délai dans l'éther; la précision du guidage du trajet des engins, devenant plus importante que la charge explosive de l'objet, munitions intelligentes, bombe ou missiles télédirigés.

La fatale confusion géographique du local et du mondial tend alors à aboutir à l'exigence d'une sorte de feed-back généralisé de l'action militaire engagée; Global Feed-back dont le système américain mis en œuvre pour positionner avec précision les vecteurs d'armements terrestre et aérien de la coalition, pendant la guerre du Golfe, aura été un modèle anticipateur.

Le Global Positionning System, c'est son nom, permet, à partir du réseau satellitaire américain, une rigoureuse orchestration des opérations, mais, surtout, une adéquation automatique parfaite du positionnement et de la localisation des engins et des matériels de guerre engagés dans un conflit aéro-terrestre dont l'envergure mondiale exigeait un guidage, une navigation inertielle sans défaut, sous peine de provoquer de véritables catastrophes en chaîne dont le retentissement sur l'opinion publique eût été politiquement insupportable. On se souvient, en l'occurrence, de la tragique erreur du bunker de

Bagdad occupé par des civils, mais, surtout, de l'affaire de Rafhji, de ces « tirs entre amis » qui ont déconsidéré les pilotes des hélicoptères Apaches responsables de cette méprise.

Ainsi observe-t-on de troublantes analogies entre les méthodes du marketing, l'organisation de la production industrielle et commerciale, et celles de la gestion centralisée du champ de bataille électronique. Première règle d'or : *l'écoute permanente du marché,* cette attention obsessionnelle qui porte sur la perception subjective du consommateur, et qui laisse place, dans le domaine militaire cette fois, à un système d'alerte avancée dont la mise en place pendant les premiers mois de l'affaire irako-koweïtienne a permis d'aboutir au résultat que l'on sait : *la crise du Golfe ayant permis de gagner la guerre du même nom.*

Seconde règle : l'organisation de la production à flux tendus et stock zéro, c'est-à-dire l'immédiateté même du contrôle et de la livraison des produits dont le marché nippon de l'automobile est un parfait exemple, se retrouve dans le contrôle « géostratégique » absolu du champ de bataille proche-oriental, où flux et tirs tendus se sont confondus grâce au Global Feed-back, comme nous venons de le voir; *La reconnaissance de situation* l'emportant désormais dans les domaines industriels et militaires, sur celle de telle ou telle question particulière, l'immédiateté des télécommunications favorisant la mondialisation de toute action économique et politique.

D'où cette *soudaine militarisation de l'information de masse* dont nous avons été, pendant six

mois, les inconscientes victimes et l'attention, elle aussi obsessionnelle portée par les responsables du Pentagone, via CNN, sur la *perception subjective* des consommateurs passifs d'images que nous étions devenus, avec cette « guerre en direct », où le traitement habituel des faits par la presse d'opinion cédait la place aux méfaits d'un contrôle draconien des nouvelles du front.

Mais pour bien comprendre l'innovation promotionnelle de ce conflit du Golfe, il faut revenir à une loi négligée : celle du moindre effort, ou, si l'on préfère, celle dite de moindre action qui gouverne toute innovation technique ou scientifique. En effet, au moment même où la *loi de proximité mécanique* qui avait servi à aménager les territoires, l'environnement exogène de l'espèce humaine, cède la place à une *loi de proximité électromagnétique* devenue prépondérante du fait de sa rapidité même, il faut impérativement reconsidérer la nature de la nouvelle « proximité », cette perte définitive de tout intervalle de temps et d'espace, au profit d'un intervalle de vitesse absolue.

Alors que la révolution des *transports* vient de se doubler de celle des *transmissions*, nous assistons déjà aux prémisses de la troisième des révolutions, celle des *transplantations*, grâce à l'implantation de composants interactifs à l'intérieur, non seulement des automates programmés, mais également du corps de l'homme équipé pour contrôler son environnement endogène, avec l'aide des bio-technologies, ces stimulateurs dont le pacemaker cardiaque fut une des origines.

Non content de réduire à rien l'intervalle d'espace

et de temps de toute action, avec les télécommunications en temps réel, l'introduction, la greffe à l'intérieur même des armements de moyens de perception et de communication (à l'exemple des cruise-missiles) supprime la distinction habituelle entre le *dedans* et le *dehors*, occasionnant une fusion discrète entre *l'espace extérieur* où se déroule le conflit, et *l'espace intérieur* de la machine; la guerre ne se déroulant plus seulement dans le champ d'action externe et géographique mais, tout d'abord, dans l'absence de champ, à l'intérieur même des entrailles de l'engin destructeur, *l'espace réel* de la configuration technique de l'arme cédant la primauté au *temps réel* de mesures dites interactives. D'où ces fameuses *contre-mesures* qui attaquent, si l'on peut dire, les circuits intégrés de l'électronique des armements adverses et auxquelles les notions *d'offensive* et de *défensive* ne s'appliquent plus : l'instantanéité même de l'interaction des faisceaux du rayonnement électromagnétique ne participant plus du dispositif stratégique ou tactique habituel de l'action et de la réaction.

A partir de là, la *loi de moindre action* devient elle-même insuffisante puisque c'est désormais l'absence paradoxale de toute action perceptible qui l'emporte sur l'activité coutumière d'attaque ou de défense, l' « entrée » et la « sortie » des données succédant dès lors aux termes classiques de « fuite » et d'« assaut »...

D'où une troisième règle d'or commune à la fois à la guerre et au commerce « post-industriel » : *il faut innover pour conquérir*. L'innovation technologique devient alors l'arme principale des compé-

titions tant stratégiques qu'économiques, la guerre du Golfe ayant ainsi fait fonction de foire-exposition des nouveaux matériels; « foire des ténèbres » pour une course aux armements où la conquête du marché se confond désormais avec celle d'une suprématie militaire où les territoires et les bases stratégiques jadis tant convoités n'ont plus d'autre intérêt que d'être les terrains d'exercices, le champ de manœuvre des laboratoires de l'arsenal de l'après-dissuasion Est-Ouest, *dissuasion binaire* désormais remplacée par les prémisses catastrophiques d'une *dissuasion multipolaire* devant les menaces de prolifération des armements non conventionnels; les armes atomiques laissant bientôt le champ libre à la primauté d'un troisième et dernier système d'arme non plus *radio-actif* mais *interactif* et tout aussi redoutable.

Indiquons, ici, qu'il ne faudrait cependant pas confondre, comme le font actuellement certains analystes des questions militaires, une stratégie et une symphonie inachevée, et que l'inachèvement même du conflit « excentrique » du Golfe signale l'avènement dans l'histoire de la suprématie des armes de communication sur les armes de destruction massive; les débuts hasardeux d'un nouveau type de dissuasion politique, où les moyens de communication de masse auront un rôle essentiel à jouer dans la vie de nations dominées par des technologies « extra-terrestres », où le régime de temporalité propre aux machines à communiquer *asservira* des populations devenues surnuméraires; même si ce dernier terme d'asservissement de l'homme à la machine ne recouvre plus exactement

celui de l'ancienne servitude volontaire, la perte du contact immédiat provoquée par les télétechnologies aboutira à une même frustration sociale.

D'ailleurs, les exodes en chaîne, dont nous sommes aujourd'hui les impuissants témoins, signalent bien cette soudaine mutation d'un asservissement domestique dont nous allons, en Europe même, devenir bientôt les victimes probablement consentantes.

A propos de la récente transmigration des populations kurdes, Danielle Mitterrand déclarait, le 4 avril 1991 : « Déplacer plusieurs millions de personnes pour les mettre dans des camps, sans activités et sans liberté, c'est intolérable, c'est faire le jeu de Saddam Hussein en mettant hors jeu la quasi-totalité de l'opposition du pays. » On pourrait en dire autant de ces Vietnamiens ou de ces Cambodgiens, depuis longtemps oubliés dans leurs camps et leur détresse, en attendant demain ou après-demain, les Russes ou les Yougoslaves.

Derrière ces événements « stratégico-médiatiques », on observe une autre forme de panique provoquée par le spectacle même de la fausse proximité d'une information *en direct :* je veux parler de ce phénomène encore peu analysé de ces « touristes de la désolation » qui quittent soudain de bonnes terres cultivables de régions européennes au climat tempéré – à l'opposé des évadés du Sahel et de l'Afrique désertifiée – pour se précipiter, comme des étourneaux, vers les appeaux d'une société de consommation seulement aperçue à la télévision, et qui ne ressemble plus du tout à leurs espérances, une fois parvenus à destination, à l'exemple de ces Albanais s'embarquant pour le sud de l'Italie, où

sévit le chômage pour plus de 60 % de la population des Pouilles.

Touristes d'un voyage d'agrément hier, avec l'essor de la révolution des transports et la popularisation de l'automobile. *Touristes d'un déplacement sans espoir de retour* aujourd'hui, avec le développement de la révolution des transmissions et de ces véhicules audiovisuels qui donnent à voir et à entendre n'importe quoi et provoquent ainsi l'exode massif de populations trompées par l'illusion d'un mirage électromagnétique.

En attendant demain la troisième révolution, celle des transplantations de stimulateurs en tout genre, où chacun pourra se « shooter » ici et maintenant, sans avoir à se déplacer physiquement, grâce aux méfaits de l'espace virtuel d'une drogue électronique qui viendra prolonger les effets de la drogue chimique, et favorisera ainsi tous les « séparatismes », puisque, selon Héraclite, « ceux qui dorment sont dans des mondes séparés, alors que ceux qui s'éveillent sont dans un même monde ».

Revenons maintenant, en guise de conclusion, à cette menace pour la démocratie que constitue la tyrannie du *temps réel : comment partager le pouvoir lorsque le temps où il s'exerce nous échappe?*

Comment espérer contrôler des décisions qui non seulement nous échappent par leur rapidité, mais échappent aussi à leurs « auteurs » par l'automatisme même des matériels qui leur servent à prendre ces décisions?

Déjà, le « quatrième pouvoir » se dissout dans des procédures d'information instantanée dont nul n'est véritablement responsable, les notions de

MEDIA et de MÉDIATION tendant elles-mêmes à disparaître dans un court-circuit, un feed-back qui annule définitivement la nécessaire indépendance de l'information, mais, surtout, son interprétation rationnelle.

C'est alors que surgit le spectre redoutable d'un « quatrième front », celui de ces armes de communication qui n'auraient plus rien de commun avec nos actuels moyens d'information et dont l'impérialisme purement technique s'accompagnerait d'un retour de la féodalité où l'ancien donjon des seigneurs de la terre serait avantageusement remplacé par le satellite, à la fois maître de l'espace et du temps de sociétés asservies à leur contrôle coutumier, la météorologie n'ayant été qu'une préfiguration de la régulation planétaire de l'humanité...

Ces nouvelles « armes de communication » ayant pour privilège de servir – en toute impunité – aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre déclarée, on imagine aisément les risques d'un tel déploiement orbital de la puissance pour le contrôle démocratique. A cet instant précis de l'histoire, se pose une question cruciale : *peut-on démocratiser l'ubiquité, l'instantanéité,* l'omnivoyance et l'omniprésence qui sont justement les apanages du divin, autrement dit, de l'autocratie?

Telle est bien la question qui se pose, dès aujourd'hui, à ceux qui édifieront « la ville-monde », cette métacité télétopique dont nul ne peut encore deviner l'aspect ou entrevoir le destin.

La guerre du Golfe persique aura donc eu pour unique mérite de nous convoquer à répondre poli-

tiquement au défi du temps réel, faute de quoi nous verrions bientôt surgir, à côté de l'intégrisme mystique, un délirant intégrisme technique, nouvel illuminisme dont les ravages ne se feraient pas attendre.

1er juin 1991

Les chroniques de Paul Virilio ont été publiées dans les journaux suivants :

Libération (Paris)
L'Expresso (Lisbonne)
Die Tageszeitung (Berlin)

D'autres articles sont également parus dans :

Le Nouvel Observateur
La Croix
L'Événement du jeudi

L'entretien a été donné à l'hebdomadaire de télévision *Télérama* quelques jours avant l'ouverture des hostilités.

Table des matières

Avertissement 11

De la guerre éventuelle à la Cité probable... 17

AOÛT 1990
LE BOUCLIER DU DÉSERT

Guerre sainte ou guerre pure? 31
L'horizon au carré 37
La guerre à venir 45
L'exercice des limites 49
Le deuxième front 55
Compte à rebours 61

JANVIER 1991
LA TEMPÊTE DU DÉSERT

Entretien 69
La guerre du temps réel 77
Un accident historique majeur 83
L'acquisition d'objectif 89
Faux mouvements 95
La croisière du missile 101
Le quatrième front 105
L'uniforme ou la combinaison? 109
Des soldats inconnus 113
Le Mur de l'Atlantide 119
Guerre ouverte 123
La pièce de repli 127
La place du mort 131
La retraite anticipée 135
Tête haute? 139
Une guerre des dupes 143
Le grand black-out 147

JUIN 1991
L'ÉCRAN DU DÉSERT

L'écran du désert 161

DANS LA MÊME COLLECTION

GEORGES PEREC
Espèces d'espaces

JEAN-MICHEL PALMIER
Berliner Requiem

PAUL VIRILIO
Vitesse et Politique

JACQUES DREYFUS
La ville disciplinaire

JEAN BAUDRILLARD
Oublier Foucault

TEWFIK ALLAL, JEAN-PIERRE BUFFARD
MICHEL MARIÉ, TOMASO REGAZZOLA
Situations migratoires

JEAN DUVIGNAUD
Lieux et non-lieux

ALAIN MÉDAM
New York Terminal

PAUL VIRILIO
Défense populaire et luttes écologiques

CHRISTIANE DUFRANCATEL, ARLETTE FARGE
CHRISTINE FAURÉ, GENEVIÈVE FRAISSE
MICHELLE PERROT, ÉLISABETH SALVARESI
PASCALE WERNER
L'histoire sans qualité

JEAN BAUDRILLARD
De la séduction

ALAIN JOXE
Le rempart social

ALAIN MÉDAM
New York Parade

MARC GUILLAUME
La politique du patrimoine

RENÉ LOURAU
Autodissolution des avant-gardes

ALAIN MÉDAM
La cité des noms

PAUL VIRILIO
L'horizon négatif

PAUL VIRILIO
La machine de vision

FÉLIX GUATTARI
Cartographies schizoanalytiques

PAUL VIRILIO
Esthétique de la disparition

FÉLIX GUATTARI
Les trois écologies

JEAN BAUDRILLARD
La transparence du mal

CET OUVRAGE
A ÉTÉ COMPOSÉ
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS GALILÉE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE EN SEPTEMBRE 1991

N° d'édition : 410.
N° d'impression : 30999.
Dépôt légal : septembre 1991.
(Imprimé en France)